



Les trèfles se chassent en avril - Chemin

Jessy Riendeau

Les trèfles se chassent en avril

Chemin



Jessy Riendeau

Les trèfles se chassent en avril

Chemin



Les trèfles se chassent en avril

Chemin



Jessy Riendeau



ÉDITIONS LO-ÉLY
www.editionsloely.com



Facebook et Instagram : Éditions Lo-Ély

Auteure : **Jessy Riendeau**

Instagram : [jessy.riendeau_auteure](https://www.instagram.com/jessy.riendeau_auteure)

Direction littéraire : Tricia Lauzon

Mise en page : Lydia Lagarde

Correction : Anne-Laure Brun

Graphiste pour la couverture : Véronique Brazeau

Dépôt légal –

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

2025

Bibliothèque et Archives Canada

2025

Toute reproduction, intégrale ou partielle, faite par quelque procédé que ce soit, photographie, photocopie, microfilm, bande magnétique, disque ou autre, est formellement interdite sans le consentement de l'éditeur.

Financé par le gouvernement du Canada

Canada

SODEC

Québec



ISBN EPUB : 978-2-89855-102-4

ISBN EPUB collection : 978-2-925237-29-7

Chemin DÉFINITIONS : Voie de terre, route établie pour mener d'un lieu à un autre : Chemin vicinal. Passage, piste qu'on trace et qui sert de route : Se frayer un chemin à travers les broussailles. Direction à prendre pour aller d'un lieu à un autre : Demander son chemin à quelqu'un. Itinéraire, trajet. Distance à parcourir pour aller d'un lieu à un autre. Progression d'un point à un autre, d'un état à un autre; voie suivie pour atteindre un but; ensemble des étapes qui mènent à ce résultat : Prendre un chemin détourné pour arriver à ses fins. Évolution, progrès : Mesurer le chemin parcouru par une technique.

CITATION : ARTHUR RIMBAUD (Charleville,
1854 – Marseille, 1891)

On ne part pas. – Reprenons les chemins d'ici.

Une saison en enfer, Mauvais Sang

(Nom masculin)

(Latin populaire *camminus*, du celtique)

-INTRODUCTION-

Ce sentiment, lorsqu'on sait jusque dans nos tripes que quelque chose cloche, c'est ce que j'ai ressenti en entendant la voix de Jordan au téléphone. Malheureusement pour moi, cette sensation a été confirmée dès que j'ai ouvert la porte et que je suis tombée face à face avec l'agent de police.

La vie nous réserve une multitude de surprises. Parfois on s'en doute, parfois nous en sommes agréablement surpris et parfois, nous en sommes anéantis. J'imagine que nous devons traverser ces épreuves pour en grandir et devenir plus forts.

La mort de Franky a produit l'effet d'une bombe. Une explosion démesurément triste, une explosion dévastatrice. Depuis, la confusion règne en maître dans ma tête : plus rien n'est tangible, plus rien n'est clair, plus rien n'a de sens. Chaque respiration est douloureuse et parler – utiliser des mots – n'est même pas suffisant pour décrire ce que je ressens. On se croit dans un cauchemar et on refuse d'imaginer une seule seconde que c'est possible. Jusqu'à ce que...

Le voir dans le lit d'hôpital. Voir son grand corps étendu, ses yeux clos, sa peau pâle, ses blessures. Voir inanimé cet homme rempli de vie et de joie. Cela a produit l'effet d'une violente gifle. Entendre la confirmation officielle de la mort d'une personne, c'est irréel.

À ce moment précis, une seule chose résonnait dans ma tête :
« Et si j'étais partie avec lui... »

Lors d'un après-midi à la plage, Zoey m'avait confié, à la suite de la perte de sa mère, que la douleur de la perte d'une personne nous étant précieuse équivaut à tout l'amour qu'on portait à cette personne. Comme une balance représentant l'amour et la douleur, elle s'équilibre toujours. J'avais saisi le sens figuré de son explication sans trop de difficulté, mais la chose à laquelle je ne m'attendais pas, c'était de le vivre à mon tour. Si ma peine était aussi douloureuse que tout l'amour que je portais à cet homme, la peine de Jordan serait d'une

immensité invivable. Si la perte de Franky provoquait un sentiment épouvantable d'impuissance et de tristesse dans tout mon être, pour Jordan, ce serait un véritable cataclysme.

Comment faire pour se relever ? Comment faire pour reprendre le dessus d'un tel chagrin ? Le temps, j'imagine.

Impuissant, mon petit farfadet observe le chaos s'immiscer dans son monde magique, ravageant toutes traces de joie, d'amour, de rire et de beauté. Les fleurs se fanent, les flammes se propagent à une vitesse désarmante et tout perd en éclat. Il sait très bien que ce n'est qu'une question de temps avant que tout ne sombre dans la profonde noirceur. Il voit tous les habitants de son monde prendre la fuite pour sauver leur peau, mais lui, il refuse de partir. Il préfère rester, quitte à voir tout se consumer, quitte à rester seul, quitte à vivre cette douleur pleinement : parce qu'il a de l'espoir. Selon lui, la lumière naît de la noirceur. Il a espoir que cette lumière sera ensuite plus forte que jamais, plus brillante, plus éblouissante... Il fixe le ciel en voyant les épais nuages gris à l'horizon, mais il a de l'espoir.

Un jour, un puissant rayon lumineux va les traverser et redonner toute la beauté à son monde.

Je suis en colère, je suis désorientée, je suis étourdie et je manque d'air. J'ai l'impression qu'on m'étouffe et je suis incapable d'arrêter le déversement de mes larmes qui roulent abondamment sur mes joues. J'en ai la vue embrouillée. Je refuse qu'on ne puisse plus jamais danser dans le salon, qu'on ne puisse plus jamais faire l'amour. Je refuse de ne plus jamais écouter son rire franc et joyeux, de ne plus l'entendre siffler le matin en préparant son café. Je refuse de ne plus jamais voir ses longues jambes étendues devant lui lorsqu'il s'écrasait dans le divan. Je refuse de ne plus jamais le voir chanter sur scène avec son charisme légendaire ou de ne plus voir ses longs doigts tatoués pianoter doucement sur ma peau le long de mon corps. Je refuse de ne plus sentir son odeur, ses lèvres sur ma bouche, ses doux baisers.

Je refuse tout, sur toute la ligne. Je ne veux pas.

Craig et Bethany sont arrivés les premiers. Maria et Luis nous ont également rejoints à l'hôpital. Thomas, Matthew et Jarod ont suivi. Nous sommes tous sous le choc, comme si c'était irréel, comme s'il s'agissait d'un long cauchemar sans fin. Ils sont incapables de joindre Jordan, personne n'a aucune idée d'où il se trouve. Bethany, les yeux rougis de larmes, vient d'aviser par téléphone Damien et Loue, puis elle se blottit dans les bras de Craig. Thomas et Matthew se serrent l'un contre l'autre et Jarod fixe le vide. Luis appuie sa tête contre celles de Craig et de Maria. Maria, une main sur son ventre rond, un mouchoir dans l'autre, essuie ses yeux, semblant éprouver les mêmes problèmes que les miens.

Ils pleurent la mort de leur ami et ils sont remplis d'inquiétude en ce qui concerne Jordan.

Je fixe les petits chats roses sur mon pantalon de pyjama, je n'ai pas pris la peine de me changer lorsque l'agent Moore m'a amenée ici, même qu'il a dû me demander de mettre quelque chose aux pieds parce que j'allais le suivre pieds nus. Je me suis assise sur une chaise

en retrait, incapable de supporter que mes amis me touchent, qu'ils me serrent contre eux. La peur de perdre une seule particule de l'odeur de Franky sur mon corps et sur son t-shirt que je porte me donne un puissant vertige de terreur. Une seule chose tourne en boucle dans ma pauvre tête : et si j'étais partie avec lui ?

Des pas de course le long du corridor me sortent de cet état vapoureux de confusion.

Il le sent, il le sait, jusque dans ses tripes : Franky.

Il n'a entendu qu'une partie de la conversation d'Avril avec la personne qui se trouve devant elle. En entendant le mot « accident », il a compris. Jordan ramasse ses affaires qu'il fourre à la hâte dans son sac à dos, il abandonne sa moto et il se jette devant une voiture qui passe, la forçant ainsi à s'arrêter pour retourner vers la ville. Le pauvre homme derrière le volant le regarde avec consternation, pour ensuite voir toute la détresse dans ses yeux.

— Monsieur, je vous en prie, amenez-moi avec vous. Mon frère a eu un accident, je dois aller le retrouver et ma foutue moto ne démarre plus, dit-il en réalisant l'énorme bouffée d'angoisse s'insérant subitement dans sa gorge.

L'homme lui fait signe de monter.

En route, il implore la miséricorde de celui qui se trouve en haut en le suppliant d'avoir épargné la vie de son frère, il l'implore de toutes ses forces. Mais voilà que quelques kilomètres plus loin, l'homme derrière le volant se voit dans l'obligation de ralentir à cause de l'activité devant eux. Jordan aperçoit une dépanneuse avec un véhicule en piteux état, deux voitures de police et une seconde dépanneuse, un pick-up noir y est embarqué et le côté conducteur est enfoncé.

— Arrêtez la voiture ! hurle Jordan.

Le véhicule n'est pas encore immobilisé qu'il se jette en bas et qu'il accourt jusqu'aux dépanneuses. Il crie de toutes ses forces le nom de son frère. Jordan court aussi vite qu'il le peut, faisant abstraction de ses poumons qui brûlent. Deux policiers l'interceptent en tentant de le maîtriser, Jordan se débat en s'y opposant farouchement. Il doit le voir, il doit s'excuser, il doit lui parler, il doit voir les grands yeux de son frère qui lui pardonnent toujours tout.

Les policiers ont toute la misère du monde à le contrôler, il se débat vivement.

— Monsieur, calmez-vous ! exige un des policiers.

— Je dois le voir !

— Vous devez vous calmer immédiatement ! Qui êtes-vous ?

— C'est mon frère, c'est notre camion. C'est mon frère, Francisco Diaz. Laissez-moi le voir !

— Monsieur...

— Je dois lui parler ! l'interrompt Jordan. Il devait venir me chercher, ma moto...

Tout est si confus dans son esprit. Autant que la douleur qui lui comprime les poumons.

— Franky ! Tu avais raison, je suis désolé, poursuit Jordan.

Il crie si fort le nom de son frère que ses poumons menacent d'éclater.

D'un coup, les policiers relâchent leur emprise, ils le regardent d'un air triste. Jordan s'écroule sur le bord de la route en hurlant de douleur, il a mal, comme il n'a jamais eu mal de toute sa vie.

Un des agents de police prend la parole en s'accroupissant devant lui.

— Monsieur. Je vais vous emmener à l'hôpital, venez...

Une fois rendu devant l'hôpital, il entre en courant, même qu'il n'a aucune idée d'où il doit aller. Jordan ne prend même pas le temps d'attendre l'agent de police. Il court le long d'un corridor. Devant une porte close se tient un troisième agent de police et, plus loin, un autre agent accompagné d'un médecin qui tourne les talons à l'instant même. Il accourt aussi vite qu'il le peut, puis il fige. Ils sont tous là. Avril le regarde, elle a le visage trempé de larmes, puis elle met une main devant sa bouche en étouffant un gémissement de douleur.

Elle porte le vieux t-shirt de Franky.

Ce t-shirt, c'était le sien, celui de l'Université Berkeley. Franky a toujours aimé le porter. Il disait que la couleur lui allait mieux à lui et qu'il se trouvait plutôt *cool* avec. Que les femmes étaient charmées parce qu'il leur faisait croire qu'il y avait étudié.

— J'ai l'air d'un mec brillant avec ce t-shirt, disait-il en riant.

Luis s'empresse de se lever et de le rejoindre, mais Jordan lève une main en guise d'avertissement. Son ami doit rester à distance. Il ne supporterait pas qu'on le touche. Un cillement continu se fait entendre dans ses oreilles.

— Jordan, Franky est mort, lui souffle Luis.

— Non. C'est impossible.

La culpabilité l'étouffe.

— Tout est de ma faute, Luis.

— Jordan, c'était un accident.

— Je dois le voir. Où est-ce qu'il est ?

Luis baisse les yeux.

— Jordan...

— Où est-ce qu'il est ?

— Jordan, calme...

— Je veux le voir ! s'époumone Jordan. Dites-moi où il est, bordel de merde !

— Très bien.

Le soleil brille en projetant d'énormes rayons dans la chambre.

Franky est étendu dans le lit, les yeux clos, sa peau a déjà blêmi. Ses épais cheveux noirs sont enduits de résidus de sang, il semble avoir eu une impressionnante blessure à la tête. Jordan dépose une main tremblante sur le visage de son frère en l'implorant, pour ensuite lui crier de se réveiller. Il se confond en excuses, il voit flou, ses yeux sont inondés de larmes et il manque de souffle. Il finit par s'écrouler sur le corps de son frère et il éclate en sanglots.

Plus rien n'a de sens.

Ils sont quatre pour le sortir de la chambre. Jordan rage et il se débat agressivement. Les deux policiers ainsi que Craig et Luis font tout leur possible pour le maîtriser. Luis parvient à saisir le visage de Jordan en appuyant son front contre le sien et les deux hommes pleurent.

Toujours assise sur ma chaise inconfortable, stoïque, je regarde la scène sans bouger d'un poil malgré le désordre monumental sévissant devant moi. Du coin de l'œil, je vois Bethany approcher dans une ultime tentative de me consoler, mais je lève la main en guise d'avertissement. Je ne veux pas qu'elle approche et elle stoppe net son mouvement.

Nous partons de l'hôpital sous le choc, dévastés. Matthew, Thomas et Jarod quittent les lieux ensemble, complètement anéantis. Comme nous tous d'ailleurs. Pour ma part, je consens à embarquer avec Luis, Maria et Bethany : ils viennent me reconduire à la maison. Jordan et Craig viendront nous rejoindre plus tard, ils discutent à l'extérieur de l'hôpital avec les policiers. Jordan s'est calmé, dans la mesure où il a arrêté de vouloir saisir tout ce qui lui tombe sous la main pour le lancer. Avant d'embarquer dans la voiture, je suis saisie par la vue d'un banc extérieur. Je le fixe avec une envie grandissante de vomir. C'est celui où j'étais assise en compagnie de Franky lorsque Jordan avait eu son accident de motocross. Mon envie de vomir se transforme en puissant sentiment de colère et de peine.

Une fois rendue à l'appartement, je n'ai même pas connaissance du temps qui passe. On dirait que mon corps est là mais que le reste est ailleurs. Il est avec Franky, dans ses grands bras. Il est dans l'odeur de Franky sur moi que je protège obsessionnellement. Assise sur le divan, je suis là, sans exister vraiment.

Je n'ai même pas prononcé un seul mot depuis l'annonce officielle.

La mort devait être confirmée par un médecin, même si elle était évidente lors de l'accident. Franky a perdu la vie sur le coup, percuté par un poids lourd n'ayant pas eu le temps de freiner devant l'accident qui s'était déroulé devant lui. L'impact entre la voiture et le pick-up de Franky était un bête accident, un manque d'attention, une mauvaise décision. La voiture que Franky tentait de dépasser était conduite par une vieille dame qui retournait tranquillement chez elle. La dame, elle, s'en est sortie indemne. Indemne comme le conducteur de la voiture ayant percuté l'arrière du pick-up et indemne comme le chauffeur du poids lourd. Franky et Rocco n'ont pas eu cette chance...

Un stupide accident dont il n'est question ni de conduite avec facultés affaiblies ni même d'excès de vitesse. Un bête accident qui m'a pris mon Franky, notre Franky. Je l'ai vu étendu dans le lit, j'ai vu ses mains écorchées, sa tête enrobée d'un bandage imbibé de sang et ses épais cheveux noirs enduits de sang séché. J'ai vu sa peau dépourvue de couleur, de vie. Son tatouage dans le cou paraissait triste sur une peau aussi pâle. J'ai étouffé un cri de douleur et l'agent Moore m'a ramenée sur la chaise dans le corridor en me tendant une main afin de respecter mon besoin de distance. Luis et Craig l'ont vu également, ils se sont écroulés de douleur et de peine. Maria et Bethany sont restées dans le corridor, elles en étaient incapables, tout comme Jarod, Thomas et Matthew.

Je devais le voir, une dernière fois...

— Avril, regarde-moi... Préfères-tu que nous te laissions seule ? me demande doucement Luis.

Je crois que j'ai perdu l'usage de ma voix.

— Veux-tu appeler tes parents ? Est-ce qu'on peut faire quelque chose pour toi ? Veux-tu venir à la maison ? Veux-tu que j'appelle Loue ? Jordan ne devrait pas tarder à arriver, poursuit-il devant mon silence continu.

J'ai besoin de temps, à commencer par l'assimilation de ses mots, de mes yeux se relevant pour lui parler et de ma bouche qui s'ouvre dans le but de lui répondre. Sauf que les mots refusent de sortir. Une panique interne me submerge au moment même où la porte d'entrée claque bruyamment. Jordan apparaît, suivi de près par Craig.

Du salon, je le fixe avec rage. Toute cette histoire, l'accident, c'est entièrement de sa faute.

C'est impossible, c'est un rêve, un cauchemar. Il va entrer, il sera accueilli par son chien, pour ensuite retrouver Franky et Avril au salon à chanter et danser, ou bien ils seront peut-être dans la cuisine au comptoir à savourer un bon repas, ou bien ils seront étendus dans le lit de Franky. Il va les entendre rire, il va serrer son frère dans ses bras et s'étendre avec eux pour ensuite se réveiller, et tout ça ne sera qu'un mauvais souvenir, se dit-il.

En mettant la main sur la poignée, Jordan remarque que sa main tremble. En refermant la porte derrière lui, il prend une bonne inspiration.

Après quelques pas, il est transpercé par le regard d'Avril. Elle le scrute avec rage du salon. Il le voit clairement à travers ses yeux embrouillés de larmes. Dans ceux d'Avril, il voit également de la déception. Un sentiment bien plus douloureux à encaisser que toute la colère ou tous les reproches qu'elle pourrait bien lui balancer en plein visage. Il s'avance vers eux en faisant de son mieux pour tenir sur ses jambes. Dès que Luis et Maria l'approchent, il se recule, incapable d'accepter toute forme de réconfort.

— Sortez, sortez tous, exige-t-il d'un ton sec.

— Jordan..., soupire Luis en essuyant du revers de la main les larmes qui lui coulent sur les joues.

Tout ce qu'il veut, c'est qu'ils partent tous.

— Sortez !

— Jordan, nous sommes là si...

— Assez ! Sortez tous ! Sinon, c'est moi qui vous fous dehors l'un après l'autre ! hurle-t-il en s'époumonant de rage.

L'air est aussi lourd que le plomb. Ils obtempèrent tous, sauf Avril.

Durant tout ce temps, depuis son arrivée à l'hôpital jusqu'à maintenant, ils ne se sont pas adressé le moindre mot. Avril et Jordan se fixent l'un l'autre. Aussitôt que la porte d'entrée se referme, Avril se lève d'un bond du divan. Elle serre si fort la mâchoire que Jordan fige. D'une main tremblotante, elle essuie ses larmes.

L'explosion est proche.

— C'est de ta faute ! De ta faute ! Ta faute, Jordan, lui hurle-t-elle en le pointant avec rage.

— Je viens de perdre mon frère et je n'ai même plus de chien, alors ferme-la, Avril !

Sa réponse expéditive débordante de méchanceté le surprend lui-même un instant.

— Je te déteste ! Rien de tout ça ne serait arrivé si pour une fois dans ta vie, tu avais écouté ton frère !

— Ferme-la ! Je t'interdis de me dire ça !

— Il est mort, il ne reviendra plus jamais, nous l'avons perdu et c'est de ta faute !

Enragé, il saisit d'une main le vase à fleurs sur le comptoir de cuisine pour le lancer de toutes ses forces. L'impact de la céramique sur le plancher produit un bruit sourd. Dans son excès de rage, Jordan s'empare des bols de Rocco qu'il projette contre le mur. Avril ne bronche pas. Jordan a l'impression que son cœur va exploser tellement

il bat la chamade. Il étouffe. Sans réfléchir, il s'approche d'Avril et lui saisit un bras dans une ultime tentative d'apaiser toute cette douleur en la serrant contre lui.

— Ne me touche pas ! riposte-t-elle avec fureur.

Devant ce rejet, Jordan ne voit plus clair. Un voile de colère lui recouvre les yeux en pulvérisant tout son bon sens. Il ne l'écoute pas et lui empoigne fermement les deux bras. Il la retient de force en enfouissant son visage dans le cou d'Avril. Prise de panique, elle se débat et elle crie en pleurant.

— Jordan, lâche-moi ! Non ! Je t'ai dit de me lâcher !

Jordan resserre son emprise sur Avril de sorte qu'elle plie à sa demande. Maintenant hystérique, elle résiste encore plus. En colère, Jordan cherche la bouche d'Avril. Elle secoue de la tête pour l'éviter. Elle parvient à se libérer une main, qu'elle utilise pour lui repousser le visage. En un clignement d'yeux, il revient à lui, perturbé et sous le choc, comme une bête sauvage, réalisant ce qu'il vient de faire. Elle se dégage complètement de son emprise, pour ensuite lui tourner le dos et partir à toute vitesse dans la chambre de Franky.

En plus d'avoir causé la mort de son frère, il est un monstre.

Pris d'un puissant vertige en constatant ce qu'il a fait à sa Avril, il accourt pour ouvrir la porte. Elle est fermée à double tour. Paniqué, Jordan l'implore de lui ouvrir, il tremble de tout son être.

— Avril, je suis désolé, ouvre la porte. Est-ce que je t'ai blessée ? Avril ! Avril !

— Laisse-moi tranquille, fiche le camp, Jordan !

— Avril !

— Laisse-moi tranquille !

— Est-ce que je t'ai fait mal ? Je suis tellement désolé, Avril, ouvre, je m'excuse...

Il l'entend pleurer. Son cœur se serre. Avec tout ce mélange émotionnel le submergeant, ce cocktail explosif et incontrôlable, il donne un puissant coup de pied dans la porte. Avril a tiré le bureau devant, la porte s'ouvre de deux centimètres à peine.

Jordan perd le contrôle.

Il se retourne et il pulvérise tout ce qui lui tombe sous la main. Il en fait ainsi jusqu'à la cuisine en ouvrant l'armoire de Franky où celui-ci rangeait toujours son whisky. Il boit à même le goulot dans un dernier espoir, pensant qu'ainsi, il pourra noyer toute la peine qui l'étouffe.

— Mais qu'est-ce que j'ai fait ? marmonne-t-il entre deux gorgées. Franky, Avril, tout ça, c'est de ma faute.

Puis Jordan descend bien loin dans les profondeurs de son être, il est perdu et apeuré. Il continue de boire pour sombrer et atteindre un point de non-retour, pour ne plus rien ressentir... Il entreprend de détruire tout autour de lui, il fracasse les chaises, la vaisselle, les tabourets, le téléviseur, les miroirs, les photos, tout ce que ses yeux voient, tout ce que ses mains touchent. Jordan monte ensuite les escaliers quatre à quatre pour ravager une partie du deuxième étage. En renversant les bibliothèques, il rit de folie en les voyant s'écraser sur le sol. Il entre dans sa chambre, il saisit quelques vêtements à la hâte, pour ensuite s'accroupir devant le coffre-fort lui servant de table de chevet. Il l'ouvre et il en extirpe le contenu en entier, qu'il fourre agressivement dans son sac à dos. Il redescend à la hâte, il saisit sa veste au passage ainsi que la clé de la moto de Franky.

Il n'a aucune idée d'où il ira, le plus loin possible sera le mieux.

Recroquevillée sur moi dans le lit de Franky, je serre son oreiller contre mon corps de toutes mes forces. Je pleure. Je ne comprends même pas comment c'est possible, toutes ces larmes qui coulent... Elles n'ont plus de fin. Le bruit a cessé, les fracas, les hurlements de rage, les sanglots douloureux, Jordan est parti. J'ai peur et je me sens terriblement seule.

Franky est parti pour toujours et Jordan ne reviendra pas.

Mon étagère vitrée est explosée en morceaux, elle gît sur le sol avec ma petite boîte en or brisée et le cœur en verre réduit en miettes. Ma bête noire s'est transformée en un épais voile, aussi visqueux et épais que le goudron. Elle m'étouffe, elle me noie. Mon petit farfadet devant sa petite maison en flamme me regarde, les yeux inondés de larmes. Son royaume magique s'assombrit et d'épais nuages sombres recouvrent le ciel qui jadis était d'un bleu éclatant. « Mme La Vie » retourne la petite pancarte devant la porte de son magasin, *closed*.

Après de longues minutes à trouver le peu de courage qui me reste, je saisis mon téléphone cellulaire et j'appelle la seule personne que je connais ayant vécu la même douleur que moi : Evans.

Quelques minutes plus tard, les cognements à la porte de la chambre et la voix d'Evans me sortent de mon état trouble. Je me lève, étourdie, je dois pousser le bureau. Le nouveau bureau que nous avons acheté il y a environ deux semaines parce que Franky manquait de rangement pour ses vêtements, puisque j'avais pris un peu plus de place. Avec le temps, j'ai refait ma garde-robe, alors voilà... Franky disait que cela ne le dérangeait pas, qu'il adorait devoir trouver ses vêtements en fouillant dans ses tiroirs, encore plus lorsqu'il mettait la main sur mes sous-vêtements ou mes vêtements coquins. Mais Jordan avait insisté parce qu'il croyait qu'ainsi, Franky arrêterait de laisser traîner ses vêtements aux quatre coins de l'appartement. Sans grande surprise, ça n'avait rien changé. J'essaie de pousser le bureau, mais je manque de force. Je panique soudainement en me demandant si je vais

rester prise dans la chambre pour l'éternité avec les guitares, les vêtements, le lit et les souvenirs de Franky. À travers mes pleurs incontrôlables, j'explique à mon ami que j'ai mis un meuble devant la porte et que je n'ai plus la force de le pousser.

— Avril, tu as réussi à le mettre là, tu es capable de l'enlever, me dit calmement Evans. À trois, tu vas le pousser et je vais appuyer contre la porte en même temps. OK ?

— Evans, je n'y arriverai pas ! Je n'y arrive pas !

— Avril, ressaisis-toi, je suis là. OK, à trois.

Je prends une bonne inspiration en tremblant de tout mon être et j'exerce une pression sur le meuble en même temps qu'Evans.

Une brèche se forme, c'est suffisant pour que je puisse passer. Je grimpe sur le bureau afin de rejoindre Evans de l'autre côté. Je me tiens devant lui les bras ballants. Lorsqu'il fait un pas vers moi, je recule aussitôt. Je ne veux rien sentir d'autre que l'odeur de Franky embaumant mon t-shirt et mon corps. Evans lève une main en me faisant signe de ne pas bouger. Il s'introduit dans la chambre de Franky, puis il en ressort avec le drap du lit qu'il dépose sur mes épaules en formant une bulle protectrice de cette odeur que je refuse de perdre. En comprenant tout l'amour et le respect de son geste, j'avance vers lui. Il m'ouvre ses bras et je m'y blottis en pleurant de douleur, encore. À bout de force, je m'écroule sur le sol. Evans me tire contre lui en veillant à ce que je sois toujours enveloppée par le drap et nous restons ainsi de longues minutes, peut-être de longues heures, je n'en ai aucune idée. J'enfouis mon visage dans les tissus qui sentent Franky et je ferme les yeux, épuisée...

J'ouvre difficilement les yeux, ils chauffent, ils sont secs comme le fichu désert, ils sont représentatifs de mon cœur.

Le jour est tombé. Je me relève difficilement, Evans me scrute attentivement avec ses grands yeux bleus. Je sursaute en voyant l'impressionnant bordel dans l'appartement dans la pénombre : j'avais

oublié. Tout a été ravagé par la colère de Jordan. Je me hisse sur mes deux jambes chancelantes en enjambant ce qui gît sur le sol pour atteindre l'interrupteur. En ouvrant la lumière, je constate l'étendue des dégâts. Jordan... Une deuxième vague de douleur vient me percuter. Elle me tire vers le fond. Où es-tu, Jordan ? Paniquée, je retourne dans la chambre et je saisis mon téléphone cellulaire. J'ai une tonne d'appels, de messages, mais aucun de Jordan. J'essaie de l'appeler, mais je tombe directement sur sa boîte vocale. Le simple fait d'entendre le timbre de sa voix me fait défaillir. Mon cœur se comprime dans ma poitrine. Evans réquisitionne délicatement mon téléphone de mes mains.

— Avril, ça va aller. Je vais appeler Loue.

Assise au bout du lit, emmitouflée dans mon drap, j'acquiesce d'un signe de tête. Je l'écoute parler. Même s'il est près de moi, sa voix semble provenir de loin. Il me tend ensuite mon téléphone cellulaire en m'ordonnant de contacter mes parents, ce que je fais comme une automate.

Dès son arrivée, Luis se confond en excuses. Il se maudit de m'avoir laissée seule avec Jordan, même s'il se doutait que son ami allait probablement perdre le contrôle. Je consens à ce qu'il me serre dans ses bras vu mon drap protecteur. J'en fais de même pour tous les autres qui arrivent, Craig, Bethany, Loue, Zoey, Roby, Thomas, Matthew, Jarod, Damien et Faith. Les nouvelles vont vite. Nous sommes tous éreintés par cette journée sans fin, abattus par cette peine nous étouffant, mais nous entreprenons de ramasser le bordel monumental de l'appartement. Personne n'est capable de joindre Jordan. Un vent d'inquiétude nous gifle tous.

Ce n'est qu'au petit matin, lorsque le soleil projette une faible lueur au loin, que mes amis quittent l'appartement nettoyé, à l'exception de Loue. Ils laissent derrière eux des sacs-poubelle contenant des morceaux de ma vie avec les deux frères, qu'ils déposent sur le bord de la rue. Je les fixe, moi vide de l'intérieur et

eux, remplis de miettes et de tristesse. Il n'y a que la chambre de Franky qui est restée intacte. Les gars ont replacé le bureau, pour ensuite refermer la porte comme si on fermait l'accès à un musée.

Sur le divan, avec Loue à mon chevet, je m'assoupis pour quelques maigres minutes de sommeil, protégée dans mon drap.

Jordan fixe son verre en faisant tournoyer le liquide sombre avant de l'avaler d'un coup. Il en demande un autre, puis un autre et un autre. Il n'a plus de famille, il n'a plus de parents, il n'a plus de frère, il n'a plus de chien et il n'a même plus de petite amie. Elle ne veut plus de lui, et avec raison. Sans Franky, ils n'y arriveront jamais, c'est perdu d'avance. Même lui ne veut plus de lui-même.

Il pouffe de rire. Un rire médiocre, un rire douloureux, un rire teinté de rage.

Après avoir ravagé l'appartement, Jordan est monté sur la moto de Franky, il a pris la route, celle sur laquelle son frère a échappé son dernier souffle. Il a stationné la moto au lieu exact de l'accident en observant les restants d'éclats de vitre sur le sol qui brillaient sous la lueur de la lune. Il n'a aucune connaissance du temps qu'il a passé à cet endroit. Il a ensuite poursuivi son chemin pour constater que sa propre moto n'y était plus, évidemment. Il se doutait bien qu'elle se ferait voler s'il l'abandonnait ainsi. De toute manière, qu'est-ce qu'il en a bien à foutre ? Il a roulé, roulé, roulé, pour finalement être obligé de faire le plein. Il s'est finalement arrêté dans une station-service. En faisant le plein, il regardait les néons clignotants du bar, de l'autre côté de la route, comme s'ils l'invitaient à entrer.

Alors, il est là. Seul. Il s'en veut, il se dit qu'Avril a raison, si seulement pour une fois il avait écouté Franky. Il est épuisé, saoul, triste et anéanti.

Maintenant qu'ils sont tous partis, il n'a plus rien à perdre.

Il y a maintenant quatorze jours qu'il est parti. Ou devrais-je dire qu'ils sont partis. Jordan s'est complètement volatilisé, tout comme Franky. Il n'a envoyé qu'un seul message à Luis pour lui demander de garder les cendres de Franky en lieu sûr. À distance, il a réglé tous les détails de ces tristes procédures. Aucun de nous n'a réussi à lui parler de vive voix.

Il m'a abandonnée. Nous nous sommes abandonnés l'un l'autre. Tout ce qu'on s'est construit, ensemble, à trois, a volé en éclats.

Lorsque Craig m'avait remis les effets personnels de Franky, ce qu'il avait avec lui le jour de l'accident ainsi que le collier de cuir de Rocco et monsieur Porc, j'avais pleuré comme si on m'introduisait une lame brûlante dans cette plaie béante qu'est la perte de celui que j'aimais, de ceux que j'aimais. J'avais gardé précieusement dans ma main le médiateur gravé que j'avais offert à Franky ainsi que ses bagues durant toute la journée. Tous les jours depuis deux semaines, un de mes amis vient passer la journée avec moi, même si ce n'est que pour fixer le vide sans rien dire. J'avais refusé durant plusieurs jours de prendre une douche parce que la simple idée de perdre l'odeur de Franky me donnait le vertige. Après plusieurs tentatives infructueuses de leur part, c'était Loue qui avait réussi à m'introduire sous la douche avec toute la douceur et le calme qu'elle possède.

Je hurlais de douleur.

Ensuite est venu le moment de se réunir tous ensemble pour dire au revoir à Franky. Nous étions tous ensemble dans le bar de Ray devant une immense photo de Franky sur la scène. Il y avait une quantité impressionnante de personnes, ils pleuraient tous la mort de cet homme extraordinaire, cet homme généreux, drôle, talentueux, passionné, amoureux de la vie. Matthew m'avait tenu la main toute la soirée de peur que je prenne mes jambes à mon cou et que je me sauve en courant. L'idée m'avait traversé l'esprit plus d'une fois. Cet adieu, c'était horrible, triste et invivable. J'étouffais, les yeux rivés sur la

porte du bar, l'entièreté du temps dans l'espoir de voir Jordan l'ouvrir. Mais non, il ne l'avait jamais franchie. Jordan n'est jamais venu à l'enterrement de son frère. Luis et Maria ont gardé précieusement l'urne contenant les cendres de Franky en lui confectionnant un autel dans leur salon sur une étagère avec une tonne de photos.

Cette merde de poterie qui contient celui que j'aimais et que j'aime toujours. J'arrive à peine à la regarder. Je n'y ai encore moins touché.

J'avais essayé de travailler, mais dès mon premier pas dans le centre, le souvenir de Franky et Rocco avant notre week-end à L.A. m'avait frappé en plein visage. J'avais rebroussé chemin en pleurant toutes les larmes de mon corps. Faith, qui m'avait vue tourner les talons en pleurant, s'était empressée de venir me rejoindre. Elle m'avait serrée si fort dans ses bras que j'espérais qu'elle réussisse à me briser en deux pour qu'enfin je ne puisse plus ressentir cette horrible douleur.

Tous les soirs depuis deux semaines, je m'étends dans le lit de Franky avec ses vêtements, des souvenirs comme ma carte postale de San Diego, ses bagues que j'ai mises dans un boîtier, ses notes de musique, des babioles, sans oublier monsieur Porc, et je fixe ses guitares. Je reste là, dans la noirceur, en attendant que le jour se lève, mon téléphone cellulaire dans les mains en attendant le moindre signe de Jordan. Mais rien. Je ne dors presque pas, j'en suis incapable. Mon cerveau me projette des images de Franky, des souvenirs, des rêves, même des sensations dès que je ferme les yeux. Le réveil est donc encore plus douloureux. Je n'ai pas faim pour la simple et bonne raison qu'une masse de tristesse me comprime l'estomac. Par contre, je bois une quantité impressionnante d'alcool en rattrapant magnifiquement bien les deux dernières années de sobriété de ma vie. Je sombre dans les abysses, je coule à pic, sans me débattre, sans essayer de regagner la surface, parce que je n'en ai ni l'envie ni la force.

Les cognements sur la porte d'entrée me sortent de mes pensées. D'un pas traînant, je vais ouvrir. Aaron, le propriétaire de l'appartement, baisse les yeux. J'ai rencontré cet homme à quelques reprises, un gentil monsieur dans la soixantaine, grisonnant et souriant, habituellement.

— Bonjour, Avril, me dit-il d'une voix triste.

— Bonjour, Aaron.

— Écoute, Avril, j'ai eu un appel hier soir de Jordan. Il a résilié le bail.

Je m'accroche au cadre de porte, les jambes vont me lâcher. Aaron poursuit en remontant ses lunettes et en essuyant du revers de la main une larme qui roule sur sa joue.

— Je suis sincèrement désolé, ma petite.

— J'ai combien de temps ?

— Je peux te laisser deux semaines ou un mois, tu n'as qu'à me dire si tu as besoin de plus de temps. À moins que tu veuilles le louer ?

— Non, je n'ai pas l'argent nécessaire pour rester.

— Très bien. Si tu as besoin d'aide, n'hésite pas, je te laisse mon numéro au cas, je ne sais pas si tu l'as.

— Merci.

Je regarde le bout de papier dans le creux de ma main en refermant la porte.

Luis a libéré de l'espace au garage afin d'y entreposer toutes les affaires des frères Diaz dans le rangement adjacent appartenant déjà à ceux-ci. Cela nous a pris deux jours pour tout déménager, j'ai récupéré mes affaires et j'ai conservé une bonne partie des vêtements de Franky, des t-shirts, des chemises et des *hoodies*, ses notes de

musique, des souvenirs comme ses bagues et le médiateur, son parfum qui était précieusement rangé dans un des tiroirs du bureau, son oreiller, la cuillère de bois pour cuisiner qui nous servait de micro lorsque nous chantions ensemble et monsieur Porc. Patientes, Loue et Zoey reprenaient les vêtements et les objets que je serrais contre moi à n'en plus finir pour les remettre dans les boîtes. Luis, Craig, Jarod, Matthew, Thomas et Evans se sont occupés des meubles volumineux, tout a été entreposé et étiqueté. J'ai été incapable de me rendre au garage, la simple idée d'y mettre mon gros orteil me pulvérise de l'intérieur.

Je n'ai aucune d'idée de ce que je ferais sans eux, mes précieux amis.

Tout ça, c'est sans parler de la colère et de toute la frustration que Craig et Luis éprouvent envers Jordan, ce ressentiment qu'ils essaient tous les deux de m'épargner du mieux qu'ils le peuvent. L'accouchement de Maria est imminent, ce qui ajoute une bonne dose d'inquiétude à Luis, qui en plus d'avoir perdu son meilleur ami, doit se taper la gestion de la veuve éplorée – moi – du déménagement d'un ami précieux – Jordan – qui a mis les voiles en lui causant une tonne d'inquiétudes et de soucis, de la perte de deux employés au garage, sans oublier la gestion de sa propre peine. Matthew s'est porté volontaire pour aider Luis au garage puisqu'il s'y connaît en mécanique, le temps de reprendre le dessus de tout ce merdier.

Craig se montre patient et rassurant à mon endroit, même s'il n'a aucune idée de ce qu'il advient de son meilleur ami. Je peux lire la peine qui envahit ses grands yeux verts lorsqu'il pose son regard sur moi. Il sait très bien ce dont Jordan est capable.

En ce qui me concerne, plus les jours passent, plus j'apprivoise cette peine. Je crois...

Je réussis maintenant à travailler au centre. C'est douloureux, mais j'y arrive. En revanche, je suis incapable de remettre un seul pied dans un bar où Franky jouait, ni dans les restaurants où nous allions,

ni dans les magasins, ni à la plage de La Jolla... En fait, tout ce qui faisait partie de notre quotidien. Je n'arrive même pas à écouter les chansons de Franky, je suis incapable de regarder les vidéos que j'ai de lui sur mon cellulaire quand il jouait sur scène ou bien dans le salon pour me faire un spectacle privé et j'arrive à peine à regarder nos photos plus de dix secondes. Ça, c'est sans parler de mon tatouage que j'ai à l'intérieur du poignet gauche, mon fameux requin. Une journée, je l'adore; la suivante, je le maudis. L'appriivoisement de cette douleur se voit nouvellement accompagné d'un autre sentiment, la colère. Dans toutes les affaires que j'ai conservées, rien n'appartient à Jordan, rien ! En ce qui le concerne, je suis passée par toutes les gammes d'émotions et maintenant, une seule émotion me submerge lorsque je pense à lui : la colère. Une puissante colère.

Nous avons libéré l'appartement plus tôt que prévu. De toute manière, quand Aaron était venu me voir, j'avais compris le message, le plan de Jordan : il voulait que je foute le camp de sa vie. C'est ce que je vais faire et je vais le faire magnifiquement bien.

Je fixe le petit porte-clés en mojito dans ma main, pour ensuite le ranger dans le fond de mon sac de plage. Evans est passé me prendre au centre, il me conduit chez lui. Il m'accueille dans son appartement le temps que je décide de ce que je vais bien faire de ma magnifique vie. Dormir sur un divan n'est pas très contraignant puisque je ne dors pas ! Mon ami est un précieux allié, il m'écoute de longues heures durant, il me force à manger un minimum pour me maintenir en vie, il me soutient, il me comprend et il déteste encore plus Jordan.

De retour à son appartement, Evans me demande avec douceur :

— Ça va ? Tu n'as pas dit un mot de tout le trajet.

— Oui, ça va. Merci.

— Ton vol est à quelle heure ?

— Six heures demain matin.

— Tu veux que j’aille te reconduire ?

— Non, non, je vais prendre un taxi.

Il me tapote gentiment l’épaule, un faible sourire accroché à ses lèvres.

Demain, je retourne au Québec, le temps d’une pause de quatre jours sévèrement imposée par Loue et Evans. Selon eux, je dois voir mes parents, je dois prendre ce temps pour moi, pour guérir un peu, et qui de mieux que mes parents pour m’y aider ?

Le vin, je dirais, pff !

Pourtant, j’ai conversé de longues heures avec mes parents, Tatie Nicole et même Catherine, autant en visuel sur mon ordinateur portable que sur mon cellulaire. La véritable raison pour laquelle je m’obstinais à ne pas aller les rejoindre, c’est parce que la dernière fois que j’ai mis les pieds à la maison, c’était en compagnie de Jordan et Franky. Ce qui m’a finalement convaincu de faire cette visite, c’est Mathilde et Jean-Pierre, les amis de mes parents, qui m’ont offert de séjourner dans leur petit chalet.

Mon petit farfadet trace une autre ligne rouge sur les ruines de sa maison, il fait le décompte des journées depuis que Franky nous a quittés.

J'en suis à ma deuxième journée dans ce petit chalet reclus dans les bois.

Ma première journée a été une explosion d'émotions que je n'ai absolument pas gérées. Surprise, surprise ! Après être revenue de souper de chez mes parents, j'avais ouvert la porte du petit chalet en me disant que je ne voulais finalement plus y être, pour ensuite aboutir dans une petite taverne à m'envoyer des verres de whisky derrière la cravate en mémoire de Franky. Le propriétaire de la taverne et sa femme m'avaient reconduite à la fermeture en ramenant ma voiture, ils avaient même eu la délicatesse de me laisser la bouteille de whisky que je refusais de lâcher tel un bébé furieux qu'on lui enlève son lait. Ils connaissent mes parents, mon père plus précisément, et ils étaient au fait des récents événements tragiques de ma vie de merde. J'imagine qu'ils avaient eu pitié de ma pauvre personne.

J'ai un mal de tête épouvantable.

À travers la fenêtre, je fixe mon ancienne voiture stationnée dans le petit chemin sablonneux que j'ai réquisitionnée pour mon séjour. Du revers de la main, je chasse le souvenir de ma partie de jambes en l'air avec Jordan sur le capot. Je prends ensuite une longue gorgée de café et je me retourne pour m'assurer que mon *kit* de survie est toujours là, dans le lit. Un réflexe récurrent depuis quelque temps. C'est un tout petit chalet. Le lit se trouve presque dans la cuisine. Faute de ne pas savoir cuisiner, je sais comment allumer un feu, alors j'écoute le crépitement du foyer. De toute manière, ma diète se constitue principalement de liquide.

La voiture de Tatie Nicole arrive avant que je ne quitte la fenêtre, je reste donc plantée là, à l'observer, jusqu'à ce qu'elle entre.

— Bonjour, petit trèfle, me souffle-t-elle derrière son épais foulard laineux en franchissant le seuil de la porte.

— Salut.

Elle dépose une boîte sur la table.

— Je t'ai apporté tes chocolats préférés. J'ai croisé Jolène à l'épicerie ce matin, elle m'a dit pour hier soir.

— Je vais bien. J'ai juste un peu trop bu.

— Bon. Il est temps qu'on parle, toi et moi.

Je la regarde, immobile et muette. Les deux plus grandes tendances comportementales que j'offre à tous ceux qui me côtoient.

Parler de quoi ? Du pire choix de ma vie en partant vivre en Californie il y a un an, oui une année ? Ce « un an » que je pensais fêter en compagnie de Franky et de Jordan ? Ce « un an » pendant lequel je suis passée par une quantité astronomique d'émotions pour atteindre l'ultime bonheur et ensuite sombrer dans les profondeurs des abysses, un gouffre froid et dépourvu de toutes traces de joie ? Ou bien parler de l'absence de Franky, du manque criant de ses caresses et de son amour ? Ou peut-être, parler de Jordan ? Ce c... Cet homme qui m'a abandonnée, qui a abandonné ses amis, sa famille, qui a abandonné tous ceux qui l'aiment !

Par où commencer ?

Tatie Nicole dépose son énorme sac sur le sol, puis elle s'assoit au bout du lit. Elle jette un bref regard à tous les objets de Franky qui ne me quittent plus et à son oreiller.

Elle lève ensuite les yeux vers moi, l'air grave, comme si elle m'avait entendu réfléchir. Ce qui ne me surprendrait pas vraiment.

— Petit trèfle, tu dois savoir.

— Je n'ai envie de rien savoir ! *Nothing* !

Je me retourne pour ouvrir la bouteille de whisky et je me sers un verre dans ma tasse de café que je viens de terminer. Tatie Nicole patiente en m'observant silencieusement pendant que je prends une longue gorgée.

Mon œsophage se désagrège, mais je m'en fous royalement.

— Francisco, il est là. Il est toujours là, il attend, se risque-t-elle.

Mes jointures blanchissent tellement je serre la tasse de café. J'ai beau relativiser, je perds le contrôle en moins d'une seconde.

— Ça suffit ! Je ne veux rien entendre !

— Avril, ce que tu...

— Il n'est plus là ! Est-ce que tu as compris ? Je ne l'entends plus rire ! Je ne l'entends plus chanter ni siffler ! Il ne me répond plus quand je lui parle ! Il n'est plus là ! Tes conneries de sorcière, de spiritualité et tes devinettes stupides, je refuse d'en entendre davantage, dis-je en hurlant de rage.

On peut entendre la poussière flotter dans l'air. Ce qui ne semble pas décourager Tatie Nicole.

— Très bien. Et Jordan ?

— Je n'en ai rien à foutre de lui ! Ça fait bientôt un mois que je n'ai plus de ses nouvelles, et personne n'en a d'ailleurs !

— Il va revenir.

— Ça suffit ! *Fuck ! Enough !*

Mon corps s'écrase brutalement sur la petite chaise de bois près de la porte d'entrée.

— Je sais que tu es envahie par la peine, je sais que tu suffoques, étouffée par la colère, mais je sais que tu l'aimes toujours.

— C'est faux ! Franky n'est plus là, plus rien n'a de sens. Jordan ne veut plus de moi. J'ai compris. Il m'a fichue hors de l'appartement. Il n'a jamais répondu à mes messages. En plus, j'ai pleuré comme une conne en lui en laissant une centaine, et tout ça pour quoi, dis-moi ? Pour rien ! *Fuck !* Pour rien.

Un torrent de larmes dévale sur mes joues.

— Te rappelles-tu ce que je t'avais dit, avec le vert ?

— Oui, une belle merde qui m'a pété à la figure !

— C'est parce que tu as compris ce que tu voulais juste bien comprendre !

— Je te demande pardon ?!

Les mains posées sur ses cuisses, Tatie Nicole me regarde avec tendresse, et ce, malgré la rage que je lui crache au visage depuis qu'elle a mis les pieds dans le chalet.

— Lorsque tu seras vêtue de vert, tu comprendras. Fais bien attention, une flamme ça brûle, sauf si elle est faite de la même essence que la tienne. De qui croyais-tu que je parlais ?

La tête me tourne.

— Tu savais pour Franky ? Tu savais qu'il allait mourir ? Tu savais ? dis-je en hurlant d'un ton accusateur.

— Non, je ne savais pas qu'il allait mourir, Avril, je te le jure. Tout ce que je savais et ce que j'ai toujours su, c'est que sans lui, tu n'aurais jamais pu trouver ta moitié.

— Quoi ? C'est quoi, ce bordel ? C'est quoi, cette connerie encore ?

— Jordan. Combien de fois vous est-il arrivé de prononcer les mêmes mots, en même temps ? Combien de fois vous influenciez-vous dans vos émotions, dans vos actions ou bien dans vos pensées ? Comment expliques-tu toutes vos similitudes ? Comment expliques-tu cette attraction, cette chose qui vous unit ? Comment expliques-tu que sans même le voir, tu sens sa présence ? Vous ferez partie des exceptions à la règle et ça, c'est grâce à Francisco. Jordan et toi, vous serez toujours liés l'un à l'autre, que tu le veuilles ou non. Il n'appartient qu'à toi maintenant de savoir ce que tu vas en faire.

Je reste là, la grande bouche ouverte pour qu'ensuite, la colère m'assène une violente claque.

— C'est des conneries ! Je ne veux plus rien entendre ! Jordan est parti et il ne reviendra plus jamais. *Just like Franky...*

— Très bien... Petit trèfle, avant de retourner chez toi en Californie, tu devrais faire une promenade dans les bois. Tu y trouveras les réponses à tes questions. Ça va te faire du bien. Je t'aime. Et il y aura un après.

La honte m'envahit.

— Je suis désolée, Tatie, je... je m'excuse, dis-je en pleurant de plus belle.

— Petit trèfle, tu sais, quand il y a un feu de forêt... il arrive que la forêt y passe au grand complet et qu'il ne reste plus rien, que des cendres et de la poussière, de la tristesse et de la désolation. Mais que se passe-t-il ensuite ? La vie reprend ses droits : les arbres repoussent, le sol verdit et les fleurs fleurissent de nouveau. Le moment venu, tu comprendras... Tu auras un long chemin à faire, mais tu comprendras tout, je te le promets. Allez. Je vais te laisser te reposer.

Elle se lève en m'offrant une accolade en essuyant ensuite mon visage mouillé à l'aide de son foulard, puis elle ramasse son sac et elle me plante là, encore une fois, avec toutes ses informations spirituelles qui me dépassent !

Mon petit farfadet regarde le mur de ciment sur lequel il trace les lignes rouges du décompte des journées depuis le départ de Franky. Il me pointe ensuite un sac à dos et des bottes de randonnée. Mes poumons se vident d'air dans un long soupir. Pas aujourd'hui, petit farfadet, pas aujourd'hui...

Je termine ma tasse de whisky et je m'étends dans le lit avec la boîte de chocolats.

Jour trois de mon exil en sol québécois.

Je regarde mon père, il a les jambes prises sous la minuscule table du chalet. Il peste en essayant de se trouver une position confortable. Ma mère dessert la table, ce qui veut dire se lever, se tourner et faire un pas pour mettre la vaisselle dans l'évier. Elle assène un regard sévère à mon père pour qu'il cesse ses jurons. La pomme ne tombe jamais bien loin de l'arbre, comme on dit. C'est drôle, la petitesse de ce chalet me réconforte. C'est comme une mini forteresse. C'est juste moins pratique pour mon père qui ressemble à un géant pris dans une petite boîte. En plus, ici, je peux passer la nuit entière à fixer les flammes du foyer. Ce qui est franchement plus désennuyant que mes souvenirs qui me font un effet acide sur la plaie béante que j'ai sur le cœur.

— Ma chérie, ton père et moi, on voulait te dire que si jamais tu préfères revenir au Québec, on peut t'accueillir à la maison. Même que Mathilde et Jean-Pierre t'offrent le chalet pour quelque temps, me dit-elle en me sortant de mon labyrinthe mental.

— Non, je retourne en Californie, à San Diego.

— Très bien. C'est toi qui vois.

Elle marque une pause, hésitante, puis elle reprend en regardant par la fenêtre.

— Tatie Nicole m'a dit qu'elle t'avait parlé.

— Non, je ne veux rien entendre, Mom. Je n'ai pas envie d'en parler.

Ma mère soupire longuement, pour ensuite m'adresser un faible sourire en coin. Mon père prend la parole en passant une main sur sa moustache. Aussitôt, ce geste me transporte loin. Franky a toujours fait ça, passer une main dans sa barbe ou encore dans ses cheveux lorsqu'il voulait me parler sérieusement ou bien lorsqu'il réfléchissait avant d'ouvrir la bouche.

— Ma fille, on sait que ce que tu traverses est très difficile et très douloureux. Tu vas devoir te relever, Avril. Tu vas devoir prendre les armes et te battre pour ce que tu veux, pour ton bonheur, pour ceux que tu aimes et ceux qui t'aiment.

— Je n'ai plus envie de me battre. Je ne sais même plus qui je suis, ce qui me définit. J'ai l'impression d'être vide, dis-je en faisant un grand geste exagéré en bonne dramaturge que je suis.

Je détourne le regard sur mon ami des derniers jours : le foyer. Mon père dépose sa grande main sur la mienne, elle en recouvre la totalité, comme celle de Jordan, comme celle de Franky...

— Écoute-moi bien, ma fille : tu vas aller puiser tout ce qui te reste de courage et de force au plus profond de toi et tu vas te relever et avancer. Ne m'oblige pas à te botter le derrière, petite peste ! Je suis bien trop vieux maintenant pour ce genre de chose, alors épargne ton pauvre père et fais ce que tu as à faire ! Écoute ton instinct, il ne t'a jamais fait faux bond.

— J'ai besoin de temps.

— Le temps est précieux, Avril. En ce moment, il te glisse entre les doigts.

Ma mère installe une chaise à côté de la mienne et elle me tire contre elle. Ils ont raison, mais je ne sais pas si je peux y arriver...

Trois heures plus tard, je regarde mes parents disparaître avec le pick-up dans le petit chemin sinueux pour finalement ne plus voir les feux arrière et ne plus rien entendre. Je reste plantée sur le balcon à écouter les bruits de la nuit. En plein de mois de septembre au Québec, il fait frais. La température me perturbe, je me suis habituée à celle de la Californie. Je finis par rentrer dans le chalet en remarquant que la bouteille de vin que j'ai achetée au dépanneur hier après-midi me fait de l'œil sur le comptoir.

— Toi et moi, ma petite piquette ! dis-je à voix haute. Waouh, une autre glorieuse journée qui prend fin ! Petit farfadet, tu peux faire un autre trait sur ton mur de la désolation !

À même le goulot, le vin glisse sur mes papilles gustatives.

La fenêtre de la cuisine, restée ouverte depuis ce midi, fait parvenir à mes oreilles des hurlements qui attirent subitement mon attention. Un mélange de ricanements et de jappements : des coyotes. Je me précipite sur le balcon avec ma bouteille de vin, monsieur Porc et une épaisse couverture sur les épaules. Je veux les écouter chanter. Pour une raison qui m'échappe totalement, probablement la folie, je décide d'enfiler à la hâte mes petites chaussures, de descendre du balcon et de marcher vers le bois. Je bénéficie de la lueur de la pleine lune pour me guider à travers la forêt. Je les écoute hurler en serrant monsieur Porc contre moi, contre le *hoodie* de Franky, et je m'enfonce de plus en plus loin tout en continuant de me délecter de cette savoureuse piquette m'ayant coûté la modique somme de onze dollars.

Je ne sais absolument pas depuis combien de temps je marche. La bouteille de vin levée vers la lune confirme qu'il ne reste plus une seule goutte à l'intérieur. Je constate également que j'ai les pieds trempés et que mes chaussures sont enduites de boue. De toute façon, au point où j'en suis, je n'en ai rien à foutre ! Je poursuis mon expédition de plein air nocturne à travers les arbres et les arbustes en faisant de mon mieux pour ne pas trébucher et salir monsieur Porc ou bien le *hoodie* de Franky. Ça, je n'y survivrais pas !

J'aboutis finalement devant un espace dégagé et c'est tout simplement magnifique.

L'endroit, dépourvu d'arbres, laisse généreusement entrer les rayons de la lune dans la forêt. C'est surréel. Ou c'est peut-être l'alcool. Aucune idée. Le ciel est complètement dégagé, il n'y a qu'un voile d'étoiles qui l'habille élégamment. Le souvenir de mon week-end de camping avec mes amis, quand nous étions tous installés sur des chaises à regarder le ciel, me revient en tête. Je décide de me poser

au pied d'un arbre en m'emmitouflant dans la couverture. J'observe le ciel en me laissant bercer par les hurlements des coyotes. La bouteille vide à mes pieds, je serre monsieur Porc contre moi pour finalement m'assoupir.

J'ouvre difficilement les yeux, j'ai l'impression que ma tête pèse une tonne.

Je me redresse du mieux que je peux en clignant des yeux. Les feuilles humides jonchent le sol. Un frisson me parcourt le corps, même si je suis toujours emmitouflée dans l'épaisse couverture. Je serre encore monsieur Porc contre moi. L'étiquette colorée de la bouteille de vin morte à côté de moi attire mon regard. Le soleil brille doucement. De la vapeur s'échappe de ma bouche à chaque souffle. J'appuie ma tête contre l'arbre et j'ouvre les yeux pour de bon en regardant droit devant moi. Je fige, complètement paralysée. Un animal sauvage se tient à moins d'un mètre de moi.

Ses yeux en amande me fixent avec intensité. Ils sont d'un mélange couleur noisette tirant sur le doré. Son regard est rusé et apaisant à la fois. Il ne bouge pas, complètement immobile, tout comme moi. Sa fourrure gris fauve parsemée de poils noirs, surtout aux extrémités, me donne l'impression d'une vague flottant au gré de sa respiration. Il ne montre aucun signe d'agressivité ni même de nervosité, il est simplement là, devant moi.

Je n'ai étrangement pas peur, je suis plutôt subjuguée par sa beauté. Je n'ai jamais vu un coyote d'aussi près.

D'un coup, sans explication valable, des larmes se mettent à rouler sur mes joues à m'en embrouiller la vue. Il reste là, à me regarder pleurer. Ses larges oreilles pointues se mettent soudainement à bouger. La bête écoute quelque chose au loin sans détacher ses yeux de moi. Puis il s'avance de quelques pas en reniflant le sol, pour ensuite relever sa tête en direction de ce qui semble être d'où je viens, si on se fie à mes traces dans la boue. Je suis son mouvement de la tête en regardant dans la même direction que lui. Il pose de nouveau son regard sur moi avant de s'engager sur la piste que j'ai créée en aboutissant ici. Le voyant partir ainsi, je me lève d'un bond. Le coyote

est rapide, en quelques foulées il me distance déjà ! Je ramasse à la hâte ma bouteille en le suivant.

— Non ! Attends, je t'en prie, dis-je avec essoufflement.

Maintenant loin devant moi, il se retourne une dernière fois dans ma direction pour finalement faire un bond et disparaître dans le bois plus dense. Je reste plantée là, en constatant que j'ai perdu mes traces. Je n'ai aucune fichue idée d'où je me trouve ! Je mets une main dans la poche arrière de mon jeans où j'ai l'habitude de mettre mon cellulaire, mais il n'y est pas. Évidemment, je l'ai laissé au chalet. Quelle idiote ! J'inspire profondément en tentant de contrôler le vent de panique qui me gifle les entrailles. Je me pince vigoureusement le nez. Je dois reprendre mes esprits et sortir du bois. J'ai un sens d'orientation totalement déficient. Ça promet.

Je relève le capuchon du *hoodie* de Franky sur ma tête, je serre monsieur Porc contre moi, je tiens ma bouteille de vin vide dans l'autre main, je replace la couverture sur mes épaules, je prends une bonne inspiration et j'avance d'un pas incertain dans une direction qui me mènera je ne sais pas trop où.

Un rire qui lui est familier parvient à ses oreilles comme un écho. Il regarde ses pieds, ce sont ses chaussures lorsqu'il était enfant. Il lève les yeux et le jeune garçon déposant un bras autour de ses épaules en rigolant, c'est Franky. Les jeunes frères marchent le long de la ruelle. Cet endroit où il a passé son enfance à faire de la bicyclette avec son frère et à confectionner des pistes et des sauts. Ils aboutissent devant ce qui devrait être la maison de leurs parents, mais ils sont plutôt devant l'appartement. Jordan voit les motos et le pick-up stationnés dans l'entrée. Il ne comprend pas. Une large main tatouée lui tapote le visage. Un rire plus franc, plus puissant, se fait entendre, avant que n'apparaisse le visage de son frère.

— Réveille-toi, Jordan ! lui lance Franky, tout en riant de bon cœur.

Subitement, Jordan perd la vision du visage souriant de son frère. Tout s'assombrit. Dans la noirceur, des yeux en amande d'un mélange couleur noisette tirant sur le doré le fixent. Ce qui les entoure semble être de la fourrure, une fourrure douce et épaisse. Frappé par un puissant vertige, cette sensation de tomber dans un trou noir, il se réveille d'un coup.

Jordan se redresse sur le lit, la respiration haletante. La sueur perle sur son front. Sujet à un violent étourdissement, il agrippe de ses mains les couvertures entremêlées du lit. Il doit se calmer, ce n'était qu'un rêve. Un rêve horrible, encore une fois. Des souvenirs s'entremêlant et jetant une bonne dose d'acide sur cette plaie ouverte qu'est la perte de son frère. Il se lève malgré l'inconfort dans tout son être, il doit reprendre ses esprits. Jordan arpente la chambre du motel miteux de long en large dans l'espoir de reprendre le contrôle de sa respiration.

Mais il n'y arrive pas.

Il s'empare de son cellulaire sur la table de chevet entre son arme et une bouteille de rhum presque vide. L'appareil dans le creux de sa main indique qu'il n'a pas de message. Comme si par magie, il pouvait recevoir un appel ou un message texte de son frère, Jordan attend en fixant l'écran. Ça fait bientôt un mois que Franky est parti. Un mois qu'il erre.

Au début, il avait des tonnes de messages et d'appels de Luis, de Craig, des gars du groupe, de Damien, de Roby, de Loue, de Zoey, de connaissances, de la famille éloignée à qui il n'avait pas parlé depuis des années et d'Avril. Il a lu et écouté chacun de ses messages. Il a écouté sa voix en fermant les yeux. Il l'a écoutée en pleurant et en se maudissant. Sa Avril... Maintenant, les seuls messages qu'il reçoit sont ceux de son nouveau patron et de Craig. Son ami lui écrit tous les jours, à la même heure. Craig lui décrit brièvement sa journée et lui

donne des nouvelles de tout le monde, y compris d'Avril. Jordan procède à la lecture de ses messages, pour ensuite éteindre l'écran de son cellulaire sans jamais lui répondre.

Il en est incapable.

Jordan lance mollement son téléphone sur le lit, puis il enfila à la hâte un t-shirt et son pantalon de jogging. Courir, c'est ce qui l'apaise le plus. Ça, et casser des gueules. Il continue de faire le même genre de travail qu'il faisait pour Armando, mais disons qu'il est passé dans les ligues majeures. Puisqu'il a quitté San Diego et qu'il refuse d'y remettre les pieds, son patron de longue date a accepté de le laisser partir en le recommandant à une connaissance du milieu. Cette nouvelle perspective de vie est de loin la seule chose qui lui fait plaisir en ce moment.

Je gravis les trois marches du balcon du chalet en m'écrasant sur les planches de bois. J'ai la gorge en feu avec en prime la tête qui tourne. On dirait que je viens de courir un marathon !

— J'ai réussi ! *Holy shit*, j'ai réussi et je suis encore vivante ! que je scande à voix haute, étendue de tout mon long sur le balcon.

Mon petit farfadet roule sur le dos. Des branches et des feuilles dans ses épais cheveux roux. Il me pointe sa bouche en tirant la langue.

— J'ai soif, il nous faut de l'eau ! Il me faut de l'eau. Je deviens complètement folle.

J'entre en me débarrassant de mes chaussures enduites de boue. Je vais devoir m'en procurer des nouvelles avant de reprendre l'avion ce soir. Avec soin, je dépose mon précieux monsieur Porc ainsi que ma bouteille de vin vide sur le comptoir. Je me dévêts en enlevant la couverture, le *hoodie* de Franky, mes jeans, pour finalement me retrouver en sous-vêtements. Ma peau moite témoigne de mon effort

ultime pour ne pas mourir seule dans les bois. La bouteille d'eau qui se trouve sur la table devient vide en quelques secondes.

— Je suis vivante ! Ah ! VIVANTE !

Durant ma marche de santé dans le bois, je suis miraculeusement tombée sur des tubulures d'une érablière que j'ai suivies pour finalement aboutir à une cabane à sucre. J'ai ensuite emprunté le petit chemin de gravier pour enfin arriver à une route. À partir de là, je savais où je me trouvais. Cette sensation, le bonheur de savoir où on se trouve, de retrouver son chemin, ce soulagement divin ! C'était la plus belle sensation que j'ai éprouvée depuis la mort de Franky. J'ai marché deux bonnes heures le long de la route pour regagner le petit chalet. Ça, c'est sans compter le temps que ça m'avait pris pour trouver les tubulures ! Si je me fie au soleil, toute cette connerie m'a pris un peu plus que l'avant-midi. Je devais avoir l'air d'une pauvre tarée le long de la route avec monsieur Porc, ma bouteille de vin, mes chaussures crasseuses et ma couverture, mais je suis encore vivante !

Il y en a une qui doit entendre cette histoire : Tatie Nicole.

Roby entre en courant dans la salle de cours. Mme Montgomery passe à un cheveu de trébucher pendant la posture de l'arbre. Il brandit son téléphone cellulaire dans tous les sens. Tous les yeux présents se tournent vers lui. Il a le sourire remonté jusqu'aux oreilles.

— Jolie Avril ! Jolie Avril, jolie Avril, réussit-il à dire entre deux respirations saccadées.

— Qu'est-ce qui se passe, Roby ?

— Maria ! Elle accouche ! Vite, vite ! Luis t'attend ! Vite ! Faith va te remplacer !

Faith entre en même temps, les bras levés dans les airs.

— Maria accouche !

Mon cerveau prend un moment à traiter l'information. Damien apparaît derrière Faith.

— Avril ! Mais qu'est-ce que tu attends ?! Allez, viens ! On prend ma voiture, dit-il en saisissant mon bras.

Mon petit farfadet sautille sur place. La connexion dans mon cerveau se fait.

— OH ! PAR TOUS LES ASTRES ! Veuillez m'excuser, dis-je à l'endroit de mes élèves qui me gratifient tous d'un sourire chaleureux.

Damien et moi traversons le centre en courant et sautons littéralement dans sa voiture !

Une fois arrivés à l'hôpital, heureusement, un autre que celui où Franky avait été amené, nous accourons aussi vite que nous le pouvons. On nous donne les indications afin de rejoindre l'étage de la maternité et nous poursuivons notre chemin en poussant des cris de joie ! Devant une porte close, nous retrouvons Craig : il fait les cent

pas nerveusement. Bethany, qui venait de terminer sa journée de travail, était partie à la maison, elle devrait donc arriver sous peu. Il n'y a que nous puisque la famille de Maria réside à Henderson, ils ne sont donc pas présents, et Luis, tout comme les frères Diaz, Jordan plus précisément, n'a plus de famille immédiate.

Mais nous, nous sommes là !

Une bonne heure s'écoule. Les cris de douleur produits par Maria me donnent froid dans le dos. J'ai soudainement une pensée pour Catherine qui m'avait décrit l'état de son entre-jambes post-accouchement. Entre-temps, Bethany, Loue et Zoey nous ont rejoints. Matthew et Thomas viennent d'arriver au pas de course, suivis de Jarod s'amenant à l'instant même derrière un énorme bouquet de fleurs de toutes les couleurs. Puis finalement, les cris cessent. Des pleurs de joie se font entendre, suivis du hurlement puissant de ce petit être venant de naître. Nous nous regardons tous, émus, en nous serrant les uns contre les autres.

La porte s'ouvre après de longues minutes d'attente interminable. Luis, les yeux remplis de larmes, se jette dans mes bras. Je le serre de toutes mes forces.

— C'est une fille, Avril. J'ai une petite fille ! Franky avait raison ! dit-il, plein d'émotions.

Je glousse.

— Il a gagné son pari, poursuit Luis. Franky et moi, on a gagné notre pari !

Un vague de sanglots nous frappe tous de plein fouet.

Lorsqu'enfin, nous avons la permission de rentrer dans la salle par groupe de trois, je traverse la porte accompagnée de Loue et Zoey. À la vue de ce petit être, mes larmes coulent de nouveau. Un mélange de tristesse que Franky ne soit pas avec nous et de joie de voir cette petite fille dans les bras de Maria accentue mon émotivité du moment.

Luis s'approche en déposant une main sur mon épaule. Je relève la tête en posant mes yeux dans les siens. Je crois qu'il ressent en partie la même chose que moi.

— Elle s'appelle Francesca Garcia Hernandez, pour Francisco, dit Maria en me tendant le bébé, comme un petit paquet d'amour enroulé dans une couverture blanche.

Paniquée, je recule d'un pas. Je sens la main de Loue dans mon dos qui me pousse gentiment. Je concède à prendre ce petit être dans mes bras et je pleure, encore et encore. Et encore. On dirait que les dernières semaines de ma vie consistent juste à pleurer. Pleurer de douleur. Pleurer d'ennui. Pleurer de rire. Pleurer de joie. Pleurer tout court, pour tout et rien.

Francesca est magnifique avec son impressionnante quantité de cheveux noirs. Les yeux clos, elle se tortille doucement dans le tissu. Lorsqu'elle ouvre enfin les yeux, on se regarde l'une l'autre. Je pense à Franky et à notre conversation au sujet des enfants, d'une famille. Je pense à Franky qui était impatient de prendre la petite fille de Maria et Luis dans ses bras. Il était persuadé qu'il s'agissait d'une fille et il avait bien raison.

Et je pense à Jordan qui n'est pas là.

En posant ses fesses sur le siège de la moto, son cellulaire vibre. Un message texte. Avant de le saisir dans sa veste, il porte attention à ses jointures bleutées. Elles sont douloureuses, mais rien de comparable à ce qu'il ressent à l'intérieur de lui depuis la mort de Franky.

Le message est de Craig.

Salut, Jordan. Je sais que tu lis tous mes messages et que tu refuses toujours de me répondre. Maria vient de donner naissance à une petite fille, Francesca Garcia Hernandez. Tu fais comme tu veux,

mais tu devrais au moins appeler Luis et Maria, c'est la moindre des choses.

Jordan soupire longuement en se massant le front. Il n'était pas là, même s'il sait très bien qu'il aurait dû être aux côtés de ses amis. Il range son cellulaire et il démarre sa moto, la moto de Franky.

Il fait rugir le moteur avec rage. Il se déteste encore plus.

— J'ai horriblement besoin d'un café. Tu es certaine qu'il y a un Starbucks pas loin ? que je demande à Bethany.

— Oui, au coin de la rue.

— *OMG* ! Regarde, B !

Un énorme ours en peluche, mais vraiment énorme, trône fièrement derrière la vitrine d'une boutique de cadeaux.

— Il est pour Francesca ! Je dois absolument l'avoir !

— Avril, mais qu'est-ce que tu veux qu'elle fasse d'un ours aussi gros ?

— L'aimer !

— OK, pouffe de rire Bethany. Je m'occupe du café et toi, va chercher le cadeau.

J'acquiesce d'un hochement de tête enthousiaste. Quelques minutes plus tard, je sors de la boutique, ivre de joie grâce à un ours éléphanterque. Cedit ours me vaut des exclamations et des sourires de tous ceux que je croise. Tout comme à l'instant, dans le corridor de l'hôpital. Distracte par le petit garçon en admiration devant la bête dans mes bras, j'omets un bref instant de regarder devant moi... Un classique, Avril.

Je fonce dans quelqu'un.

— Oh ! Je suis désolée ! C'est que je n'ai pas bien regardé devant et que...

— Avril ?

Cette voix. Je sais très bien à qui elle appartient. Je pivote légèrement sur la droite pour apercevoir le sourire parfait d'Hayden. Je ne sais pas s'il a déjà pensé faire des publicités à la télévision pour les dentifrices.

— Salut, Hayden.

— Mais qu'est-ce que tu fais avec cette énorme peluche ?

— C'est pour Maria. En fait pour Francesca; ils ont eu une petite fille. Maria et Luis sont de bons amis à moi et je...

— Waouh ! C'est génial et très généreux de ta part !

— Ah, ce n'est pas grand-chose en fait...

— Comment vas-tu ? Je... j'ai vu Evans, nous avons pris une bière ensemble quand tu étais chez tes parents au Québec.

Ils ont parlé de moi ?

— J'étais occupé ces temps-ci, j'étais à l'extérieur, poursuit Hayden. Je suis revenu depuis quelques jours en fait.

— Oh...

— Evans m'a dit pour... euh... Franky, le frère de Jordan. Je suis désolé, sincèrement. Mes condoléances.

Le mutisme est de loin ma nouvelle forme de réponse exhaustive.

— Est-ce que le divan d'Evans est confortable ? Parce que dans mon souvenir, pour l'avoir utilisé quelques soirs de beuveries, il était un peu raide pour le dos ! tente mon interlocuteur en choisissant la blague pour me soutirer une quelconque réaction.

À ma grande surprise, j'échappe un minuscule petit rire, tout petit, à peine audible.

Les yeux pers d'Hayden me scrutent avec profondeur.

— Ouais, en effet, il est un peu raide, mais disons que dormir ne fait pas partie de mon quotidien depuis un bon moment.

— Je suis désolé également pour... pour Jordan et toi. Evans m'a dit.

Entendre son nom, même de la bouche d'Hayden, me cause toujours la même sensation désagréable. Une barre de fer qui me perce le cœur.

— Honnêtement, Hayden, je ne crois pas que tu en sois vraiment désolé.

Surpris, Hayden esquisse un sourire en coin.

— Est-ce que je peux t'inviter pour souper ? Il est tard, mais je termine dans quelques minutes, je cours le risque de te le demander.

Le chat sort du sac !

— C'est gentil, mais pas ce soir. Je préfère rester avec mes amis. Mais pourquoi pas demain soir ? Je termine à dix-sept heures.

Mon petit farfadet me dévisage, les yeux ronds comme ceux d'un hibou. Je sais.

— Ouais ! Absolument ! Tu veux que je passe te prendre chez Evans pour dix-huit heures ?

— OK.

— OK, très bien ! Alors, à demain soir, Avril !

— À demain soir, Hayden.

Et comme ça, je le regarde partir. Je n'ai aucune idée de ce qui m'a pris, mais vraiment aucune fichue idée. Même pas une toute, toute, toute petite idée !

OK. En fait, j'ai une petite idée et elle est diaboliquement stupide.

Je regarde mon reflet dans le miroir de la salle de bain d'Evans. Je souris en faisant des expressions faciales joyeuses, moqueuses, sexy. Je ne sais pas pourquoi. C'est comme si j'avais oublié comment sourire, rire et charmer. Je me trouve pitoyable.

On cogne à la porte d'entrée. Mon cœur se serre. Pourtant, c'est loin d'être la première fois que je vois Hayden. Je ne sais pas trop. Là, c'est plus officiel. Un dernier coup d'œil à mon reflet et j'inspire profondément.

Mon petit farfadet équipé d'un lance-flammes se pointe devant le magasin de « Mme La Vie » avec l'affiche *closed*. Il hurle avec rage en pulvérisant les flammes sur la porte et sur l'affiche. Finalement, il met le feu au magasin au grand complet.

— Salut, Hayden ! que je m'exclame un peu trop intensément.

Il sourit aussi exagérément que mon intonation.

— Salut, Avril ! Tu es absolument magnifique !

— Merci.

Mon corps tremble. Un bisou sur chacune de ses joues. Son odeur parfumée me chatouille les narines. Ouf ! Mon estomac se noue tellement ça va trop vite pour mon cerveau.

— Evans n'est pas là ?

— Non, euh... il a un souper avec sa famille.

— OK ! Bon, on y va ?

— Ouais, on y va !

Oui, on y va. Si je ne perds pas connaissance dans les escaliers. Mon petit farfadet me gifle. Ressaisis-toi, Avril !

Hayden a la galanterie de me laisser choisir le restaurant. Sans hésiter, j'opte pour un restaurant pas trop loin de l'appartement d'Evans. Mais le plus important, un endroit où je ne suis jamais allée en compagnie des deux frères.

Installée en face d'Hayden, je ne peux m'empêcher d'avoir une pensée pour Jordan qui prenait toujours la place à côté de moi. Ma respiration part en vrille.

— Avril, tu vas bien ? me demande Hayden, l'œil inquiet.

— Oui ! Excuse-moi, je...

— Est-ce que tu préfères qu'on aille ailleurs ? Ou peut-être chez moi ?

— Non, ça va ! Commandons.

J'ai l'impression que je vais vomir.

Il acquiesce d'un signe de tête en interpellant la serveuse de sa main. Une fois la première lampée de vin prise, mes épaules se désincrustent de derrière mes oreilles. Le reste du repas se déroule bien. Bien dans la mesure où je ne m'évanouis pas. Hayden m'arrache quelques petits rires par-ci, par-là. J'arrive même à oublier tout ce qui se passe autour, mais surtout à l'intérieur de moi. La seule chose éprouvante, c'est de manger. Je dois me faire violence. Et là vient le moment que je redoute. La fin du repas et la proposition. Qui vient dès qu'Hayden prend les devants pour régler l'addition.

— Dis-moi, tu as envie de continuer la soirée chez moi ?

— Oui, avec grand plaisir !

Un large sourire prend forme sur son visage.

Il ouvre et ferme l'écran de son téléphone cellulaire. L'hésitation s'empare de lui. Maria a donné naissance à une petite fille

hier soir. Il n'était pas là, ni pour Maria, ni pour Luis, ni pour Craig, ni pour Avril, ni pour Franky.

— Allez, mon gars, c'est Luis. Tu dois l'appeler, marmonne-t-il.

Son ami décroche au deuxième coup de sonnerie.

— Allô, Jordan ?

— Ouais, c'est bien moi.

— Jordan, est-ce que tu vas bien ?

— Ouais, je... je voulais vous féliciter, Maria et toi, pour votre petite fille.

La gorge de Jordan se noue et ses yeux se remplissent d'eau.

— C'est Craig qui m'a dit, il m'écrit tous les jours, ce crétin, poursuit-il en masquant sa montée d'émotions par la blague.

— Merci.

— Bon, je... je dois y aller. Prenez soin de vous.

Un bref silence lourd de peine se fait sentir.

— Jordan, vas-tu revenir ? demande Luis d'un ton hésitant.

— Non.

— Tu sais ce que Franky aurait pensé de tout ça ?

— Salut, Luis.

Il met fin à la conversation.

La rage lui comprime la cage thoracique. Avec impulsivité, il saisit la bouteille de rhum sur la table de chevet. Elle explose en morceaux contre le mur de la chambre. Jordan observe la boisson se répandre tranquillement sur le plancher.

— J'ai besoin de prendre l'air, maugrée-t-il en prenant sa veste et ses clés.

Plusieurs miles plus tard, il se retrouve accoudé dans un bar. Jordan fixe le liquide sombre dans son verre, perdu dans ses pensées troubles. Une main pâle aux doigts délicats vient se poser sur son avant-bras. Lorsqu'il relève la tête, une jolie femme aux grands yeux verts lui sourit.

— Salut, toi. Tu sembles si triste. Tu es là, à regarder ton verre...

Le lourd mutisme de Jordan ne semble pas décourager l'interlocutrice.

— Peut-être aurais-tu besoin de te faire changer les idées un peu ? poursuit-elle d'un ton aguicheur.

— À moins que tu puisses ramener mon frère à la vie, je te demanderais d'enlever ta putain de main de mon bras, lui répond-il d'un ton acerbe.

La femme tourne les talons aussi vite qu'elle est apparue. Assise avec ses amies de nouveau, elle le dévisage avec dédain. Jordan avale le contenu de son verre d'un trait.

— Hé ! J'en veux un autre. Double.

— Oui, avec plaisir, mon chou, lui répond la vieille barmaid qui n'en est pas à son premier client comme Jordan.

Un homme à l'épaisse barbe blanche vient s'asseoir sur le tabouret voisin. La version déchuée du père Noël commande un verre de vodka.

— Vodka et toi, le jeune, c'est du whisky que tu bois ? lui demande l'inconnu.

— Ouais, c'est ça.

— Pour refuser les avances d'une aussi jolie fille, tu dois être soit franchement stupide, soit c'est que tu en aimes une autre, soit c'est que tu es bien tourmenté, le jeune.

Jordan sent l'irritation lui obstruer la respiration.

— Tu es qui, toi, au juste ? Je n'ai pas besoin d'un foutu psy !

— Je suis juste un vieil homme qui croit que tu as besoin de parler. Et à en juger par ta gueule de petite merde, je dirais que tu erres depuis un bon moment, je me trompe ?

Jordan prend une longue gorgée de son whisky en dévisageant l'homme. Il hésite entre lui casser le nez ou lui parler. Le choix est difficile.

Mais la pression qui lui comprime le cœur l'épuise depuis trop longtemps.

— Il y a un mois, j'ai perdu mon frère, Francisco, Franky. Il a eu un accident à cause de moi. Il était ma seule famille, il était ma moitié, il était toute ma vie. Du coup, notre petite amie – parce qu'on avait la même ! Je sais, c'est un truc de débile – n'a plus voulu de moi. J'ai réagi impulsivement, agressivement, et je regrette. Vu que je suis une vraie merde et que j'étais en colère, je l'ai fichue hors de notre appartement au lieu d'être là pour elle. J'ai abandonné mes amis, celle que j'aime, mon travail, et j'ai mis les voiles comme un putain de lâche.

Le vieil homme hoche de la tête en l'encourageant silencieusement à poursuivre.

— Luis et Maria ont eu un bébé, une fille, Francesca. Tu imagines ? Ils lui ont donné ce prénom en l'honneur de mon défunt frère et je n'étais même pas là ! Je suis la pire merde que la Terre ait portée. Le plus terrible dans toute cette histoire, c'est qu'au point où j'en suis, eh bien, je n'en ai plus rien à branler.

Le père Noël prend une bonne lampée de vodka avant d'ouvrir la bouche à son tour.

— Quel genre d'accident est-ce qu'il a eu, ton frère, le jeune ?

— Un accident de voiture. Un bête accident de merde qui n'aurait jamais eu lieu d'être. Il venait me chercher parce que ma moto était en rade sur le bord de la route. Il a eu son accident sur la même route où je l'attendais. C'est complètement ironique et stupide !

— Et pourquoi est-ce que tu dis que c'est de ta faute ?

— Parce que si je l'avais écouté, pour une fois dans ma foutue vie, et que j'avais pris le pick-up, Franky n'aurait jamais eu besoin de venir me chercher.

Tout se bouscule dans la tête de Jordan. L'avant, le pendant et l'après-mort de son aîné. Un rire sombre s'échappe de sa bouche pâteuse.

— J'en ai fait qu'à ma tête, j'ai pris ma moto de merde. Franky est mort en venant me chercher.

L'homme soupire longuement en passant une main dans sa barbe. Jordan se remémore avec peine ce geste que son frère faisait durant une conversation sérieuse ou bien quand il réfléchissait avant de parler.

Réfléchir avant de parler, cette chose qu'il ne fait que très rarement lui-même.

— Le jeune, c'est loin d'être de ta faute et tu vas devoir te pardonner, sinon tu vas passer ta vie en colère.

— Je ne pourrai jamais me le pardonner.

— Oh si ! Tu vas le devoir ! Pour toi, pour tes amis et pour celle que tu aimes, votre petite amie à toi et à ton frère. Parce que tu l'aimes toujours, c'est assez évident. S'il était assis à côté de toi aujourd'hui, en ce moment, qu'est-ce que tu crois que ton frère te dirait ?

— Il me dirait d’arrêter de le faire chier avec mes états d’âme !

Les deux hommes ricanent en prenant chacun une gorgée de leur verre.

— Mais encore ?

— Il me dirait de me botter le derrière, d’être un homme, d’arrêter de chialer et de suivre mon intuition.

— Et qu’est-ce que ton intuition te dit de faire ?

— Je n’en ai aucune idée, mec...

Ils terminent leur consommation et ils en commandent une nouvelle chacun. Jordan reste ainsi à côté de ce vieil homme qui l’a gentiment écouté et ils boivent en silence. Lorsqu’il termine son troisième verre, il salue d’un signe de tête l’homme et il quitte le bar. Plusieurs miles à moto s’écourent avant que finalement il ne se stationne et n’observe le paysage aride enveloppé par la noirceur. Les lumières de la ville avoisinante font office de halo lumineux.

— Franky, où est-ce que tu es, mon vieux ? J’ai besoin de toi et tu me manques. Merde que tu me manques ! Je suis désolé, je n’y arrive pas sans toi, dit-il à voix haute.

Il lui parle souvent, tous les jours, plusieurs fois par jour, mais il n’obtient jamais de réponse.

L’appartement d’Hayden est situé à l’opposé d’où j’habitais avec les gars. Je dois avouer que j’en éprouve un semblant de soulagement.

Mon petit farfadet souffle dans sa main pour sentir son haleine, il me regarde ensuite, un pouce en l’air. J’ai l’impression que je vais m’évanouir, encore.

Hayden habite dans un loft luxueux. Sérieusement, à quoi est-ce que je m'attendais d'autre ? Nous nous installons au salon, une coupe de vin rouge à la main. Je fixe mon verre en faisant tourner le liquide rouge-rubis et je me dis qu'il va me falloir quelque chose de bien plus fort pour m'engourdir l'esprit. Tout est propice à une partie de jambes en l'air : l'alcool, la petite lumière tamisée, la musique de fond, la fille nouvellement séparée, la fille qui va risquer gros pour aboutir à son plan, au risque de causer d'importants dommages collatéraux, mais au point où j'en suis... Je n'en ai rien à foutre !

— Je ne veux pas être indiscret, mais je me demandais comment tu vas ? Réellement. Evans m'a dit que tu étais très proche de Franky, me lance-t-il avec une simplicité désarmante.

— Je... Ouais, nous étions très proches... Ça va comme ça doit aller, en fait je ne sais pas trop. Il me manque, dis-je en prenant une impressionnante gorgée de vin pour étouffer la montée de larmes qui menacent de me sortir par les yeux.

— Jordan et toi, c'est bel et bien terminé ?

Mon souffle se coupe. J'ai besoin d'un instant pour que mes poumons temporairement hors d'usage reviennent à la vie.

— Si ce n'était pas le cas, je ne serais certainement pas dans ton salon, Hayden.

Il pouffe de rire en m'offrant son sourire carnassier. Le même qu'il m'avait offert au bar à l'anniversaire d'Evans. Je sais très bien ce qu'il veut.

Je m'empresse de finir ma coupe en lui demandant s'il a quelque chose de plus fort à boire. Il sort une bouteille de scotch avec deux verres. Ça devrait faire l'affaire. Je réussis finalement à atteindre cet état, celui qui me rend juste assez coquine, mais encore consciente de ce que je fais. Bon, je suis légèrement ivre, mais vu la situation, je juge amplement que j'en ai le droit !

C'est une mince ligne pouvant soit me faire exploser en larmes, soit m'aider à canaliser toutes mes émotions.

Je me lève en déposant mon verre sur la table basse, pour ensuite monter le volume de la musique sur la chaîne stéréo. Hayden s'écrase dans le divan en prenant une longue gorgée de son verre. C'est avec un déhanchement sensuellement calculé que je parviens à mes fins. Il replace son jeans. Impatient ou inconfortable, probablement les deux, il se lève pour m'embrasser. Je me hisse sur la pointe des pieds, ma bouche rencontre la sienne. En un battement de cils, on se retrouve devant son lit. Mon cœur se serre en même temps que ma libido envoie des signaux totalement contradictoires à mon cerveau.

Aucun autre homme ne m'a touchée après Franky.

Pour chasser cette pensée trouble, je me concentre sur les mains d'Hayden qui touchent mon corps. Il équilibre magnifiquement bien ses caresses. Sa bouche répand de doux baisers dans mon cou pour descendre jusqu'à mes seins et les dévorer. Mes doigts s'accrochent à ses cheveux en même temps que ma respiration s'approfondit et que la confusion dans ma tête gagne du terrain. Le temps de constater ces trois choses, je me retrouve sous Hayden, le membre bien dur, habillé d'un préservatif. Je peux encore reculer. Ou bien le faire.

Tout se passe très vite. Pas nécessairement la vitesse à laquelle mon partenaire jouit, mais plutôt l'ensemble de l'acte. J'étais là, mais pas là. C'était bon physiquement et à la fois douloureux mentalement. Pourtant, je l'ai fait et j'y ai pris du plaisir.

Perdue dans mes pensées troubles, je ne réalise même pas que je suis debout près du lit à saisir mes vêtements d'une main tremblante pour m'habiller. La main d'Hayden sur mon avant-bras me ramène dans le monde vivant.

— Et c'est tout, tu t'en vas ?

— Non, je...

— Avril, j'aimerais que tu restes, s'il te plaît.

La douceur dans sa voix me calme. Docile, mon corps se love contre le sien sous les couvertures. Est-ce que je risque de me faire prendre à mon propre jeu ?

— Je ne sais pas ce qui se cache derrière ces grands yeux, mais j'ai bien l'intention de le découvrir, souffle Hayden d'un ton moqueur.

— Je peux t'assurer que tu n'as pas vraiment envie de savoir et de gérer tout ce qu'il y a derrière ces grands yeux ! Je suis loin d'être la gentille petite fille sage que tu t'imagines...

— Qui a dit que j'aimais les gentilles petites filles sages ?

Durant mon analyse nocturne d'Hayden, j'ai constaté qu'il ne ronfle pas. Parce que oui, je suis restée dormir chez lui. D'ailleurs, je suis toujours dans son lit. Donc, il bouge énormément et il n'aime pas se coller, probablement parce qu'il a le sommeil agité. Tant mieux, c'est mieux comme ça ! Je crois que j'ai dormi approximativement trois heures de bon sommeil récupérateur. Non, je rigole, il n'y a rien de récupérateur dans cette histoire. Honnêtement, je n'arrive même pas à comprendre comment je fais pour vivre et dormir aussi peu. J'ai la bouche pâteuse, j'ai mal à la tête et mon mal de cœur post-consommation excessive d'alcool est accentué si je bouge trop rapidement. Alors, je reste là, à fixer le plafond de peur de réveiller Hayden.

Hier soir, j'ai envoyé un message à Evans afin de l'aviser que je passais la nuit chez Hayden. Il m'a simplement répondu : *OK*. J'apprécie grandement le fait qu'il n'ait pas extrapolé sur la chose. On se parlera en temps et lieu.

La sonnerie de mon cellulaire dans le salon retentit. Je bondis hors du lit pour faire cesser le bruit. L'écran affiche un appel manqué. Un message texte apparaît l'instant d'après.

Bethany : *Jordan a donné signe de vie.*

Mon corps entier se vide de son sang. Ça fait comme un genre de choc nerveux interne. Très désagréable comme sensation.

— Tu as une drôle de tête, tout va bien ? me dit Hayden en se levant de son lit.

— Non ! OUI ! Ça va, désolée ! Est-ce que la sonnerie t'a réveillé ?

— Disons que j'ai le sommeil léger et l'ouïe développée. Avec le travail, je reçois souvent des appels à tout moment de la journée ou de la nuit. Est-ce que tu as faim ?

Je hoche de la tête de haut en bas en guise de réponse, heureuse qu'il ne prolonge pas la conversation à propos de mon visage qui doit être aussi blanc que les rideaux de son salon.

Depuis cette soirée en compagnie d'Hayden, j'ai consenti intérieurement à faire de lui une espèce de gros pansement pour mettre autour de mon cœur en mille morceaux. Mes humeurs vacillent comme de fichues montagnes russes : je ne dors toujours pas et je peux passer d'une émotion joyeuse à une profonde tristesse dans la même minute. C'est épuisant. Autre que mes états d'âme désastreux, j'ai commencé mes recherches d'appartements. Parce que oui, je dois bien vivre quelque part, même si « Mme La Vie » semble vouloir m'imposer le *life style* d'une sans-abri.

Ça fait presque deux semaines que je fréquente Hayden et puisque chez moi, il n'y a pas de demi-mesure, j'y vais intensément en m'enfonçant bien comme il faut dans ce plan démesurément stupide. Ce à quoi je ne m'attendais pas de la part d'Hayden, c'est sa façon d'être là pour moi, de faire tout en son pouvoir pour me faire rire, de m'offrir une multitude de petites attentions, de m'apprivoiser tranquillement, de me respecter dans l'attente de l'ouverture des immenses portes de ma forteresse intérieure. J'étais loin de me douter qu'il serait aussi gentil et patient.

Raison pour laquelle je viens d'annoncer à Loue, Roby, Damien, Faith et Bethany durant notre heure de dîner que je fréquente Hayden. Leurs expressions faciales valent des centaines de dollars.

— Jolie Avril, pourquoi est-ce que tu n'aimes plus Jordan ? me demande tout bonnement Roby.

— Roby, Jordan est parti, nous n'avons plus de nouvelles de lui.

— Il va revenir, j'en suis certain !

— Ah oui et pourquoi ?

— Parce qu’il est triste ! Quand maman est partie, j’étais très triste, mais c’était bien moins difficile avec Zoey et avec Loue et avec vous ! Pour lui et pour toi, ensemble, ce sera moins difficile. Tu vas voir !

De sages paroles, en effet. Mais je doute fort que ça soit moins difficile, bien au contraire.

Du coin de l’œil, je vois Bethany saisir son téléphone cellulaire. Je suis prête à mettre ma main au feu qu’elle envoie un message à Craig pour lui dévoiler ma nouvelle situation matrimoniale. C’est avec une évidente surprise et un haut-le-cœur violent que j’ai appris plus en profondeur ce que contenait le message texte de Bethany : *Jordan a donné signe de vie*. Bien que Craig ait supplié B de ne rien me dire pour ne pas accentuer mon mal-être intense, elle m’a raconté tout ce que Luis avait dit à Craig.

À la fin de cette journée interminable de travail, je m’empresse d’aller rejoindre Maria, Luis et Francesca. Face à un savoureux repas que je me force à avaler, et qui pourtant en temps normal m’aurait donné l’eau à la bouche, je décide de faire la même révélation que j’ai faite un peu plus tôt à mes amis pendant l’heure du dîner au sujet d’Hayden.

Luis dépose ses ustensiles, il essuie tranquillement sa bouche. Ses yeux s’accrochent aux miens.

— Et tu espères quoi au juste ?

La piqure de la vérité dévoilée est franchement désagréable.

— Je n’ai pas le droit de fréquenter un autre homme ?

— Ce n’est pas ce que j’ai dit, Avril. Est-ce que tu es consciente de ce que tu fais ?

— Tu parles comme Franky. Je fais ce que je veux. Je suis une grande fille, Luis.

Francesca remue dans tous les sens dans sa petite chaise vibrante. Elle chigne en réclamant le sein de sa mère. Maria s'excuse et elle nous laisse en tête-à-tête. Avant de partir avec la petite dans les bras, mon amie me serre contre elle en déposant un baiser sur ma tête.

— Vous deux, Jordan et toi, vous êtes bornés, arrogants, obstinés, et vous êtes les pires emmerdeurs de tous les temps, réplique Luis. Sais-tu ce que Franky me disait toujours ?

— Je ne veux pas savoir, dis-je en détournant le regard.

Mes yeux se posent sur l'urne de Franky entourée d'une multitude de photos des deux frères, de moi avec lui, de moi avec eux, de nous tous, de Luis et Franky. Je redonne mon attention à Luis, incapable de regarder l'urne plus longtemps.

— Je vais te le dire quand même, grande fille. Franky me disait constamment qu'il était fasciné par Jordan et toi. Comme si quelque chose d'inexplicable gravitait autour de vous deux. Je peux te dire que par moment, il en avait plein son cul de vous tempérer tous les deux, mais il vous aimait, bien plus qu'il ne s'aimait lui-même et Dieu sait qu'il adorait parler à son reflet dans le miroir.

J'échappe un petit rire à travers mes larmes qui glissent sournoisement sur mes joues.

— Même à distance, peu importe où ce petit con se trouve en ce moment, je suis prêt à parier qu'il enrage autant que toi, qu'il est aussi triste et aussi perdu. Je sais ce que tu fais, Avril. Je sais que tu cherches un moyen d'apaiser ton cœur et de provoquer Jordan. Je veux juste que tu sois consciente que si jamais Jordan revient, je doute qu'il soit celui que tu as connu. Et je doute encore plus qu'il puisse le redevenir un jour, du moins, pas tant qu'il ne se sera pas pardonné et qu'il n'aura pas fait son deuil. Tu sais, cette chose que tu refuses de faire toi aussi ?

J'ai la vue complètement embrouillée par les larmes. Je me sens tellement bête de pleurer encore comme une idiote. Voyant les sanglots me ravager le visage, Luis se précipite vers moi en m'engouffrant dans ses bras.

— Je... je n'y arrive pas, Luis, il me manque terriblement... Je... je suis incapable de mettre les pieds où nous sommes allés ensemble... Juste venir ici, c'est... c'est douloureux... Monsieur Porc, ses vêtements, son odeur, je...

— Je sais, Avril, je sais...

Depuis la mort de Franky, j'ai la même sensation que de plonger en apnée. Le problème, c'est que je réussis à retenir mon souffle sous l'eau, mais dès que je remonte à la surface pour respirer, j'étouffe. Alors, je m'empresse de prendre une seconde respiration et je retourne au plus vite sous l'eau. Entre mes allers-retours, je n'ai ni le temps d'admirer le paysage des fonds marins ni le temps de contempler le ciel et je m'épuise dangereusement vite.

— Avril, tôt ou tard, Jordan va savoir que tu vois un autre gars et on sait très bien, toi et moi, ce qu'il va faire. Tu le sais, non ?!

— Oui.

— Très bien. Fais ce que tu as à faire, pour toi et ton cœur. Et j'espère que ce pauvre homme que tu fréquentes a la gueule solide.

— Il a les ressources nécessaires pour se soigner.

Luis relève la tête avec surprise.

— C'est lui ? Est-ce que c'est le médecin ?

— Ouais.

— Franky m'en avait déjà parlé. Jordan va délirer.

— Je sais.

Jordan regarde la traînée de sang dégouliner le long du bâton de baseball, pour ensuite contempler les gouttes rouges tomber sur le sol. Il se perd un bref instant dans le souvenir d'Avril étendue dans son lit. Son rire, ses cheveux en bataille et ses yeux...

Il ne doit pas y aller, elle le fait exprès. Elle le provoque et il doit résister.

Devant ce constat et l'audace de cette petite emmerdeuse, il éclate de rire. Un rire diaboliquement triste.

— Je vous en prie, arrêtez ! Je sais où est l'argent. Je sais qui l'a pris. Je vous en conjure, supplie l'homme à terre.

Le nouveau patron de Jordan lève le menton. Son employé doit poursuivre le travail jusqu'au bout, ce que celui-ci s'empresse de faire avec grand plaisir.

Depuis ma conversation avec Luis, j'ai médité longtemps sur la question et sur ce qu'impliquerait le retour de Jordan. À ma grande surprise, ou plutôt à ma grande déception, il n'a rien fait, personne n'a eu le moindre signe de Jordan. Il n'a pas débarqué à l'improviste, il n'a pas cassé la gueule d'Hayden, il n'est pas retourné au garage et il a même changé de numéro de téléphone pour, j'imagine, ne plus recevoir de messages de Craig. Les jours passent et c'est le silence radio, toujours et encore.

Je cligne des yeux en me concentrant sur l'écran de l'ordinateur portable. Je crois qu'il me faudrait des lunettes.

— Est-ce que tes recherches avancent ? me demande Hayden en me tendant une coupe de vin rouge de la bouteille que j'ai apportée avant d'aboutir chez lui après le travail.

— Oui. J'ai visité un appartement hier. J'attends la confirmation du propriétaire. Au cas, j'ai une liste comme plan B, dis-je en refermant l'écran de son portable.

Puisque mon cellulaire a refusé de collaborer et que j'ai oublié le mien chez Evans, j'ai donc emprunté son ordinateur afin de regarder une annonce d'appartement à louer.

— Super ! Et dis-moi, est-ce que tu as des demandes spéciales pour le week-end ?

— Ce que tu as envie, Hayden.

— Je peux te parler franchement, Avril ?

Je pince mon nez avant de relever la tête et de planter mes yeux dans ceux d'Hayden. Les battements de mon cœur s'intensifient légèrement. On dirait que je sais ce qui s'en vient.

Mon petit farfadet saute dans un buisson pour se cacher.

— C'est évident que tu te sers de moi, soit pour noyer ta peine, soit pour rendre dingue ton ex qui ne m'a jamais vraiment aimé. Peut-être même les deux à bien y penser.

Aucun son ne s'échappe de ma bouche grande ouverte. Même pas de l'air.

— Je comprends et je suis prêt à endosser ce rôle pour un temps, poursuit Hayden, même que je suis plutôt flatté que tu m'aies choisi. Mais j'aimerais savoir si au fond de toi, s'il y a la moindre chance... tu sais, s'il y a une parcelle de sentiment qui se développe pour moi.

J'ai le goût de partir en courant. Tout se bouscule dans ma tête.

— Réponds-moi avec honnêteté, Avril.

La vérité, c'est que je me plais, bien plus que je le pensais, à passer du temps avec lui. En même temps, Jordan est comme une ombre au-dessus de ma tête. Je sens sa présence continuellement. Tellement que parfois, j'ai l'impression qu'il est là, debout, à côté de moi. Ça me rend complètement folle parce que c'est irrationnel et stupide. Sauf que c'est la vérité. Même que par moment, ça me plonge

dans une colère sourde interne. Il est toujours là, lié à moi. Je le sais jusque dans mes os.

Mais Jordan est un fantôme et Hayden, lui, est là physiquement.

— Je... je crois que oui.

— Tu crois ? Parce que ça, c'est un tout petit espoir.

Ses mots me giflent.

— Qu'est-ce que tu veux que je te dise, Hayden ?

— Ce que tu penses vraiment.

— Très bien ! Tu as raison, je t'utilise, en partie.

Hayden se redresse sur sa chaise en se mordant la lèvre du bas, je crois qu'il est contrarié.

Mon petit farfadet perd le contrôle de sa maquette en forme de volcan. La fausse lave explose de partout.

— Tu sais quoi, tu veux que je sois honnête ? Je vais l'être !

— Très bien, je t'écoute, Avril.

— Franky n'était pas juste un ami, il était bien plus. Il était mon petit ami.

— Tu n'étais pas en couple avec Jordan, son frère ?

— Oui, nous vivions à trois. Je sais que c'est un peu cinglé comme histoire, mais les deux frères, ils étaient mes petits amis... Je... Ouais, le dire à voix haute, c'est pff... Je...

— Tu veux dire que les deux frères étaient tes petits amis ? Tu couchais avec les deux et ils étaient d'accord ?

— Oui et pour ton information, ce n'était pas juste une question de sexe !

— Pourquoi est-ce que tu ne me l'as jamais dit ?

— Je ne sais pas !

— Tu étais amoureuse de Franky ? Il était amoureux de toi ?

— Oui, nous étions bien, heureux, nous nous aimions, vraiment il était, bref... Et...

— Et Jordan, es-tu toujours amoureuse de lui ?

Mon petit farfadet abandonne la maquette en lançant par-dessus bord ses lunettes de scientifique.

— Je crois qu'il a mis un trait définitif sur moi. Jordan est un fantôme.

— Alors, je suis le choix de substitution ?

Le volcan en maquette est de toute évidence hors de contrôle.

— Ça suffit, j'en ai ma claque !

— Avril, attends, j'essaie juste de comprendre...

— Bonne soirée, Hayden !

Contrariée et profondément perturbée par cette conversation, je me lève d'un bond en ramassant brusquement mes affaires. À la hâte, je prends mon sac et je me dirige vers la porte. Hayden m'intercepte avant que je ne touche la poignée.

— Avril, je m'excuse.

— Je suis désolée, Hayden, c'est juste que de reparler de toute cette histoire, de Franky, c'est... c'est douloureux par moment... Je...

— Ça va, je comprends, dit-il en m'enlevant mon sac des mains et en le balançant par terre.

Puis il me tire contre lui.

Je me blottis dans ses bras en faisant de mon mieux pour maîtriser les larmes me montant aux yeux. Il m'entraîne dans son lit

par la main et il s'étend simplement à côté de moi en me serrant. Je pleure en silence dans les bras d'Hayden en m'agrippant à lui de toutes mes forces.

Peut-être qu'un jour, je vais tellement avoir pleuré que mes larmes vont cesser pour de bon ?

Durant notre week-end, j'ai consenti à entrouvrir une des portes de ma forteresse intérieure à Hayden. J'ai fait une toute petite brèche afin qu'il puisse jeter un œil sur ce qui se trouve de l'autre côté. Je lui laisse tranquillement, mais sûrement, découvrir la Avril qui aime chanter. La Avril qui aime danser dans la cuisine. La Avril qui déguste son café au soleil le matin en souriant. Et la Avril qui ricane doucement, même si par moment, j'ai la vive impression de jouer dans la pièce de théâtre de ma propre vie. En échange, j'ai découvert un Hayden sensible. Un Hayden doux et patient. Un Hayden qui écoute et qui réussit à apaiser une partie, une toute petite partie, de mes tourments.

Je fouille dans mes notes éparpillées dans mon sac de plage me servant encore et toujours de fourre-tout. Il y a maintenant cinq jours que j'ai visité l'appartement et je n'ai toujours pas eu la confirmation que je pourrais m'y installer... Je mets enfin la main sur le bout de papier et j'appelle les propriétaires.

— Bonjour, Mme O'Connell, c'est Avril, j'ai parlé à votre mari il y a cinq jours.

— Ah ! Oui ! Bonjour, Mme McCarthy.

— J'ai visité votre appartement à louer, je n'ai toujours pas eu de retour...

— En fait, mon mari a reçu l'appel de votre petit ami. Il nous a avisés que finalement, vous aviez trouvé ailleurs.

— Quoi ?!

— Oui, le lendemain de votre visite en fait !

— Je... mon petit ami ?

— Oui, oui...

— Est-ce que votre appartement est toujours disponible ?

— Non, malheureusement il a été loué, nous avons signé le bail hier matin, je suis désolée.

— OK... Merci, bonne fin de journée à vous, dis-je en m'empressant de raccrocher, totalement perplexe.

Loue vient me rejoindre à la table extérieure, elle est resplendissante, comme à son habitude. Elle fronce des sourcils en voyant probablement mon état de non-compréhension par rapport à ce que je viens de vivre.

— Ça va ? Avec qui étais-tu au téléphone ? me demande-t-elle.

Mon petit farfadet se gratte la tête. Hayden ?

Hayden est le seul qui a vu ma liste d'appartements à visiter. Evans également, mais Evans a particulièrement hâte que je lui rende l'entièreté de son appartement, alors je doute qu'il en soit le responsable.

— L'appartement que j'ai visité. Je viens de parler à la dame et elle m'a dit que mon petit ami les avait contactés pour les avertir que nous avions trouvé un appartement ailleurs.

— Ton petit ami ?

— Est-ce que tu crois que c'est Hayden ?

— Pourquoi il aurait fait ça ?

— Je ne sais pas, moi, peut-être qu'il veut que j'emménage avec lui ?

— C'est un peu contrôlant comme manière de faire et honnêtement, je doute que ce soit le genre d'Hayden d'agir comme ça.

Le regard de Loue se fige un instant.

— Il y a une seule personne au monde que je connais qui serait capable de faire une telle chose, poursuit-elle.

— Jordan, que nous disons à l'unisson.

J'éclate de rire !

— C'est impossible, Loue, Jordan a disparu. Comment il pourrait être au courant de quoi que ce soit ? Il a même changé de numéro de téléphone.

— En effet.

— Tu n'as pas l'air convaincue.

— Je crois qu'il ne faut pas trop fabuler. Tu devrais quand même en parler avec Hayden.

— Oui, effectivement.

— Peut-être que c'est juste un malentendu aussi entre les propriétaires. Ce n'est probablement rien de grave.

— Peut-être...

— Hé, tu vas trouver un chez-toi.

Après ma journée de travail, je m'empresse donc de faire un saut rapide chez Hayden avant qu'il ne quitte pour une nuit de travail à l'hôpital. Je le retrouve dans la salle de bain, il sort de la douche, son corps encore dégoulinant d'eau. Je me perds un instant dans les muscles de ses abdominaux.

— Avril ! Qu'est-ce que tu fais ici ? dit-il en renversant la pile de serviettes sur le comptoir devant la surprise de mon intrusion dans la salle de bain.

— Je voulais te parler.

— Seigneur, j'ai fait le saut ! Tu veux me faire mourir ?

— Je suis désolée.

— Est-ce que tout va bien ?

— Est-ce que tu as appelé les propriétaires de l'appartement que j'ai visité pour leur dire que j'avais trouvé ailleurs, en fait, que nous avions trouvé ailleurs ?

— Mais de quoi est-ce que tu parles ? Pourquoi est-ce que je ferais une telle chose ?

Le détecteur de mensonges devant mon petit farfadet indique qu'il dit bien la vérité. Songeur, mon petit farfadet se gratte la tête.

Après cet étrange interlude de recherches d'appartements et de visites infructueuses, quelques jours plus tard, voyant mon irritation grandissante à ne pas trouver quelque chose d'abordable à une distance raisonnable de mon lieu de travail en plus d'essuyer des refus ou des annulations de visites, Hayden m'a proposé d'emménager avec lui, temporairement. Lors de cette conversation, j'ai enfoncé bien comme il faut mon pied sur la pédale de frein, totalement paniquée à l'idée de revivre quelque chose de similaire à ce que j'avais vécu avec Franky et Jordan. Un non catégorique !

Mais bon...

Vu qu'il y a juste les fous qui ne changent pas d'idée, comme le dit si bien ma mère, j'ai finalement consenti à traîner lamentablement mes boîtes de carton remplies de souvenirs et de fragments de ma vie d'avant chez Hayden.

Franky me manque toujours autant. La même rengaine, la même peine, la même douleur, la même incompréhension, le même déni et le même pansement. Il y a des journées meilleures que d'autres, des journées plus sombres, et d'autres plus vivables. Parfois, je crois que mon imagination me joue des tours, j'ai l'impression qu'il est là tout près. Tout comme Jordan.

Peut-être juste que mon état empire finalement et que je tente de me convaincre du contraire. Il y a matière à réflexion.

À travers tout ça, il y a mes parents, Tatie Nicole et Catherine à qui je parle régulièrement. Ils semblent bien plus confiants que moi dans mon rétablissement de la chose. Il y a aussi mes amis, qui ont fait la rencontre d'Hayden à quelques reprises puisque nous nous fréquentons depuis quelque temps maintenant. Craig a refusé catégoriquement de le voir, loyal à Jordan et à la haine que celui-ci a toujours portée à Hayden.

Francesca s'avère être un bébé parfait, elle est très peu exigeante, elle sourit constamment, elle est toujours joyeuse, elle dort de longues heures durant et elle comble de joie Luis et Maria. Je soupçonne ce petit ange d'apporter le réconfort et le courage nécessaires à ses parents depuis la mort de Franky. Ils sont une magnifique famille et je les aime comme s'ils étaient de la mienne. Par l'entremise de Matthew, qui travaille maintenant à temps plein au garage de Luis et que je croise parfois lors de soupers improvisés chez nos amis, j'ai des nouvelles de Jarod et de Thomas que je vois un peu moins souvent ces derniers temps. Il est évident que Franky leur manque terriblement. Ils ont cessé de jouer en refusant catégoriquement de trouver un autre chanteur. À leurs yeux, Franky est irremplaçable.

Difficile de dire autrement.

Et le dernier et non le moindre, Jordan. Aujourd'hui, il a trente-cinq ans.

« Joyeux anniversaire, Jordan », me dis-je intérieurement en fixant les craques du trottoir que j'évite volontairement en marchant.

Je suis tirée de mes pensées par une petite fille qui bondit devant moi sur le trottoir. Sa mère se tient un peu plus en retrait, elle me sourit doucement. Au moment même où je regarde le visage joyeux de la petite fille, je suis envahie par un puissant malaise, un sentiment qui m'étouffe. Cette foutue chimie, ce sentiment indescriptible, cette chose se logeant dans mes poumons en y comprimant l'air en accentuant mon rythme cardiaque, sévit soudainement.

Instinctivement, je lève la tête et je regarde autour de moi, totalement paniquée.

— Bonjour ! C'est pour vous, me dit la petite fille avec sa voix aux notes aiguës.

— Pour moi ?

Elle me tend une carte postale de San Diego. L'hésitation dans mon mouvement pour saisir le bout de carton équivaut à la confusion qui règne en maître dans mon esprit. Je retourne la carte postale :

Je croyais que tu te serais bien plus obstinée pour te trouver un appartement. Choix facile, prévisible et pas très surprenant venant de toi.

Jordan Diaz.

Mes jambes sont aussi molles que de la gélatine.

— Où est l'homme qui vous a remis ça ? que je demande à la femme.

Elle m'offre pour réponse un haussement d'épaules et des excuses silencieuses dans les yeux. Un sourire entendu et elles poursuivent leur chemin pendant que moi, je reste plantée là, avec le cœur qui veut sortir par ma bouche. J'ai envie de hurler pour qu'il me rejoigne autant que j'ai envie de hurler de rage parce que je le déteste.

Il est revenu.

Pas une journée ne passe sans qu'il ait l'envie profonde d'éclater la gueule d'Hayden. Et quand il l'a vue, elle, quand elle a relevé la tête pour le chercher, Jordan a cru qu'il allait s'évanouir. Avril était toujours aussi belle avec ses cheveux remontés grossièrement en toque, vêtue de son jeans troué et de la chemise de jeans de Franky avec les manches soigneusement roulées comme son frère le faisait toujours.

Le fait de voir la chemise de son frère sur Avril lui a procuré un étrange sentiment d'apaisement.

Jordan n'est pas certain de ce qu'il doit faire. Il est tiraillé dans tous les sens. Cette confusion s'est accentuée depuis les derniers jours. Quand il réussit à faire abstraction de tout le mélange émotionnel qu'il

vit depuis la mort de son frère, son instinct lui dit d'aller vers Avril. Elle, elle saura quoi faire de son bordel interne.

Et peut-être que si elle lui pardonne, il pourra enfin se pardonner ? Peut-être que les autres pourront tous lui pardonner ?

Peut-être même que Franky pourra lui pardonner et qu'il arrêtera de tourmenter ses nuits agitées... Il n'en est pas certain.

Craig et Luis observent le verso de la carte postale sur le comptoir de la cuisine. Les mains sur les hanches, j'attends leurs commentaires ou je ne sais quoi en fait, mais j'espère impatientement une fichue réaction. Les voir aussi impassibles me rend proche de la folie meurtrière.

Craig prend enfin la parole.

— Je croyais qu'il aurait cassé le nez d'Hayden, pas qu'il te ferait parvenir ça. Une carte, par une petite fille et sa mère dans la rue.

— C'est tout ?

— Mais qu'est-ce que tu veux que je te dise d'autre, Avril ? Il a changé de numéro, il est injoignable.

Mon petit farfadet tourne en rond en se tirant les cheveux.

— Retrouve-le !

— Avril, est-ce que j'ai l'air d'un agent secret ?

— Ça n'a aucun sens !

— Tu dois bien connaître quelqu'un qui peut nous aider, non ?

— Avril, ça ne fonctionne pas comme ça. Et c'est Jordan, tu sais comment il est. Il ne laisse jamais rien au hasard.

Je prends une bonne inspiration. J'ai un mal de crâne épouvantable. Maria arrive à la cuisine au même moment. Elle me frotte gentiment le dos.

— Je crois que tu vas devoir attendre un prochain signe de sa part et ce sera quand lui seul le décidera, tranche Luis.

— Super ! Super ! Alors, si je comprends bien, j'attends comme une dinde avec la possibilité qu'Hayden se fasse casser la gueule par Jordan à tout moment de la journée ?

— Tu savais les risques, Avril. Nous en avons parlé.

— Ce n'est plus aussi simple !

— Tu voulais attirer le loup ! Il est là, à toi de gérer la bête.

— Merci, Luis, tu en as d'autres belles, des métaphores pour moi ?

— Ouais ! Écoute celle-là ! Tu as ajouté de l'essence dans le feu, alors à toi de gérer l'incendie.

— Très amusant !

— Tu restes souper avec nous ce soir ?

— Non, je dois y aller...

Je m'empare de la carte postale, le cœur gros, pour ensuite les saluer et quitter, la tête remplie de questionnements et de contrariété.

En sortant de la maison, une petite brise me fait échapper la carte postale que je tenais mollement. En voulant la rattraper, je me prends le pied dans la patte d'un flamant rose décoratif. Trop tard. Je trébuche gauchement en m'écrasant sur la pelouse et j'entends le rire de Craig qui a tout vu. Il me tend la main en riant pour me relever. Emportée par la situation grotesque et son rire joyeux que je n'avais pas entendu depuis longtemps, j'éclate de rire avec lui. Nous rions jusqu'à ce que

des larmes nous roulent sur les joues et qu'il se plie en deux tellement il n'en peut plus.

J'ai si mal aux joues !

Nos rires attirent Maria et Luis avec Francesca dans les bras. Sur la pelouse, devant la maison, nos rires se propagent comme une maladie infectieuse. Ça fait si longtemps que nous n'avons pas ri de cette manière, tous ensemble.

— Tu sais, Avril, si tu veux défaire quelques boîtes, je peux te faire de la place, me propose tout bonnement Hayden en se préparant un café.

— Euh... non, ça va, merci ! J'attends une confirmation, je vais visiter un autre appartement demain.

— OK, comme tu veux. Accepterais-tu de venir souper chez mes parents ce soir, ma sœur y sera également ?

Mon petit farfadet, qui dressait une liste des qualités et des défauts d'Hayden, brise la mine de son crayon en entendant cette question. Il me regarde en secouant de la tête. Non, non, non.

— Oui, avec plaisir, dis-je en affichant un magnifique sourire rempli d'incertitude.

— Super ! Ils vont t'adorer !

Par tous les astres, rencontrer sa famille ?! Passer du temps avec Hayden me rend de plus en plus heureuse. Je me mentirais à moi-même de penser le contraire, mais de là à rencontrer ses parents et sa sœur, c'est une tout autre histoire. Sauvée par la sonnerie de mon téléphone cellulaire, je m'empresse de décrocher en me maudissant de l'intérieur. Au bout du fil se trouve le propriétaire de l'appartement que je dois visiter demain, il me demande d'avancer ma visite à là, tout de suite.

— C'est le proprio de l'appartement que je dois visiter demain, il me demande si je peux venir immédiatement, que j'explique à Hayden en raccrochant.

— Oh. C'est super !

— J'y vais au plus vite. Je devrais être revenue à temps.

— OK, termine-t-il en m'offrant son plus beau sourire.

J'arrive au rendez-vous sans trop de retard vu mon trajet en bus. Je suis aussitôt accueillie par un drôle d'homme beaucoup trop heureux. Il sourit en gesticulant et ses lunettes rondes posées au bout de son nez rebondissent à chaque syllabe qu'il prononce. L'appartement est bien moins joyeux que le propriétaire, malheureusement. Il est sombre et exigü, mais bon, je n'ai pas trop le droit de rouspéter.

J'accepte donc de revenir demain après le travail pour signer le bail, enfin !

Jordan l'observe descendre les escaliers, suivie d'Hayden. Galant, le cavalier d'Avril s'empresse de lui ouvrir la porte de la voiture de luxe. Visiblement, Hayden et lui ont les mêmes goûts; les voitures, les femmes, sa Avril. Il rage. Elle est toujours aussi élégante en toute simplicité avec une petite robe noire. Les pulsions de Jordan sont plus fortes que sa raison. Il s'imagine lui remonter cette robe aux hanches pour la basculer sur un comptoir. Le corps de sa belle lui manque terriblement. Pas une autre femme ne l'égale, il peut le confirmer.

Avant qu'Avril n'entre dans la voiture, elle stoppe net son mouvement. Elle relève la tête en fronçant les sourcils. Il voit sa poitrine se gonfler pour ensuite redescendre lentement, ce mouvement qu'il se plaisait à regarder lorsqu'ils faisaient leur séance de yoga.

Elle sait qu'il n'est pas loin.

Il est conscient qu'il ne pourra pas jouer à ce petit jeu trop longtemps, la suivre, l'observer. Avril n'est pas dotée d'une très grande patience, et encore moins d'une grande tolérance. Jouer à ce petit jeu avec elle peut s'avérer aussi bénéfique que dramatique. Elle est complexe, tout comme lui. Il va devoir l'affronter, mais la vérité, c'est qu'il est terrifié. Ce sera comme de voir son propre reflet dans le miroir et ça, il doute grandement d'y être prêt.

Plus tard, quand il la voit sortir d'une imposante propriété, la main dans celle d'Hayden, il fait tout en son pouvoir pour ne pas hurler de rage. Avril et Hayden se retournent en saluant une femme et un homme âgés, probablement les parents d'Hayden, puis une autre femme semblant être la sœur de son rival. Il s'en doutait en la suivant jusqu'ici, mais tout de même... Le voir de ses yeux, voir qu'elle a fait la rencontre de la famille de cet homme le plonge dans une profonde colère.

Je remercie l'inventeur des écouteurs. J'augmente le volume pour que ma musique enterre totalement les cris stridents des deux enfants qui se trouvent devant moi. À bout, la mère serre des dents en les saisissant par les bras, pour ensuite les installer chacun sur un siège en les réprimandant. À la vue de son index bougeant dans tous les sens, je me remémore la quantité impressionnante de fois où je me suis servie du mien comme menace que je brandissais sous le nez de Jordan. À la blague, Franky me faisait subir le même sort quand je rouspétais pour quelque chose.

L'arrêt du bus me sort de mon souvenir. En me levant de mon siège, je fais un clin d'œil aux deux petites pestes devant moi. Ils se tiennent droit sous le regard sévère de leur mère. Le petit garçon et la petite fille me sourient simultanément en retour. Tout de suite en descendant du bus, je passe à un cheveu de trébucher avec mes jambes qui se liquéfient d'un seul coup. Sur le poteau du lampadaire, tout juste en face de moi, est collée une carte postale de San Diego.

Je manque d'air et mes pulsations cardiaques s'accélèrent dangereusement.

Mon petit farfadet, une main sur la tête, siffle pour appeler son amie la licorne. Il lui hurle de se ramener le derrière au plus vite afin qu'elle lui confirme qu'elle voit bien la même chose que lui.

J'arrache la carte postale du poteau.

Tu aurais été malheureuse dans cet appartement, il manquait de luminosité et de fenêtres. Ils sont merdiques, tes choix d'appartements, je tiens à le préciser. Comment aurais-tu fait pour te délecter des rayons du soleil le matin en prenant ton café ? Et la douche, je ne peux même pas y entrer ! Elle ressemble à celle de notre motel à Vegas, tu t'en souviens ? Le fichu rideau de douche ! As-tu remarqué comment il était beaucoup trop joyeux, cet homme ? C'en

était presque agressant ! Pas la peine de l'appeler, je m'en suis chargé pour toi et pas besoin de me remercier, ça me fait plaisir.

Est-ce qu'ils sont sympathiques, les parents et la sœur de ce connard d'Hayden ? Plutôt du genre balai dans le cul, non ? Tu as dû réprimer une tonne de bâillements durant un magnifique souper de bienséances.

Avril... Pourras-tu me pardonner ?

P.S. Arrête de boire, tu es plus forte que ça.

Mes mains tremblent. J'hésite entre le trouver romantique ou bien tyrannique.

Effectivement, je trouvais que l'appartement manquait de luminosité et j'ai eu la même fichue réflexion en voyant la douche. Et oui, j'ai essayé de ne pas m'endormir à la table chez les parents d'Hayden. Je devais surveiller mon langage comme une gentille fille, je me tenais droite sur ma chaise et je souriais, quand la seule envie que j'avais, c'était de partir en courant arpenter les rues pour trouver Jordan parce que je savais qu'il était là, tout près. Une partie de moi veut le voir pour lui sauter à la gorge et l'éviscérer. Et l'autre partie veut lui sauter au cou parce que j'ai l'impression qu'il est la seule personne au monde pouvant combler l'immense vide que je ressens à l'intérieur de moi.

Je sais qu'il a besoin de temps, je sais qu'il me jauge à distance. Il a toujours agi comme ça, même depuis le début. Je sais qu'il a peur, je sais qu'il hésite, je sais que je lui rappelle Franky, que je lui rappelle notre vie d'avant et je sais par-dessus tout qu'il ne doit même plus se comprendre lui-même.

J'ai les mêmes craintes que lui, les mêmes doutes, la même rage et la même incapacité à avancer.

Les jours suivants, j'ai trouvé des cartes postales partout sur mon chemin...

Mauvais choix, je trouve que la saveur au chocolat est bien mieux que celle que tu as choisie, tu essaieras la prochaine fois !

Puis...

J'adore tes nouveaux cheveux, j'espère que tu as remercié Damien de t'avoir traînée de force encore une fois chez le coiffeur !

Sans oublier...

Je crois que je vais m'inscrire à un cours de yoga, connais-tu un bon endroit ?

Ensuite...

J'adore te voir avec la chemise de Franky, c'est vrai que ses vêtements te sont toujours allés à la perfection ! As-tu réussi à remettre les pieds où nous allions tous les trois, avec lui, les bars, les restos, les plages, l'appartement, le garage ? J'en suis incapable...

Et...

Tu devrais t'acheter une voiture, tu te balades dans tous les sens dans la ville ou peut-être qu'un chauffeur privé te serait utile, pas une voiture, tu es un danger public lorsque tu conduis ! Laisse-moi encore un peu de temps, pourras-tu me pardonner un jour, Avril ?

Puis finalement...

Je crois que je suis prêt. Tu me manques...

J'avais l'impression de vivre une véritable chasse au trésor à longueur de journée. Impatiente de trouver une carte postale à tout moment, n'importe où... J'ai gardé les cartes postales précieusement pour moi, en faisant croire à tous que je n'avais plus de nouvelles de Jordan, qu'il s'était volatilisé de nouveau. La seule qui a douté et qui m'a scrutée attentivement à longueur de journée cette semaine, c'est

Loue, qui lit à travers moi sans trop de difficulté. Respectueuse de mon besoin de vivre ces moments seule, elle me laisse le temps et elle patiente en contenant magnifiquement bien sa curiosité. Le reste de mes amis n'y ont vu que du feu, particulièrement Evans, qui semble avoir un sérieux béguin pour une certaine Éléonore, une sympathique fille pétillante et pleine de vie que nous avons vue, Hayden et moi, à quelques reprises dans le cadre de soirées de couples.

Et Hayden dans toute cette histoire... ? Eh bien, c'est une excellente question !

Je me demande si je ne me lance pas de la poudre aux yeux moi-même, parce qu'en vérité, je suis heureuse de passer du temps en sa compagnie, il est... surprenant ! Pour l'instant, j'arrive à gérer Hayden d'un côté et les cartes postales de Jordan de l'autre. Pour l'instant ! Je me dis que tant que Jordan s'amuse à ce petit jeu, il concentre toute son attention sur moi, alors de cette façon, le visage d'Hayden est épargné, du moins je l'espère.

La dame qui passe à côté de moi s'excuse timidement puisqu'elle accroche le coin de mon panier d'épicerie, ce qui m'extirpe de mes pensées.

C'est peut-être un peu de ma faute, disons que conduire les paniers d'épicerie n'a jamais été ma grande spécialité. D'autant plus qu'il y a toujours une foutue roue défectueuse et c'est toujours le panier que je choisis. En poursuivant mon chemin dans la rangée, je passe devant les préparations de gâteaux... Je n'ai même pas eu la chance de souhaiter un joyeux anniversaire à Jordan.

OK, Avril ! Reprends-toi ! « Mme La Vie », tu n'es qu'une c... Une méchante femme ! Maintenant, l'épicerie, qu'on en finisse !

J'arrive enfin devant les portes des congélateurs pour ajouter dans mon panier mon aliment de prédilection, que j'engouffre litre après litre et qui est la seule chose que j'ai vraiment envie de manger : de la crème glacée. Hayden ricane toutes les fois qu'il me voit me

balader avec ma cuillère pour manger à même le pot de crème glacée. Il n'aime pas la crème glacée. Non, mais qui n'aime pas la crème glacée dans la vie ? C'est tragique ! Mais bon, je ne m'en plains pas, il y en a plus pour moi. J'essaie de dégager le pot de crème glacée coincé entre l'étagère et les autres pots quand soudainement, ma nuque se met à picoter.

Un long frisson me traverse le corps. Mes cheveux se dressent sur ma tête.

NON ! Dites-moi que je rêve !

Comme s'il s'agissait d'un objet à manipuler avec une extrême précaution, j'approche lentement de moi le pot de crème glacée à saveur de menthe chocolatée, que j'ai enfin réussi à extirper de l'étagère sans faire tomber les autres pots. Je le serre fort contre moi. J'essaie de me concentrer sur la sensation du froid sur mes doigts en faisant abstraction de la panique qui m'envahit.

Je suis incapable de me retourner. Il est là, derrière moi, je le sais, je le sens.

— Est-ce que tu vas te retourner où tu vas attendre que tes mains se transforment en crème glacée ? lui dit-il d'un ton exagérément calme.

Avec un peu plus de silence dans le commerce, Jordan est persuadé qu'il pourrait entendre les battements de cœur d'Avril. Elle reste dos à lui.

— Je... Qu'est-ce que tu fais ici, tu as terminé ton petit jeu de cartes postales ?

— Avril, retourne-toi, s'il te plaît.

Elle inspire profondément en relevant la tête comme elle le fait toujours quand elle s'adresse à lui. Avec sa petite attitude empreinte

d'arrogance et de résistance. Bon sang que ça lui a manqué. Il doit se parler intérieurement pour se calmer et reprendre le contrôle de son corps.

— Joyeux anniversaire en retard, Jordan.

Il reste de marbre même si tout se comprime à l'intérieur de lui.

— Tu peux enlever le mot joyeux, Avril.

— Pourquoi ça t'a pris tout ce temps ? Pourquoi maintenant ?

— Pourquoi Hayden ?!

— Pourquoi est-ce que tu es parti, Jordan ?!

— Pourquoi est-ce que tu ne voulais plus de moi, Avril ?!

Les joues d'Avril s'empourprent.

— Je ?! Je ne voulais plus de toi ? hurle-t-elle. Pourquoi est-ce que tu n'as répondu à aucun de mes messages ? Pourquoi est-ce que tu m'as foutue dehors ? Pourquoi tu n'étais pas là, ni pour lui dire au revoir ni pour vider l'appartement, après m'avoir évincée comme si j'étais de la vermine ?

Ses yeux sont remplis de rage et de tristesse. Mais elle poursuit son monologue avec une farouche détermination.

— C'est NOUS qui avons mis toutes les affaires de Franky dans des saloperies de boîtes de carton, en plus des tiennes ! Tes merdes, nous les avons toutes emballées ! Où étais-tu ? Tu n'étais pas là pour tes amis, pour Luis, Maria, Craig, pour tous ceux qui t'aiment ! Égoïste ! Tu crois que tu es le seul à être anéanti ? Où étais-tu Jordan ? Réponds !

Il voudrait l'implorer de lui pardonner. Mais la colère et la douleur obstruent chacun des pores de son être.

— Tu vas continuer de crier comme une cinglée avec ta crème glacée dans l'épicerie ou bien tu vas te calmer ?

Avec rage, elle lui lance le pot de crème glacée à la tête. Jordan esquive juste à temps et le contenant va s'écraser sur le sol. Tout le monde les regarde. Il éclate de rire, c'est plus fort que lui !

Avril s'avance vers lui en le pointant agressivement de son index.

— Ça te fait rire, gros con ? Crois-tu que tu as le droit de jouer avec moi ?

— Avril, on doit parler tous les deux.

Elle l'ignore et elle le bouscule en allant récupérer le pot de crème glacée à demi ouvert par terre. Distrain un instant par le commis qui arrive en lui demandant si tout va bien, Jordan ne porte plus attention à Avril. En voyant les yeux du commis s'arrondir comme ceux d'un hibou, il se retourne lorsque d'un coup, la main d'Avril s'écrase dans son visage. Sans ménagement, elle lui étend de la crème glacée sur la joue et le menton. Surpris par la sensation désagréable du froid sur son visage, il recule en saisissant le poignet de son agresseur.

— Vous deux ! Pas encore, mais je rêve ! s'exclame une femme.

Surpris, Avril et lui se retournent simultanément. Non, ce n'est pas vrai ! C'est la gérante qui était à l'épicerie du coin. Merde ! C'était quoi, les chances qu'elle se retrouve gérante ici, ils sont à l'autre bout de la ville ? La femme s'avance vers eux en levant le poing. Ce qu'elle est terrifiante ! Avril lâche aussitôt le pot de crème glacée qui retourne s'écraser au sol une deuxième fois. Ils se jettent un bref regard et comme des enfants pris en flagrant délit, ils pouffent de rire en prenant leurs jambes à leur cou et ils sortent de l'épicerie au plus vite !

— C'est ça ! Sauvez-vous ! Et ne remettez plus les pieds ici ! hurle la gérante.

Ils pouffent de rire !

OK, peut-être que la dernière fois, ils avaient légèrement exagéré, Avril et lui. Contrariés parce que la gérante les suivait tout le long de l'épicerie pour les surveiller, puisque la fois précédente, elle n'avait pas apprécié leur course de paniers entre les rangées avec Craig et Roby, ils avaient entrepris d'enduire de crème fouettée la voiture de celle-ci en traçant des cœurs et de magnifiques soleils. Ensuite, ils avaient dû se trouver une autre épicerie. Franky était noir de rage et il les avait sermonnés pour finalement secouer sa tête de gauche à droite en signe d'exaspération.

Une fois rendus plus loin dans le stationnement, Avril et Jordan stoppent leur course effrénée, à bout de souffle. Et c'est là, à ce moment précis, que sa beauté lui heurte l'âme.

Sans réfléchir, Jordan lui attrape le visage de ses deux mains et il l'embrasse férocement. Elle s'accroche au collet de sa veste en collant naturellement son corps contre le sien. Sur la pointe des pieds, elle perd l'équilibre sous cet assaut d'intensité de leurs deux corps exigeant la proximité de l'autre comme des aimants. Il la rattrape à temps en la soulevant dans ses bras. Les jambes d'Avril s'accrochent fermement à sa taille et elle enroule ses bras autour de son cou comme un étai qu'elle resserre sur lui.

Cette sensation, bon sang qu'elle lui a manqué !

Ils s'embrassent en ignorant la texture collante de la crème glacée qu'il a partout sur le visage et qu'elle a dans la main. Elle goûte bon, sa bouche si douce et dure à la fois. Cette langue insatiable, sa délicate odeur aux notes florales, c'est tout simplement divin ! Il est submergé, complètement envahi par ce sentiment qu'il a désespérément cherché en couchant avec d'autres femmes durant ses deux mois d'exil, sans jamais ressentir ne serait-ce que le dixième de ce qu'Avril lui fait vivre. Cette chose, cette intensité inexplicable qui le rend complètement dingue. Ça lui fait oublier tout ce qui se trouve autour de lui. Elle réduit à néant tous ses tourments.

Ce n'est pas que de l'amour, c'est quelque chose de plus grand. Quelque chose de plus fort. Plus terrifiant. Plus évident.

Le souffle court, le cœur battant la chamade, ils détachent leurs bouches le temps d'une respiration, pour ensuite les fusionner une nouvelle fois en se donnant une multitude de baisers. Jordan se résout enfin à la déposer par terre.

Il est temps de parler.

Je lui pointe le banc de l'autre côté de la table de pique-nique. Jordan ne doit pas être à côté de moi. Une distance doit être maintenue. Eh oui, nous devons parler, c'est certain, mais c'est impossible que je le fasse dans un endroit fermé comme une voiture ou un bâtiment ou une chambre. J'ai trop peur de perdre mes moyens, encore. Nous avons donc opté pour le parc de l'autre côté de la rue et j'ai choisi une table en retrait du fourmillement actif des gens heureux en cette fin de journée de vendredi. D'autant plus que j'ai quelques portes de sortie si jamais je décide de me sauver en courant.

— Est-ce que tu évalues tes options de fuite ? me demande Jordan avec son terrible sourire en coin.

Je fige un instant, toujours aussi stupéfaite par sa faculté de lire à travers mes pensées.

— Qu'est-ce que tu as fait de la moto de Franky ?

— Elle est en sécurité chez un gars que je connais. Tu m'aurais repéré trop facilement avec.

— Pourquoi maintenant ?

— Ne joue pas à ce petit jeu avec moi, Avril. Tu sais très bien pourquoi je suis ici.

— Alors, pourquoi ne lui as-tu pas encore cassé la gueule ?

Un éclat de malice traverse les yeux de Jordan.

— Ce n'est pas l'envie qui me manque. J'attends le bon moment.

— Alors, tu es revenu juste pour ça ? Pas pour moi, ni pour tes amis, ni pour Franky ? Tu sais que demain matin, ça fera deux mois qu'il nous a quittés ?

Sa mâchoire se contracte à l'évocation du nom de son frère.

— Ou peut-être que tu avais envie de compagnie pour ton anniversaire, Jordan ? Pourquoi ne pas faire un petit saut à San Diego, venir foutre la merde question de t’amuser pour ton anniversaire et martyriser tous ceux qui s’inquiètent pour toi ?

— Avril, arrête d’évoquer des choses que je ne pense même pas, c’est quelque chose qui me fait royalement chier et tu le sais.

— Tu veux savoir ce qui me fait royalement chier, Jordan ? Tu n’avais pas le droit de nous abandonner ! Franky ne t’aurait jamais laissé faire et ce n’est pas ce qu’il aurait voulu !

C’est comme si une boule de feu prenait de l’expansion dans mon estomac.

— Franky n’est plus là ! Arrête de faire comme si tu savais ce qu’il dirait ou bien ce qu’il penserait, Avril ! Arrête tes conneries ! Tu as passé un an de ta vie avec lui ! Moi, j’en ai passé trente-quatre ! C’était mon frère !

— NON, toi ! Toi, tu vas arrêter tes conneries et tu vas arrêter de fuir comme un lâche, Jordan Diaz !

— Fuir comme un lâche, dit la fille qui se console avec un petit crétin de médecin ! Tu crois qu’il peut te soigner peut-être ?

L’envie de traverser la table et de l’étouffer de mes deux mains me démange intensément.

— Il te baise bien, ton Hayden ? poursuit-il d’un ton acerbe. C’est pour quand le mariage et les enfants ?

— Bientôt !

— Je t’interdis de te marier avec lui ! Ça suffit, ton petit jeu ! Tu vas foutre le camp de chez lui !

Je vais le frapper, l’éviscérer, l’étrangler ! Ma bête noire grogne de rage en montrant ses crocs acérés. Mes mains frappent avec violence la table.

— Comment veux-tu que je fiche le camp de chez lui si tu bousilles toutes mes chances pour me trouver un appartement ? Comment ? J'allais signer le bail pour cet appartement dans lequel il fait plus sombre que dans le cul d'un ours. Mais toi, oui toi, tu es là, à me compliquer la vie et à encore me foutre des bâtons dans les roues !

— C'est quoi, cette expression ?

— JORDAN ! Combien d'appartements est-ce que tu m'as fait manquer ? Combien ? Est-ce que tu t'es amusé ? Es-tu satisfait ? Et ce n'est pas rien, non ! Tu me suis, tu m'espionnes et tu m'imposes ton petit jeu de cartes postales pour me tourmenter et me rendre encore plus cinglée que je ne le suis déjà ! Au cas où tu n'aurais pas encore remarqué, je ne suis pas très équilibrée comme personne ! Je n'avais vraiment pas besoin de ce petit jeu de torture débile ! Tu n'as répondu à aucun de mes messages, aucun ! Rien ! Pourquoi ?

Il détourne le regard... et dans un souffle, il répond :

— Je ne pouvais pas.

J'essaie de me calmer, mais mon corps entier vibre de colère et de douleur. Ça me brûle en dedans.

— Luis, il a perdu ses deux meilleurs amis d'un coup, tu es sa famille. Il a perdu deux amis, deux frères, deux employés et en même temps, il est devenu père. Jordan, est-ce que tu réalises ?

L'intention de lui dire le fond de mes pensées me consume.

— Ils sont tous tristes, ils sont tous ravagés par la mort de Franky ! Ils ont perdu un meilleur ami, un musicien, un confident, un homme qui les rendait heureux ! J'ai perdu un petit ami, je l'aimais, je l'aime toujours et il me manque autant que je respire ! Ce n'est pas parce que toi, c'est ton frère, que notre peine en est moins importante ou douloureuse, Jordan !

— Te crois-tu meilleure parce que tu me ramènes tout ça à la gueule, Avril ? Comment oses-tu te coucher le soir dans les bras de

cet Hayden à la con si tu aimes toujours Franky ? Tu aimes quoi, un fantôme ? Et moi ? Je ne suis plus rien pour toi ? Explique-moi !

Il entremêle tout et nous n'arrivons visiblement pas à nous comprendre. Jordan serre si fort la mâchoire que je me demande par quel miracle ses dents sont toujours intactes.

— Tu n'as plus rien à dire ? Tu la fermes, ta grande gueule, lorsque vient le temps de parler de cet Hayden. Pourquoi ?

— Reste poli quand tu me parles, Jordan Diaz !

— Est-ce qu'il te rend heureuse ? Es-tu déjà passée à autre chose ? Qu'est-ce que tu fais avec lui ? C'était juste pour me faire chier ou tu l'aimes parce que lui, il peut t'offrir ce que Franky et moi, nous devons combiner à deux ?

— Ne reviens pas sur notre vie d'avant et ne prononce plus jamais le nom de ton frère en t'en servant pour m'attaquer !

— Aurais-tu préféré que ce soit moi ?

— Je te demande pardon ?

Sa forte respiration sous son *hoodie* et sa veste de jeans est aussi lourde que le silence. La confusion s'imisce dans mon esprit.

— Tu as très bien compris.

— Quoi ?

— Réponds !

J'ai l'impression de recevoir une gifle de haine en plein visage.

— Avril ! Réponds !

— Je... Pourquoi ?

Un triste sourire se peint sur son visage.

— C'est ce que je pensais, finit-il par dire.

— Pourquoi est-ce que tu fais toujours ça ? Pourquoi es-tu si méchant et...

— Et quoi ? Tu sais quoi, Avril, j'ai très bien compris ! On n'arrivera jamais à rien tous les deux, rien ! Ça suffit ! Sans Franky, c'est impossible de toute manière !

Une détonation interne se fait entendre. Je n'en peux plus.

— Parfait, Jordan, parfait ! Tu as gagné ! Mais cette fois-ci, c'est moi qui m'en vais pour de bon ! Je n'en peux plus, ça suffit ! C'est terminé !

— Parfait !

— Est-ce que tu m'as bien comprise ? C'est terminé !

On se regarde avec rage et j'étouffe. J'étouffe parce que soudainement, la présence de Franky me manque terriblement. Ce douloureux constat qui me frappe en plein visage me brise le cœur. Moi qui croyais ne plus pouvoir ressentir de douleur plus vive que ce que j'ai vécu avec la perte de Franky, je réalise bien malgré moi que oui, c'est possible. Jordan et moi, nous n'y arriverons jamais sans la présence de son frère.

Du revers de la main, j'essuie mes larmes et je fiche le camp en le laissant planté là, dans le parc.

Ce qu'il craignait le plus vient de se produire : ils sont incapables de se tempérer. Sans Franky, c'est impossible, ils n'y arriveront jamais, c'est perdu d'avance. Jordan la regarde partir dans le parc en se disant qu'effectivement, c'est mieux ainsi, pour tous les deux. Comment est-ce possible ? Comment peuvent-ils s'embrasser à en perdre la raison, pour ensuite s'entre-tuer et se hurler dessus ? Ils sont incapables d'atteindre le juste milieu. En fait, ils n'en ont jamais été capables. Franky était le juste milieu, il était l'équilibre.

Une demi-heure plus tard, Jordan fixe le garage de Luis.

Il est là, dans la rue, les bras ballants. Il se dit qu'il a l'air d'un vrai crétin parce qu'il n'a aucune idée de ce qu'il peut bien faire. Sauf qu'Avril a raison. Même si ce n'est pas facile à admettre. Probablement que c'est pour cette raison qu'il a fui si longtemps. Il savait très bien qu'elle ne se gênerait pas pour lui dire ses quatre vérités.

— Le retour de l'enfant prodigue, lance Luis en s'approchant tranquillement de sa démarche nonchalante, une cigarette entre les doigts.

Entendre la voix de son ami de longue date lui cause un violent pincement au cœur.

— C'est Avril qui t'a appelé ?

— Bingo !

Les deux amis se regardent, l'air grave.

— Je savais que j'allais te trouver ici. Tu veux venir à la maison ou tu veux qu'on entre dans le garage ?

— Non, je...

— Qu'est-ce que tu veux, Jordan ?

— Je veux qu'il revienne... Je veux que tout redevienne comme avant.

Dans un geste rempli de compréhension et de douceur, Luis empoigne l'épaule de Jordan.

— Je suis épuisé, Luis. Épuisé d'être en colère. De chercher mon putain de chemin. Je me sens complètement perdu.

— Viens par ici, mon gars.

Dans les bras de Luis, Jordan s'autorise pour la première fois à évacuer la douleur qui le ronge sournoisement. Les larmes qui lui roulent sur les joues ne sont qu'une infime partie de son désarroi.

Il est tard, une faible lueur s'échappe de la lampe de chevet. Recroquevillée sur le divan, je fixe la bouteille de vin presque vide en serrant monsieur Porc contre moi. La porte s'ouvre et se referme doucement, ce qui m'extirpe bien malgré moi de mon état latent. Hayden ouvre les lumières de la cuisine pour finalement venir s'asseoir à côté de moi. Il est de retour de sa journée de travail s'étant éternisée comme à l'habitude. Ses grands yeux pers m'étudient.

— Veux-tu en parler ?

— Je ne sais pas trop.

— Commence par un mot.

— Jordan.

Le visage d'Hayden s'assombrit.

— Il est revenu ?

— Oui.

— Est-ce que tu l'as vu ?

— Oui.

Je détourne le regard. Un mélange de honte et de douleur me comprime la cage thoracique. Hayden me prend une main m'obligeant à serrer monsieur Porc d'un seul bras.

— Avril, est-ce que tu l'aimes toujours ?

— Je veux passer à autre chose. C'est mon constat du jour. Et j'ai également des sentiments pour toi.

— Tu es certaine de ce que tu dis ?

Je dois me rendre l'évidence. La conversation avec Jordan n'a fait que mettre en lumière la vérité. On ne pourra jamais y arriver, lui et moi, sans Franky. Est-ce que par ricochet, ça me fait réaliser que la

présence d'Hayden dans ma vie m'apporte la douceur dont j'ai désespérément besoin ? Possible aussi. Dans un cas comme dans l'autre, Jordan ne doit plus faire partie de l'équation.

C'est trop douloureux.

— Je suis idiot. J'aurais dû le réaliser bien avant, Hayden. C'est de toi que j'ai besoin parce qu'avec toi, c'est juste simple et doux. Tu es là, tu prends soin de moi, tu me fais rire et je suis bien avec toi.

— Est-ce que tu es certaine de ce que tu dis ?

— Absolument certaine !

Hayden marque une pause, il semble songeur.

— Très bien, alors tu vas devoir faire ta valise. On part demain matin à la première heure, si tu acceptes, évidemment.

— Mais tu travailles tout le week-end, non ? Accepter quoi ?

— Je vais m'occuper de ce détail.

Sérieux, il desserre le nœud de sa cravate, pour ensuite me prendre les deux mains.

— C'est loin d'être le genre de chose que je fais... je... OK ! Peut-être qu'un peu de folie dans ma vie ne me ferait pas de tort ! Bon, écoute, j'ai trop peur que si je ne saisis pas cette occasion, tu me glisses entre les doigts.

Il prend une grande inspiration.

— Seigneur, ce que je vais te dire, c'est cinglé ! Avril McCarthy, épouse-moi. Deviens ma femme ! On fait nos valises, on part demain à la première heure, on prend l'avion, je t'emmène à Vegas et on va se marier ! Faisons quelque chose de complètement déjanté, comme de se marier à Las Vegas ! Je sais que c'est dingue,

complètement dingue ! Mais je suis dingue de toi et je suis amoureux de toi ! Avril, je t'aime comme un vrai dingue !

Mon petit farfadet, la bouche grande ouverte, me regarde, stupéfait.

— Alors ? Je comprendrais si tu veux y penser, je...

— Oui !

— Oui ?

— Absolument ! Oui ! Allons-y, Hayden !

— Alors, tu acceptes ?

— Oui ! Oui ! Oui !

Je plaque ma bouche contre la sienne et puis tout devient vaporeux. Nous tombons à la renverse dans le divan et je m'empresse de lui enlever sa cravate et de détacher sa chemise.

Dans mon illusion, dans mon ultime tentative de sauvetage mental, j'en suis arrivée à me dire que je dois impérativement passer à autre chose, sinon je n'y survivrai pas. Luis avait raison de douter, je ne suis pas en mesure de contenir le brasier qu'est le retour de Jordan, et encore moins ma relation avec lui. Je n'en serai jamais capable, nos retrouvailles en étaient la preuve même. Aussi douloureuse et pénible que soit l'idée de mettre un terme définitif à Jordan et moi, aussi libératrice est l'émotion que je ressens en ce moment même.

Les mains d'Hayden parcourant mon corps me font frissonner. Simultanément, mon cerveau procède à une importante mise à jour. Je m'accroche à lui comme si je m'accrochais à une bouée me tenant hors de l'eau pour enfin respirer décemment et observer le ciel. Je l'embrasse avec ardeur. Rapidement, nous nous retrouvons complètement nus, il me prend avec douceur, avec amour, et je me laisse aller, totalement envoûtée par ma quête du bonheur.

Mon petit farfadet regarde le mur sur lequel il fait le décompte des journées depuis la mort de Franky en y déposant une main, puis il le caresse doucement. Il poursuit ensuite son chemin, il traverse un petit pont et avec conviction, il pousse les portes de ma forteresse intérieure, il les ouvre grand, malgré la menace évidente des nuages gris qui enveloppent toujours son monde magique.

Peut-être qu'un jour, il y fera soleil de nouveau ?

Jordan regarde la moto de Franky par la fenêtre de la chambre. Il est passé la récupérer après ses retrouvailles catastrophiques avec Avril. Au moins, maintenant, il n'a plus besoin de passer inaperçu. Il soupire longuement. Comment va-t-il bien pouvoir reprendre le dessus sur toute cette merde ?

Il a finalement consenti à suivre Luis jusque chez lui.

Il était resté assis sur le siège de la moto en fixant les flamants roses que Maria aime tant en se demandant si c'était préférable de retourner d'où il venait. Mais quand Maria avait ouvert la porte d'entrée avec ce petit être dans ses bras, Jordan avait ravalé ses questionnements. Une fois à l'intérieur, la vue de l'urne de Franky et de la multitude de photos l'entourant lui avait scié les jambes. Paniqué, il avait fait volte-face, mais Luis l'avait convaincu de rester. Durant l'heure suivante, il était arrivé à supporter la vision de la maison de ses amis. Les jouets et les accessoires de bébé éparpillés un peu partout l'avaient aidé grandement à se distraire visuellement. Quand ses amis lui avaient présenté Francesca, il l'avait regardée dans les yeux, jaloux qu'elle soit aussi paisible, aussi sereine. Il avait refusé de la tenir de peur de mal s'y prendre ou de lui faire mal. Jordan s'était finalement installé dans la cour arrière avec Luis et des bières. Une longue discussion avait suivi durant laquelle il avait demandé pardon.

Jordan s'était dit que peut-être, il était temps de faire comme Luis et de passer à autre chose. Peut-être que pour une fois, faire ce que Franky avait toujours souhaité pour lui, mener une vie stable et rangée, permettrait que son frère cesse de venir hanter son esprit.

Peut-être qu'il était temps d'essayer une nouvelle méthode.

— Reviens au garage, lui avait demandé son ami.

— Non, je ne peux pas. Je ne peux pas sans lui.

Luis avait pris une longue gorgée de sa bière, conscient que Jordan avait besoin de temps.

— Comment on fait, Luis, pour que le vide que je ressens en dedans disparaisse ? Ça me fait mal ici, avait-il dit en tapotant sa poitrine.

— Le temps, Jordan. Le temps. Il n’y a pas de secret.

— J’ai tout fait pour l’oublier, elle. Et pour ne plus penser à lui. J’ai fait une belle connerie...

Jordan avait coupé les ponts avec tous ceux qu’il aimait en se disant qu’ainsi, il leur ferait moins de mal. Que s’il ne leur imposait pas sa peine, ils s’en porteraient tous bien mieux, mais c’était pire. Il s’était vengé sur Avril parce qu’elle était tout pour Franky. En la sortant de sa vie, il sortait de sa tête les longues discussions qu’il avait eues avec son frère au sujet de cette femme, mais c’était pire parce que finalement, elle lui manquait terriblement. Il avait cassé des gueules, même qu’il avait fait un bon paquet d’argent, comme il aurait pu en faire l’espace d’une année complète. Il avait travaillé jour et nuit, c’était dangereux et complètement stupide. Il avait pensé à son frère et à toute la colère que Franky éprouverait s’il savait tout ce qu’il avait fait, mais c’était pire. Ensuite, il avait cru pouvoir rattrapper l’œuvre de son frère, leur relation avec Avril. Il avait pensé qu’en la retrouvant, il pourrait se sortir de cette terrible tempête dans sa tête, mais il n’avait pas réussi, elle lui avait glissé entre les doigts.

Alors, il est là, à fixer la moto de son frère par la fenêtre en se disant que la solution est peut-être de recommencer à zéro. Un nouvel appart, un nouveau job, une nouvelle copine... Peut-être ?

Pour l’instant, Jordan a accepté l’invitation d’hébergement de Luis et Maria, le temps qu’il remette de l’ordre dans sa vie. Il balance son sac à dos sur le lit avec rage, ce sac contenant sa vie des deux derniers mois. Deux mois...

— Ma vie est une vraie blague, comment est-ce que je fais pour toujours prendre des décisions aussi stupides ? pense-t-il tout haut en se massant le front.

Jordan finit par s'étendre dans le lit. Les mains jointes derrière la tête, il fixe le plafond en chuchotant à son frère comme lorsqu'ils étaient enfants dans leur chambre durant la nuit :

— Où es-tu, vieux ? Je suis revenu et tu n'es toujours pas là. Elle m'a glissé entre les doigts, j'ai un coup de retard, comme d'habitude. Elle te préfère encore à moi, même si tu n'es plus là, tu imagines ?! Est-ce que tu l'as vue ? Elle se promène à longueur de journée avec tes vêtements. Elle est toujours aussi belle, petite emmerdeuse ! Et pour se consoler, elle préfère ce connard de médecin à moi. Je suis désolé, Franky, je n'ai pas assuré. Et là, qu'est-ce que je fais ? Dis-moi, qu'est-ce que je dois faire ?

Il attend la réponse en fixant le plafond de longues heures durant.

Écrasé dans le divan, les jambes étendues devant lui, Jordan observe Francesca se tortiller en gazouillant sur ce qu'on appelle supposément un tapis d'éveil. Maria a pris soin de lui faire une espèce de nid avec une épaisse couverture. Luis est parti au garage, il ne reste plus que Maria et la petite dans la maison. Ah non, son frère aussi. Les cendres de son frère plus précisément.

Cette chose qu'il est incapable de regarder plus de cinq secondes.

Maria revient de la salle de bain en s'asseyant par terre avec sa fille, elle la soulève ensuite en gazouillant comme le bébé. Son amie le regarde avec un sourire en coin avant de converser en espagnol. La dernière conversation qu'il a eue dans cette langue, c'était avec son frère.

Un pincement à son cœur lui fait détourner le regard. Ce que Maria ignore en lui tendant le bébé.

— Est-ce que tu veux la prendre ?

— Non.

— Elle n'était pas trop une petite peste durant mon absence ?

— Maria, tu es partie à peine dix secondes.

Le ricanement de son amie le fait sourire.

— Tes cheveux, je ne les ai jamais vus aussi longs, lui dit-elle en changeant de propos.

— Je n'en ai rien à foutre de mes cheveux.

— Jordan ! Sois poli !

— Je m'excuse.

— On ne voit même plus le dégradé ! Tu veux que je te les coupe ? J'ai le temps ce matin, après la tétée de Francesca.

— Une autre fois, Maria...

— Est-ce que tu vas le faire, Jordan ?

Maria lui désigne du menton l'urne en enlaçant sa fille. Il soupire en serrant la mâchoire. L'obstination de Maria est toujours intacte. Jordan sait pertinemment qu'elle ne lâchera pas le morceau.

— Est-ce que tu as dormi ?

— Je ne dors pas, du moins, pas beaucoup.

— Pourquoi ?

— Parce que dès que je ferme mes yeux, il est là et me réveille. Ensuite, c'est bien plus douloureux.

— Tu vas devoir faire ton deuil, Jordan.

— Est-ce que ça fait partie de l'hébergement de me faire casser les couilles en me levant le matin ?

Maria se lève en replaçant sa longue chevelure. Elle le pointe du doigt en brandissant sous son nez un ongle démesurément long recouvert d'un vernis rouge vif.

— Va la rejoindre ! Tu dois lui parler et le lui dire.

— Et qu'est-ce que ça change, Maria ?

— Elle a le droit de savoir, elle a le droit de connaître les dernières volontés de Franky ! Tu lui avais promis à la mort de votre père ! Tu vas devoir le faire, Jordan.

— On s'en fout ! De toute façon, ça ne change plus rien...

— Si ce n'est pas toi qui lui dis, ce sera moi !

— Comme tu veux.

— Jordan Diaz, où est-ce que tu vas ?

— Je vais prendre de l'air.

Il se lève en enfilant son *hoodie* qu'il recouvre ensuite de sa veste de jeans sans manches qui appartenait à Franky. Cette veste, il l'avait gagnée en pariant contre son frère. Franky avait ragé lorsqu'il lui avait concédé la victoire. Il lui avait tendu la veste, sa préférée, en pestant, pour ensuite éclater de rire en lui tapotant le visage. Jordan avait enfilé le vêtement en se pavanant comme un roi, ce qui avait fait rire Franky encore plus fort.

Il se dirige à grandes enjambées jusqu'à la moto de son frère en se disant qu'il n'a aucune idée d'où il peut bien aller... Lorsqu'une idée bien précise lui vient en tête.

Un quart d'heure plus tard, il stationne sa moto, observant la bâtisse, incertain, en se demandant si finalement, c'était la bonne chose à faire de venir ici.

La femme assise derrière l'immense bureau en bois massif pianote nerveusement sur son clavier, il la dévisage sans aucune gêne. Ce qui semble la rendre encore plus nerveuse. Elle est bien moins jolie que l'ancienne secrétaire de Craig. Jordan serait prêt à parier que Bethany a donné son avis sur le choix de la remplaçante ! La femme replace ses immenses lunettes toutes les deux secondes en respirant bruyamment.

Irrité par sa forte respiration et la vue peu distrayante qu'elle lui offre, il lui lance en tournant les talons :

— Je vais l'attendre dans son bureau.

— Mais monsieur Robertson est en réunion. Je ne sais pas dans combien de temps il aura terminé. Je peux lui dire de vous appeler lorsqu'il aura terminé si vous préférez quitter... Monsieur ! Vous devez rester dans la salle d'attente, je vous prie !

— Je m'en branle ! Appelle-le et dis-lui que Jordan est dans son bureau. Tu vas voir, il va sortir de sa réunion avec ses petits copains.

— Monsieur, vous ne pouvez pas aller dans son bureau, s'il vous plaît !

— Jordan Diaz, mon nom complet, dis-lui que je l'attends dans son bureau ! Merci !

Jordan continue son chemin en ignorant la secrétaire qui lui demande de patienter dans la salle d'attente pour la centième fois. Comme si patienter faisait partie de ses habitudes ! Il entre dans le bureau en refermant la porte d'un coup sec. Au moins ici, il n'y a pas de bruit de respiration le rendant à moitié fou ! Il s'écrase dans la chaise de Craig. Son regard se pose sur une bouteille de cognac et des verres en cristal, c'est parfait. Il se sert un verre en retournant s'écraser dans la chaise. Les jambes allongées devant lui, il attend que son ami arrive en dégustant ce délicieux cognac qui a probablement coûté une fortune.

Comme il s'en doutait, à peine dix minutes plus tard, la porte s'ouvre.

— Jordan Diaz ! Qu'est-ce que tu fous ici ?

— Salut, Craig.

— Enlève tes pieds de mon bureau !

— Non.

— Bon Dieu ! Où est-ce que tu étais passé ?

Craig contourne le bureau en lui tendant la main. Jordan se lève pour lui faire une accolade, mais Craig étire son bras et sans qu'il ait eu le temps d'esquiver, son ami lui donne un coup de poing en pleine figure. Jordan encaisse le coup, à la fois surpris et amusé.

— Ça, c'est pour nous avoir abandonnés, gros connard, lui dit Craig en se secouant la main de douleur.

— Craig, c'est désolant. Tu frappes comme femme.

— La ferme, Jordan !

Les deux amis rigolent.

— Tu m'as manqué, avoue Jordan.

— Ouais... eh bien, tu m'as manqué aussi.

— Craig, je suis désolé, je... je m'excuse... Je dois te parler, je crois, j'ai besoin de te parler en fait.

— Ça va... Tu es là, tu es revenu, c'est ce qui compte. Tout ira bien, Jordan, mais avant, viens par ici !

Jamais il n'aurait pensé qu'une accolade lui procure autant de bien. Les deux hommes s'installent ensuite, chacun un verre à la main. C'est ainsi que Jordan entreprend de tout raconter à son meilleur ami. À mesure qu'il parle, il sent son estomac se dénouer. Le fait de tout déballer, même ses pires craintes, lui procure un sentiment de légèreté

inespéré. Reste à voir si cela n'est que temporaire ou bien si cela représente le début de ce long processus.

— Et qu'est-ce que tu vas faire maintenant ? lui demande Craig, l'air soucieux.

— Je n'en ai aucune idée.

— Et Avril ? Tu vas la laisser vivre avec ce Hayden ? Tu sais que je n'ai jamais accepté de le rencontrer ?

— Sérieux ?

— Absolument ! Tu sais qu'il n'y a que toi pour me faire boire le matin ? Merde, je le réalise à l'instant, dit-il en regard son verre vide dans sa main. Je crois que c'est le choc ! Alors ?

— Alors, quoi ?

— Avril !

— C'est terminé avec Avril... Sans Franky, on n'y arrivera jamais.

— Sans Franky ?

Craig se lève pour remplir leurs verres et il retourne s'écraser dans le fauteuil. Il lui fait signe de poursuivre en levant le menton.

— Craig, Avril et moi, c'est compliqué.

— Compliqué ? Vous êtes identiques !

— Justement ! Franky était l'équilibre... Comment veux-tu qu'on arrive à vivre ensemble, elle et moi, maintenant qu'il n'est plus là ?

— Qu'est-ce que tu me racontes, Jordan ? As-tu oublié ? As-tu oublié comment vous étiez tous les deux ? Vous étiez toujours ensemble, l'un par-dessus l'autre.

— Entre elle et moi, il n’y a pas de juste milieu, dit-il en appuyant ses paroles avec ses mains et en mimant une balance qui ne s’équilibre pas.

Craig se gratte la joue, pensif.

— Et qu’est-ce qu’il y a de mal à ne pas être dans le juste milieu ?

— Quoi ?

— C’est ce qui fait votre force à Avril et toi. Vous êtes de vrais cinglés, mais vous vous comprenez en tant que cinglés, non ? Dis-moi, Jordan, lequel de vous deux, entre Franky et toi, arrivait à apaiser Avril quand elle avait une crise de panique ? Tu sais, ces crises que tu as régulièrement toi aussi ?

— Moi.

— Très bien. Lequel de vous deux se tapait toutes les choses du quotidien avec elle, l’épicerie, le ménage, tu sais, toutes ces conneries de vie ?

— Moi.

— Excellent. Dis-moi, combien de fois par semaine Franky vous réprimandait pour des stupidités que vous faisiez, Avril et toi ? Et comment vous réagissiez lorsqu’il vous engueulait ?

— J’ai arrêté de compter ! Et toutes les fois, on riait comme de vrais imbéciles.

— Avec elle, tu riais ? Avec elle, tu étais heureux ? Avec elle, tu étais apaisé ? Avec elle, vous vous compreniez l’un l’autre, non ? Avec elle, tu pouvais lui parler, vous pouviez discuter ? Je n’ai pas raison ?

Il fixe Craig, incertain où son ami veut en venir...

— Ouais, répond-il d’un ton hésitant...

— Oui, parce qu'elle est la meilleure personne au monde pour te comprendre et que tu es la meilleure personne au monde pour la comprendre. Pourquoi ?

— Parce qu'on est identiques.

— Franky le savait, il l'a toujours su. Pourquoi tu crois qu'il était aussi entêté au début ? Même si tu lui faisais la vie dure à ton frère, il s'est obstiné, parce qu'il l'aimait, parce qu'elle le rendait heureux, mais aussi parce qu'elle te rendait heureux, Jordan ! Avril et toi, vous avez passé une tonne de temps ensemble, des journées et des heures, sans Franky, et vous étiez bien, alors dis-moi, pourquoi ça changerait aujourd'hui ?

Jordan prend une longue gorgée... Il est épuisé d'être aussi tourmenté. Devant son silence, Craig poursuit :

— Pour que ça fonctionne, vous deux, que ça fonctionne sans Franky, ce que tu dois faire, Jordan, c'est cesser d'être un gros abruti ! Tu dois apprendre à te calmer, à réfléchir avant de parler et à faire des compromis ! Ce n'est pas sorcier et tu es suffisamment brillant pour le faire ! Et surtout, si tu n'aimes pas l'air de merde que tu vois dans le miroir, tu n'as qu'à le changer, est-ce que tu comprends ? Avril et toi, c'est comme un miroir, aussi simple que ça.

— Ouais, peut-être bien, je ne sais pas trop... Des compromis ?

— Compromis, Jordan, ce qu'on doit faire lorsqu'on est en couple : si on aime vraiment la personne avec qui on est. Tu sais, c'est simple de dire qu'Avril avait le beau jeu avec vous deux, qu'elle avait Franky et toi pour la combler, mais elle, elle a dû composer avec vous deux, faire doublement plus de compromis. Quand, toi, il y avait quelque chose que tu ne faisais pas parce que tu n'en avais pas envie, Franky prenait la relève, et vice versa. Exemple, toi, tu n'as jamais aimé l'accompagner magasiner, cette chose infernale que nous font vivre nos petites amies, je te l'accorde ! Alors, dis-moi, lequel de vous deux l'accompagnait ?

— Franky. Lui, il avait la patience pour y aller, il...

« Craig a raison sur toute la ligne », se dit-il intérieurement sans prendre la peine de finir sa phrase.

Son ami lève un sourcil, d'un air amusé.

— Voilà ! Et elle, est-ce qu'elle t'accompagnait durant tes entraînements ?

— Elle aimait ça, on faisait une tonne de trucs en même temps, c'était marrant !

— Compromis, Jordan. On ne se le cachera pas, Avril n'a jamais été une grande adepte de *chin up*, non ?

— OK, j'ai compris, Craig... De toute façon, c'est terminé entre elle et moi, ça ne change plus rien...

— Elle t'aime toujours, c'est évident !

— Tu crois ?

— Sombre crétin ! C'est tyrannique de lui avoir fait vivre ton petit jeu de cartes postales, de l'avoir empêchée de se trouver un appartement et de l'avoir espionnée à longueur de journée ! Mais tu veux savoir le pire dans toute cette histoire ? C'est qu'elle doit t'avoir trouvé romantique ! Deux fichus cinglés !

Devant son air renfrogné, Craig éclate de rire, ce qui le fait pouffer de rire, pour ensuite le porter par cette fugace légèreté. Il rit aux éclats en accompagnant son ami. Et ça lui fait un bien fou !

Le sourire remonté jusqu'aux oreilles, j'empoigne mon bagage à main et nous traversons l'aéroport. Enfin arrivés à destination, Las Vegas ! Bon, c'est évident que je suis heureuse d'être venue en avion, donc d'une façon différente de celle que j'avais vécue avec les deux frères. Même qu'étrangement, j'arrive à dissocier l'instant présent de mes souvenirs. Peut-être déjà les effets de ma nouvelle vie qui se font sentir. Direction notre hôtel, pour y déposer nos bagages, je suis surexcitée comme une vraie petite fille, je sautille dans tous les sens ! Hayden m'attrape par la main en me tirant contre lui, comme pour me contenir un minimum.

À notre arrivée devant l'hôtel, je suis bouche bée. Je ne savais pas qu'Hayden avait choisi cet endroit. Nous sommes transportés complètement ailleurs. Nous sommes à Venise. Je m'empresse de rentrer comme une petite fille impatiente ! Je gambade de joie jusqu'à un petit pont en regardant une gondole passer. Elle est conduite par un homme à la voix puissante. Il chante pour le couple de personnes âgées se serrant l'un contre l'autre.

Hayden me rejoint en enroulant son bras autour de ma taille.

— Ils sont mignons.

— Entends-tu l'écho de la voix quand il chante ? C'est magnifique ! Hayden ! J'ai l'impression de manquer d'yeux pour tout voir ! Regarde, les détails, là ! Et puis là ! Comme c'est beau ! C'est magnifiquement beau !

— On y va ?

— Oui ! Je meurs d'impatience de voir notre chambre !

— Je crois que tu vas adorer...

— Tu crois ?

Hayden esquisse un large sourire.

Les yeux ronds, la bouche grande ouverte, je fige devant le luxe de la chambre. Un immense lit trône sur un étage un peu plus élevé, c'est... Je ne sais pas en fait, c'est encore plus beau que dans un rêve ! Je me retourne pour voir Hayden qui observe la magnifique vue dont nous bénéficions de la fenêtre.

— Hayden, c'est époustouflant !

— Ça te plaît ?

— Si ça me plaît ? Je vais te montrer à quel point ça me plaît...

En deux temps, trois mouvements, je me retrouve seulement en petite culotte devant lui. Il détaille avec soin chacun de mes mouvements et chacune de mes respirations. Au contact de sa main glissant à l'intérieur de mon sous-vêtement, mon corps est parcouru par des picotements électriques. Des pulsions se font sentir entre mes jambes. Le souffle court, je m'accroche à son cou. Je l'entraîne dans l'immense lit en me jetant avec avidité sur lui...

Après notre partie de jambes en l'air, Hayden s'empresse de se rhabiller.

— Allez, debout, j'ai une autre surprise pour toi, me dit-il, le visage peinturé de joie.

Je bondis du lit avec excitation !

Est-ce que je suis consciente de ce que je m'apprête à faire ce week-end à Las Vegas ? Non ! Est-ce que je suis totalement folle et insouciant ? Oui !

Au moins, je le sais, c'est déjà ça, non ?

Assis dans la cour arrière avec Craig et Luis, il prend une bonne bouffée de son joint. Jordan observe la fumée qu'il souffle lentement de sa bouche, pour ensuite la regarder se dissiper dans l'air.

— Je crois que demain, je vais aller voir Ray. Je vais voir s’il a encore un contact. Je vais me trouver un job dans ce que j’ai étudié, annonce-t-il à ses deux amis qui le regardent avec surprise.

— Tu dis n’importe quoi ! Tu devrais revenir au garage, lui répond Luis en levant les bras au ciel.

— Pas sans lui.

— Tu as toujours aimé ça, et pas juste parce qu’il était là !

— Le sujet est clos.

Craig pouffe de rire.

— On se fait une partie de cartes, les filles ? questionne-t-il, le regard rempli d’espoir.

« Comment lui refuser quelque chose ? » se dit Jordan. Les trois amis se jettent un regard complice.

En se levant de sa chaise pour rentrer, il est frappé de plein fouet par une vision du visage d’Avril. Il voit son sourire, celui qui dessine des fossettes. Son sourire qui s’étire pour laisser entendre un rire éclatant. Un rire rempli de sincérité et de joie.

Elle lui manque déjà.

Je souris comme une vraie gamine, j’ai mal aux joues. C’en est ridicule. Je le regarde prendre une longue gorgée de son verre de vin qu’il dépose ensuite pour me prendre la main.

Après notre saut à la chambre, nous avons fait une activité surprise qui m’a littéralement scié les jambes ! Je sautais de joie dans tous les sens ! Nous avons survolé le Grand Canyon en hélicoptère. Le tout accompagné d’un dîner et d’une bouteille de champagne. C’était complètement fou !

Mon petit farfadet délirait complètement ! Les mains sur les joues, il scrutait avec attention la vue à couper le souffle. C'était magique, presque aussi magique que son monde magique.

Au retour de notre escapade en après-midi, nous sommes retournés à l'hôtel nous prélasser sur le bord de la piscine, un cocktail à la main, pour ensuite retourner dans la chambre et nous préparer. Dans l'optique de porter une belle robe pour l'aboutissement de ce plan expliquant notre présence à Vegas, un mariage, j'étais passée à deux doigts de mettre ma belle robe vert émeraude. J'avais fixé l'emballage protecteur de la robe pendant cinq bonnes minutes pour finalement la ranger. Ma capacité d'évitement a ses limites. J'ai donc opté pour ma robe noire, celle avec le décolleté vertigineux, qui embrasse magnifiquement bien les courbes de mes hanches et de mon joli derrière. Je ne sais par quel miracle, mais mes cheveux sont époustouflants. Ils ondulent parfaitement, me conférant un *look* juste assez décoiffé et sexy, tout en étant peignés.

Hayden se mordille la lèvre du bas, ses yeux sont doux. Il tire ma main près de sa bouche pour y déposer un doux baiser.

— As-tu aimé ta journée jusqu'à maintenant, mon amour ?

— J'ai adoré ! Hayden, c'est... Je n'ai pas de mots !

— Tu es magnifique dans ta robe.

— Merci.

— Est-ce qu'on t'a déjà dit à quel point tu es captivante ?

— Arrête...

— Non, mais sérieusement. Je ne peux pas croire que tu aies accepté de me suivre jusqu'ici. En fait, si, je peux le croire un peu.

Il rigole.

— Je vais prendre ça comme un compliment, dis-je en pouffant de rire à mon tour.

— On règle l’addition et on va voir un spectacle ?

— Monsieur Caldwell, vous êtes rempli de surprise !

— Madame McCarthy, devrais-je dire madame Caldwell, vous n’en avez aucune idée !

Mon petit farfadet en sueur hurle à tous les matelots à bord. Il faut continuer d’alimenter la chaudière pour faire tourner les moteurs à plein régime. Épuisé, mais confiant en sa réussite, il jette du charbon à grandes pelletées dans l’immense fourneau alimentant les moteurs de son impressionnant bateau. Un vaste paquebot qui navigue à vive allure sur la mer des mauvaises décisions.

Hayden brandit deux petits bouts de plastique de l'autre côté de la rangée. Il irradie de joie.

— J'ai trouvé ! me dit-il en s'empressant de me rejoindre devant des cartes postales de Las Vegas.

Fier de sa découverte, il me tend deux bagues ridiculement grosses avec l'inscription « Las Vegas » estampée dessus. Impossible de réprimer un gloussement. Je dois dire que cette légèreté joyeuse me fait un bien fou.

— Je les adore ! Elles sont parfaites ! Parfaites ! Parfaites !

Mon futur mari me tire contre lui en enfouissant son visage dans mes cheveux.

— Tu vois, c'est ce que j'adore chez toi, tout te fait rire. Je te promets de t'en trouver une bien plus jolie à notre retour.

— Je n'ai pas besoin d'une bague qui vaut une fortune, Hayden. Celle-ci est parfaite !

— Quelle fille refuse une alliance en or sertie de diamants ?

— Moi !

Il pouffe de rire, pour ensuite déposer ses lèvres sur les miennes. Un frisson me parcourt le corps.

— Tu sais, nous devons officialiser la chose à notre retour, peut-être même faire un autre mariage avec ma famille et ta famille. Avril ! Je vais te marier à Vegas et je n'ai jamais rencontré tes parents ! dit-il avec surprise comme s'il venait de réaliser ce que nous nous apprêtons à faire.

— Hayden ! Un peu de frivolité ! On y repensera plus tard, veux-tu ?

Mon petit farfadet regarde une autruche se mettre la tête dans le sable. Il hausse mollement des épaules et consent à faire pareil.

— Tu sais que tu me fais faire une tonne de trucs que je ne fais habituellement pas ?

Je m'accroche à son cou en le tirant vers moi. Mes doigts se perdent dans son épaisse chevelure.

— Je sais, j'ai un certain pouvoir de persuasion. Même que parfois, ma folie s'avère contagieuse !

La frénésie qui nous habite est littéralement palpable autour de nous.

Nous nous empressons de payer nos alliances absolument originales, pour ensuite nous trouver une chapelle, ce qui n'est pas très complexe à Vegas ! Tout le chemin durant, je réprime comme une vraie championne les souvenirs de mon week-end ici avec les frères Diaz. J'y arrive bien mieux que je le croyais. Nous aboutissons enfin devant une chapelle ô combien charmante et quétaine. J'éclate de rire en tirant Hayden comme une gamine hystérique.

Quelques minutes plus tard, les formalités complétées, nous nous retrouvons main dans la main devant un célébrant vêtu d'une longue toge. L'homme nous sourit en nous installant sur un petit podium. La routine, quoi ! Pour mon plus grand bonheur, le classique, avec Elvis comme témoin.

Mon corps tremble comme une feuille. C'est comme si mon esprit est ailleurs, mais que mon corps, lui, est bel et bien dans l'instant présent. Je doute que les deux soient en parfait accord.

Je fixe la bague de plastique à mon doigt. Mes oreilles bourdonnent.

— Bordel que j'ai mal à la tête et j'ai un air de merde, bougonne Jordan avant d'entrer sous la douche.

Craig vient de partir, Luis s'est sauvé dans son lit et, lui, il a besoin d'eau froide pour se rafraîchir les idées.

C'était bien de revoir les gars, ça lui a fait du bien. Plus qu'il le pensait même. Ils lui ont accordé le pardon, ce qui en partie lui pesait lourd sur la conscience. Une pensée pour Avril lui traverse l'esprit. Qu'est-ce qu'elle fait à cette heure-ci ? Elle doit dormir profondément dans les bras de son merveilleux médecin.

Depuis sa conversation avec Craig, il a tourné en boucle dans sa tête les paroles de son ami et l'analogie avec le reflet dans le miroir. Craig a raison, mais à quoi bon, il est trop tard. Jordan s'empresse de terminer dans la salle de bain et se sauve dans la chambre d'amis, pour se retrouver de nouveau devant le lit trop petit pour lui. C'est tout de même mieux que rien. Demain matin, il ira voir Ray. Le vieil homme habite tout juste en haut de son bar. Avec un peu de chance, il aura un nouveau job... et qui sait, un nouveau départ.

Je me réveille en sursaut avec la sensation de tomber dans un trou noir. Celui qui donne un violent haut-le-cœur et qui nous propulse d'un coup au réveil.

J'ai besoin d'un petit moment pour revenir à moi et réaliser que je suis à Las Vegas, dans une chambre, avec Hayden. Nous nous sommes mariés dans une chapelle, nous avons ri, nous avons bu (beaucoup), nous avons célébré et nous avons fait l'amour jusqu'au petit matin, pour ensuite nous effondrer de fatigue. C'est la première fois que j'entends Hayden ronfler. Du bout des doigts, je parviens à attraper mon téléphone cellulaire pour voir quelle heure il est. Merde ! J'ai dormi à peine une heure ! Il est presque quatre heures du matin. En tournant ma tête sur l'oreiller pour observer Hayden endormi, je suis frappée d'un puissant malaise qui sort de nulle part. J'étouffe.

Ma bête noire secoue son épaisse fourrure soyeuse. Je ne vois que ses yeux brillants, ses yeux remplis de folie.

— Mais qu'est-ce que je fous ici ? que je souffle dans la pénombre de la chambre.

Un rire monte à la gorge, que j'étouffe d'une main tremblante.

Mon petit farfadet, avec les cheveux en pétard, se lève de son lit. Il me regarde en haussant des épaules. Il a l'air épuisé et aussi désorienté que moi.

Et là, dans un éclair de lucidité qui me traverse l'esprit, je réalise, un peu à retardement, je le concède, que ce n'est pas ce que je veux. J'imagine que je devais me rendre jusque-là pour le comprendre. Soudainement, ce profond inconfort se transforme en genre de soulagement. Exactement la même sensation que j'avais éprouvée en tombant sur les tubulures de l'érablière dans le bois en tentant de retrouver mon chemin ! Je me lève du lit comme un soldat. Mon intuition, mon feu intérieur, ils sont revenus ! Gouvernée par ce sentiment puissant, je m'empresse de saisir mes vêtements à la hâte, que je fourre dans mon bagage à main. Au pas de course, je prends toutes mes affaires et je m'habille. Mon regard se pose du Hayden, toujours endormi, le corps à moitié couvert par le drap blanc. Il est beau, il a tout pour plaire, mais je ne suis pas celle qu'il lui faut et il n'est pas celui qu'il me faut.

J'espère qu'il pourra me le pardonner un jour.

Je dépose ma bague de plastique sur une note que je me suis empressée d'écrire sur un bout de papier de toilette.

I'm sorry. I hope you can forgive me one day. Thank you for your kindness, I had forgotten what it was...

Une fois à l'extérieur de la chambre, je suis prise d'un second rire qui me chatouille la gorge. Je ne sais pas pourquoi, mais je regarde ce fichu corridor devant moi et c'est comme si tout s'éclaircissait d'un

coup ! Bon, est-ce que j'ai déjà pris des décisions sensées dans ma vie ? Non ! Est-ce que j'ai toujours agi impulsivement sans réfléchir ? Oui ! Et est-ce que je sais ce que je veux maintenant ? Oui, du moins je sais que je dois rentrer à San Diego au plus vite !

Dans la rue, j'éclate de rire, du pur bonheur ! Une fois mon délire calmé, je m'empare de mon téléphone cellulaire dans l'espoir que mon père adoptif veuille bien me donner un coup de main.

— Allô, dit-il, la voix endormie.

— Luis ! C'est Avril ! J'ai besoin d'aide !

— Est-ce que tu vas bien ? s'empresse-t-il de me demander d'un ton soudainement plus clair.

— Oui, je vais bien, je vais bien comme je n'ai jamais été aussi bien de ma vie, du moins, depuis un moment, je crois ! Luis, je suis à Vegas, j'ai besoin que quelqu'un vienne me chercher.

— Quoi ?

— Las Vegas.

— Tu peux me dire ce que tu fais à Las Vegas et pourquoi tu m'appelles à cette heure-là ? Tu es complètement tombée sur la tête, Avril ?!

— C'est une longue histoire, que je vais t'expliquer, promis. C'est juste que ça nécessite une aide immédiate !

— Tu sais que je dois me taper cinq heures de voiture pour venir te chercher les fesses ainsi que cinq autres heures pour te les ramener à San Diego ? Qu'est-ce que tu as encore fait ?

— Rien de bien grave, je te le jure. Luis, viens me chercher, je t'en supplie !

— Comment est-ce que tu t'es rendue à Vegas ?

— En avion, sauf que je ne peux pas revenir avec lui.

Un bref silence sévit, Luis reprend en soupirant. J'imagine qu'il sait très bien qui représente le « lui ».

— Lui. C'est l'information qui me manquait. Bon, écoute, j'avise Maria et je pars dans quelques minutes. Envoie-moi les coordonnées d'où tu te trouves.

— Merci, Luis, je te revaudrai ça, je te le promets ! Merci !
Merci ! Merci !

— Seigneur, Avril.

— Oui, je sais.

— J'arrive et essaie, s'il te plaît, de ne pas faire de conneries d'ici là.

— Oui, promis, promis !

Je raccroche en fixant mon appareil. Bon, maintenant je dois me trouver un endroit pour attendre sagement l'arrivée de Luis. Cinq heures, je meurs déjà d'impatience. Et d'angoisse.

Difficile de ne pas entendre la sonnerie du téléphone de Luis et encore moins le bruit de la machine à café à une heure démesurément tôt. Sans plus attendre, Jordan va rejoindre son ami à la cuisine.

— Qu'est-ce qui se passe, mon vieux ? Où est-ce que tu vas à une heure pareille ? lui demande-t-il soucieux.

— Je vais chercher Avril.

Le cœur de Jordan se comprime dans sa poitrine.

— Où est-ce qu'elle est ? Est-ce qu'elle va bien ?

— Pour un gars qui disait se foutre d'elle il y a à peine trois heures, tu sembles plutôt curieux, lui répond son ami d'une voix moqueuse.

Il grimace, conscient que Luis a totalement raison.

— Qu'est-ce que tu fais debout, Jordan ?

— Qu'est-ce qu'elle a ? Est-ce qu'elle va bien ?

Luis s'étire le bras dans l'armoire pour prendre une tasse de café tout en l'observant scrupuleusement. Entre-temps, Maria apparaît dans l'embrasure de la porte.

— Elle est à Las Vegas avec un gars, le médecin. Elle m'a demandé d'aller la chercher, ce que je vais faire à l'instant même, avoue Luis.

— Je vais la chercher.

— Non ! C'est hors de question.

Maria dépose une main sur l'épaule de Jordan et elle lance un regard à son mari. Une discussion silencieuse se joue dans l'air. Luis soupire longuement avant de s'adresser à Jordan une nouvelle fois.

— Très bien, Jordan, mais tu vas me promettre de la ramener ici, sans faire de conneries, malgré ce qu'elle a bien pu faire là-bas. Est-ce que tu m'as bien compris, petit merdeux ? Jordan, regarde-moi !

— Je vais y aller, envoie-moi par message l'adresse où elle se trouve, dit-il en s'élançant à toute vitesse pour ramasser ses clés et son portefeuille dans la chambre.

— Jordan !

Luis le rejoint dans l'entrée pendant qu'il enfille ses bottes et sa veste.

— Jordan, promets-le-moi, exige sévèrement son ami.

— Je te le promets, Luis. Merci, mon vieux, je t'aime ! Merci !

Jordan traverse le parterre à grandes enjambées, il s'installe sur la moto. Dès l'instant où le moteur rugit, un large sourire se dessine sur ses lèvres ! Pour la première fois depuis la disparition de Franky, il a la certitude de savoir ce qu'il doit faire.

Voyons voir ce qu'elle a dans le ventre, cette moto, et en combien de temps il peut se rendre à Las Vegas.

Les doigts me démangent. J'ai la folle envie d'écrire à tous mes amis ce que j'ai fait et ce que je viens de faire. Tous mes amis sauf Evans, il va me sermonner comme jamais.

Mon cœur bat tellement fort que j'ai l'impression d'avoir monté une montagne en courant.

J'ai erré sur la Strip un bon moment en observant une multitude de gens, j'ai vu des coucous dans tous les genres. Des gens ivres, des gens heureux, des amis, des amoureux et de jeunes insouciantes de la vie. Épuisée de marcher après deux bonnes heures, je me suis trouvé un petit restaurant déjeuner qui ouvrait ses portes à l'instant même où

je passais devant. Signe du destin ! J'y suis donc entrée avec l'idée de savourer un providentiel café, question de faire palpiter mon pauvre cœur encore plus.

Alors, je suis là, deux heures plus tard, avec mon téléphone cellulaire posé sur la table devant moi, que je fixe en me rongant les ongles au sang.

Aucun signe d'Hayden, aucune idée s'il dort encore ou bien s'il est... triste ou en colère ?

Pour l'heure, mon plan consiste à retourner au plus vite à San Diego, pour ensuite récupérer toutes mes affaires et lui laisser son double de clé. Après, aucune idée ! Je vais suivre les tubulures pour trouver la cabane à sucre ! Voilà ! Je sais que Luis et Maria ont une petite chambre d'amis, peut-être bien que je pourrais m'y installer le temps de trouver un appartement ?

La gentille serveuse revient me voir en me demandant si je veux encore du café, j'accepte illico, même si j'ai déjà ingurgité une quantité impressionnante de caféine. Tant qu'à m'achever, faisons-le de manière grandiose ! Par tous les astres, mais qu'est-ce que j'ai fait ? Et qu'est-ce que je vais faire ? J'essaie de me concentrer sur le fait qu'il ne me reste plus qu'une petite heure avant de pouvoir ficher le camp d'ici. C'est dingue comment le temps paraît si long quand on attend après lui. Je me pince le nez en me gonflant les joues toutes les deux secondes. Peut-être que ça va me calmer ?

Et d'un seul coup, je suis foudroyée par une puissante décharge électrique qui me traverse le corps.

Les yeux écarquillés, la bouche grande ouverte et mes doigts toujours sur mon nez, je fixe Jordan qui s'assoit directement à côté de moi, sur la banquette, comme s'il était le fruit de mon imagination. Est-ce qu'il est le fruit de mon imagination ? Il est de toute évidence le fruit de mon imagination. C'est maintenant officiel, je dois me faire

interner ! Je me retiens de lui toucher le visage pour m'assurer qu'il est réel.

Mon petit farfadet court aussi vite qu'il le peut, il court et il court pour finalement aboutir devant sa petite maison fleurie qui a été complètement détruite après le départ de Franky et l'abandon de Jordan. À bout de souffle, il fouille dans les décombres, il cherche et enfin, il met la main sur le pot de fleurs. Avec précaution, il en extirpe les morceaux, le pot de céramique est brisé. Déterminé, il fouille en déplaçant une poutre de bois et là, ce qu'il voit, à même le sol, le fait sourire. La marguerite qu'il a déplumée tant de fois « Il m'aime, il ne m'aime pas, il m'aime ! » est toujours là, elle a poussé à même le sol, il y a peut-être encore un peu d'espoir.

— Quand tu te pincas le nez, c'est que tu essaies de te gérer. Alors, dis-moi, qu'est-ce que tu as encore fait, petite emmerdeuse ? me demande-t-il en s'accoudant sur la table.

— Est-ce que tu es réel ?

Il échappe un petit rire qui me fait l'effet d'une pichenotte dans les entrailles.

— Mais qu'est-ce que tu fais ici, Jordan ?

— Je suis venu te chercher.

— Pousse-toi, je vais m'asseoir de l'autre côté. Ou non, c'est plutôt toi, oui toi ! Toi, va t'asseoir de l'autre côté de la table, dis-je en lui pointant la banquette en face avec un évident manque d'air dans mes poumons.

— Non, je suis très bien ici.

— Très bien.

Comme un enfant, je glisse sous la table en passant en dessous et je m'assois en face de lui, de l'autre côté. Jordan me dévisage en se

retenant de rire. Je sais que j'ai l'air complètement ridicule, mais déjà, je respire un peu mieux.

— Quoi ? que je demande en replaçant mes cheveux d'un geste irrité.

— Est-ce que tu viens de passer sous la table, Avril ?

— Oui, tu ne voulais pas te tasser !

— Tu vas me rendre complètement cinglé.

— Tu l'es déjà.

— Est-ce que tu as cinq ans ?

— Non. Quatre et demi.

Il se masse le front en soupirant. J'ai envie de rire autant que de lui hurler dessus. Et là, je réalise.

— C'est Luis qui devait venir me chercher, il... Attends une minute ! Tu as presque une heure d'avance, dis-je en regardant l'heure sur mon cellulaire. Tu as roulé comme un dingue pour arriver ici ? Comment est-ce que tu as su que j'étais ici ? Est-ce que tu m'as suivie ? Jordan ! Est-ce que tu as mis mon cellulaire sur écoute, espèce de dégénéré ?!

Son regard s'illumine drôlement.

— Effectivement, j'ai roulé comme un dingue et pour ton information, j'étais chez Luis et Maria. Ils m'hébergent depuis vendredi soir. Tu me prends pour qui au juste, un agent secret ? Mettre ton cellulaire sur écoute, c'est ridicule.

— Ma vie est un film ridicule, romantiquement tragique et prévisible sauf pour moi, qui me fait avoir à tous les coups !

— Tu as toujours eu le sens du drame, Avril. Est-ce que dans ton film, il y a un mauvais garçon, tu sais, le gars pour qui toutes les femmes s'émoustillent à sa simple vue ?

— Quoi ? De quoi est-ce que tu parles ?

— Tu sais de quoi je parle, non ? L’histoire répétitive qu’il y a dans tous tes films de filles débiles, ce mauvais garçon séduisant qui a besoin de se faire sauver ? Toutes ces conneries auxquelles vous croyez, vous, les femmes. Je suis là, Avril, alors tu peux me sauver.

J’ouvre la bouche pour parler, mais je n’y arrive pas. J’ai envie de le frapper de toutes mes forces. Je n’ai jamais rencontré un homme aussi con et arrogant de toute mon existence.

Qu’est-ce qu’il fait ici ? Pourquoi ? Il a revu Luis et Maria... donc il a rencontré Francesca ! Et Craig, est-ce qu’il a revu son meilleur ami ?

— Avril, allô ! lance Jordan en balayant sa main devant mes yeux scotchés sur son visage, est-ce que tu es devenue muette ?

Je reste enfermée dans mon mutisme confus.

— Je te ramène à San Diego à une seule condition, poursuit-il, tu dois m’expliquer ce que tu fais ici, à Las Vegas.

Ah ! C’est suffisant pour me ramener à la réalité (que j’essaie bien malgré moi de fuir depuis presque trois heures).

— Je suis venue me marier à Vegas avec Hayden, je suis mariée. Mariée, c’est un bien grand mot... Je... je suis partie, sans qu’il le sache, du moins, je crois qu’il dort encore. Je lui ai laissé une note, sur un bout de papier. Un bout de papier de toilette, plus précisément.

— Est-ce que tu te fiches de moi ?

Contrairement à ce à quoi je m’attendais après ma totale franchise, au lieu d’exploser de colère, il éclate de rire. La serveuse de l’autre côté de son comptoir nous lance un regard joyeux pendant que je le dévisage sous le choc.

— Avril McCarthy, tu es de loin la personne la plus cinglée que je connaisse en ce monde ! Est-ce que tu es sérieuse ?

Et il rit encore. À gorge déployée.

— Tu l’as planté là, avec une note sur un bout de papier de toilette ? parvient-il à me demander en reprenant son souffle.

— Jordan, arrête de rire, c’est loin d’être drôle.

Un nouveau fou rire s’empare de lui.

— Jordan ! J’ai envie de t’étrangler !

— C’est complètement dingue !

— Non. C’était vraiment stupide de ma part ! Je lui ai fait de la peine ou je vais lui en faire lorsqu’il va se réveiller. Hayden est un bon gars et je...

— Mais qu’est-ce qui t’a traversé l’esprit pour faire ça ?

— T’oublier.

L’amusement de Jordan s’évapore aussi rapidement que l’eau dans le désert.

— Tu ne pourras jamais m’oublier, comme j’ai été incapable de t’oublier. Nous devons vivre avec l’autre dans notre tête jusqu’à notre dernier souffle. Tu le sais très bien comme moi. Cette chose, ça, ce qu’il y a entre nous deux, c’est...

— C’est pour cette raison que tu es là ?

— Ouais.

— Et tu t’imagines que je vais repartir avec toi ?

— C’est moi ou Hayden, ou bien tu te débrouilles comme une grande pour revenir à San Diego. J’ose espérer que je n’ai pas fait tout ce chemin pour rien.

Ce n’est pas comme si j’avais le choix. En fait, oui, on a toujours le choix. Mais dans les circonstances...

Mon petit farfadet me pointe Jordan.

— Avant qu'on parte, je dois te parler de quelque chose, m'avoue-t-il en s'écrasant dans la banquette.

Ça semble sérieux soudainement.

— Je t'écoute, dis-je avec le trémolo dans la voix le plus pathétique de l'univers.

Je suis tellement épuisée de toutes ces fichues émotions.

— Ça, ce sont les dernières volontés de Franky. On a écrit ça, lui et moi, un soir après la mort de notre père. On était complètement saouls. On s'était dit qu'on devait le faire, pour nous deux, et que si jamais l'un de nous partait avant l'autre, on se devait d'honorer ça, dit-il en déposant un papier froissé devant moi.

Jordan Diaz

Je veux me faire incinérer, vous ferez bien ce que vous voulez de mes cendres, je m'en branle puisque je ne serai plus là.

Francisco Diaz

Je veux me faire incinérer. Jordan, je te demande si tu le peux évidemment : tu devras prendre ta moto (ou autre), partir d'où je vivais, rouler pendant quatre mille miles, sans aucune idée d'où tu iras, tu improvises, et rendu au bout de ton chemin, à quatre mille miles, c'est là que tu me laisseras ! De cette façon, je serai en tournée toute ma vie et partout avec toi.

Des larmes me roulent sur les joues.

Du bout des doigts, je caresse l'écriture de Franky et je trace sa signature comme si j'accédais à une partie de lui encore vivante avec ce bout de papier.

— Avril, je suis incapable de le faire seul, j'ai besoin de toi, même si je m'entête à penser le contraire. Je sais que je t'en demande beaucoup.

J'ai retrouvé mon chemin et je viens de trouver la grande route qui me mènera à la maison.

— OK. On va le faire. Ensemble.

— Deux choses. On doit te trouver un sac à dos, parce que tu ne pourras pas tenir ton bagage à main assise derrière la moto. Et ce que tu portes, me lance-t-il un sourire en coin.

— Qu'est-ce qui cloche avec ce que je porte ?

— Depuis quand est-ce que tu portes ce genre de manteau et une chemise chic ? C'est... trop propre.

— Trop propre ? Est-ce que j'ai l'air d'une clocharde en temps normal ?

Jordan lève les yeux au ciel. Hé ! C'est moi qui fais ça habituellement ! OK. C'est possible que je me sois légèrement fait influencer par le style d'Hayden.

— Donne-moi cinq minutes, je reviens !

Je le regarde partir en joggant, pas trop certaine de son plan.

Il est de retour quelques minutes plus tard avec un sourire louche dessiné sur le visage. Jordan me tend un *hoodie*.

— Regarde l'inscription dans le dos, me dit-il, les yeux pétillants de moquerie.

«Everything that happens in Vegas stays in Vegas.»

— Sérieusement, Jordan ?!

— Tu dois avoir un vêtement chaud et quand je l'ai vu, je n'ai pas pu résister ! Avoue qu'il est de circonstance, non ?

— Tu te trouves drôle ?

— Oh oui, vraiment, t'as pas idée !

Plus je le regarde avec consternation, plus il rit. C'est pire quand j'enfile le vêtement. Faut tout de même dire que son rire m'a manqué.

En fait, tout de sa personne m'a manqué. C'est juste que je ne me l'avoue pas encore.

Mon petit farfadet, une main sur la bouche, se cache timidement de son fou rire.

Jordan me lance ensuite un sac à dos qu'il vient d'acheter afin que je puisse y transférer mes vêtements, ce que je m'empresse de faire pour foutre le camp d'ici au plus vite ! Avant de refermer le sac à dos, je regarde mon téléphone cellulaire, aucun signe de vie d'Hayden. J'éteins mon appareil, pour ensuite le laisser tomber dans le sac. J'ai cinq heures de route pour vivre dans le déni. Après avoir tressé mes cheveux, attaché mon casque, le sien qu'il me laisse pour la route, je grimpe à l'arrière de Jordan et j'enlace sa taille. C'est plus fort que moi, je colle mon visage sur son épaule en prenant une bonne inspiration de son odeur, celle qui m'est tant familière. Il met ses lunettes fumées, il enfle ses gants de cuir et il allume le contact. Le moteur rugit bruyamment et moi, qu'est-ce que je fais ? Je souris comme une vraie idiote en resserrant mon emprise sur la taille de Jordan.

Un bref regard par-dessus son épaule suivi de son terrible petit sourire en coin, et nous partons.

Elle se ramène avec un petit sourire diabolique en tenant quelque chose derrière son dos. Avril a insisté pour payer l'essence en se précipitant à l'intérieur en courant. Assis de côté sur la moto, les jambes allongées devant lui en attendant sagement Avril, Jordan croise les bras en se demandant bien ce qu'elle a derrière la tête pour afficher ce drôle de sourire.

Avril lui tend un petit gâteau flanqué d'un bout de réglisse en plein milieu.

— Prise deux, joyeux anniversaire en retard, Jordan Diaz !

— Euh. Merci.

— Je te dirais bien de souffler et de faire un vœu, mais il n’y avait pas de chandelle, alors j’en ai improvisé une !

Elle lui dépose le petit gâteau dans la paume de la main. Une habitude peut-être, parce qu’il a toujours tout partagé avec Franky, Jordan sépare le gâteau en tendant une moitié à Avril, moitié qu’elle s’empresse de fourrer au grand complet dans sa bouche en riant ! Il en fait donc de même en reproduisant les mimiques d’Avril, comme un miroir, sans même s’en rendre compte. Elle sort ensuite le paquet de réglisses de sa poche arrière en lui offrant un clin d’œil.

Ça, ce moment, cet instant, c’est quelque chose qui lui fait profondément du bien.

Malgré l’immense douleur de la perte de son frère, malgré ses démons qui le tourmentent, malgré leur impressionnante querelle qui semblait avoir scellé leur histoire, elle est là, devant lui, encore. Il se trouve particulièrement stupide de l’avoir fuie aussi longtemps, mais peut-être qu’il n’était pas prêt... Il avait besoin de temps, il en a encore besoin d’ailleurs, mais Jordan se dit qu’il est sur le bon chemin, celui qui le conduira à la maison.

— Jordan, à quoi est-ce que tu penses ? lui demande-t-elle d’un ton moqueur.

Avril sait très bien qu’il déteste cette question.

— Je pense à toi. À nous deux, plus précisément, lui répond-il en toute transparence, en mâchant un bout de réglisse.

— Tu sais qu’on va devoir reparler de toute cette histoire ?

— Ouais, je sais. J’ai une question pour toi avant de repartir, je te conduis où ?

— Je dois récupérer mes affaires chez Hayden et lui laisser son double de clé.

— Et où vas-tu les mettre ?

Mon petit farfadet se gratte la tête.

— C'est une question intéressante ! Si j'avais un appartement, je pourrais retourner chez moi, mais non, c'est vrai ! Il y a une espèce de dégénéré qui m'a empêché de me trouver un foutu...

— Tu n'y as pas pensé, non ? me coupe-t-il.

— À quoi ?

— Ce que tu vas faire après, avec tes affaires, ton plan.

— Non ! Oui ! Non ! Je ne sais pas. Je me suis dit que j'aurais peut-être pu prendre la petite chambre chez Maria et Luis, mais, oh, surprise, tu y es déjà !

C'est plus fort que lui, il pouffe de rire. Cette femme, elle le rend dingue, dans tous les sens possibles du terme !

— Allez ! Monte, petite emmerdeuse ! On va commencer par retourner chez Luis et Maria, j'ai promis que je te ramènerais en un morceau. Ensuite, on discutera de nous deux, de tes affaires et de la suite des choses, conclut Jordan en lui signifiant d'un signe de tête de monter.

Elle le regarde en se croisant les bras, contrariée comme toujours de se plier à un ordre.

— Mais qu'est-ce que tu attends ? Que je te monte de force, peut-être ?

Elle lève le menton en signe de rébellion, elle le défie.

Soudainement, la conversation qu'il a eue avec Craig lui revient en tête, le miroir...

— OK, je m'excuse, s'étouffe-t-il en se raclant la gorge. Je sais qu'on va devoir parler, on va bien faire les choses, pour une fois, du moins, on pourrait essayer ! Il nous reste encore deux heures de route

avant d'avoir cette discussion, alors j'aimerais que tu montes et qu'on profite du moment et j'aimerais profiter de toi, collée contre moi. S'il te plaît, Avril.

Elle sourit, satisfaite. C'était simple finalement.

Cela lui aura pris trente-cinq ans pour le réaliser, pour comprendre qu'il est constamment arrogant dans sa façon d'être et qu'il est franchement difficile à vivre, mais bon... Vaut mieux tard que jamais, comme on dit.

Maria ouvre la porte d'entrée vêtue de sa robe de chambre et d'une serviette de bain flanquée de travers sur la tête. Sa bouche pulpeuse s'étire pour nous offrir un large sourire. Je lui emboîte le pas, le cœur fébrile. Notre amie nous fait signe d'être silencieux parce que la petite s'est endormie au salon. J'arrive à sentir toute l'intensité du regard de Jordan sur Francesca. Je souris en me disant que cette petite se taille une place privilégiée dans le cœur de cet homme et le pire, c'est qu'il ne le sait même pas encore lui-même.

Maria revient en nous faisant signe de la suivre à la cuisine où nous pourrions discuter sans être trop loin de la petite.

— Est-ce que tu la laisses toute seule dans le divan ? s'empresse de demander Jordan.

— Elle ne devrait pas partir en courant et se sauver, Jordan, répond Maria d'un ton moqueur.

— Et si elle tombe en bas du divan ?

— Elle est emmitouflée dans une tonne de couvertures, je vais le savoir dès qu'elle ouvrira les yeux.

— Tu es certaine que c'est sécuritaire ?

— Est-ce que tu t'inquiètes pour Francesca ?

— Non.

— On dirait plutôt que oui !

— Absolument pas, je n'y connais rien aux bébés. C'est ton truc, pas le mien ! Je demandais, c'est tout.

Je pince mes lèvres pour m'empêcher d'émettre le moindre commentaire. Maria et moi détaillons l'air renfrogné de Jordan en nous retenant de rire.

Un quart d'heure plus tard, la porte d'entrée s'ouvre. Luis surgit dans la cuisine.

— Bon, c'est l'heure de vous confesser, les enfants, nous dit-il en s'adressant à Jordan et moi.

Comme on avait l'habitude de le faire lorsque Franky s'apprêtait à nous sermonner, on se lance un regard coupable. Après avoir détaillé ma péripétie de Las Vegas, sous le regard amusé de Maria et le regard consterné de Luis, je leur fais part de mon besoin urgent d'aller récupérer mes affaires chez Hayden et de lui laisser sa clé. Jordan prend ensuite la parole en sortant de sa poche le bout de papier sur lequel il est inscrit les dernières volontés de Franky et les siennes. Il le dépose sur le comptoir. Maria et Luis se jettent un bref regard évoquant un certain soulagement.

— J'ai besoin de ta voiture, Luis, je vais l'aider à récupérer ses affaires. Ensuite, elle et moi, on doit discuter de la suite, conclut Jordan.

Aussitôt, Luis fourre sa main dans son jeans enduit d'huile et de saletés, et lance ses clés à Jordan.

— Je n'ai toujours pas eu de nouvelles d'Hayden, lui dit-elle en déposant la dernière boîte dans le coffre de la voiture.

— J'imagine qu'il a compris.

— Je vais lui envoyer un message texte pour lui dire que j'ai mis la clé sous le tapis d'entrée.

— OK.

— Quoi ?

— Rien !

— Qu'est-ce qu'on fait ensuite ?

— Je vais... On va... on va au garage, j'ai besoin de vêtements, j'en ai plein le cul de porter les mêmes fringues depuis deux mois. À moins que tu aies brûlé toutes mes affaires ?

Avril sourit en coin.

— L'idée m'avait traversé l'esprit plus d'une fois. Tu peux remercier Craig, c'est lui qui m'a convaincue de ne pas le faire.

— Je t'avoue que je suis plutôt surpris de savoir que tu as l'écouté, je vais assurément le remercier.

Le temps se suspend dans l'air. Jordan se perd un instant en observant la brise faire danser les mèches rebelles de cette femme qui le captive toujours autant.

— Avril, je... je n'ai pas été capable d'entrer, de... de retourner au garage, tu sais...

— Moi non plus.

Ils s'installent tous les deux dans la voiture dans un silence entendu.

Quelques minutes plus tard, la voiture est stationnée devant le garage. Jordan se met à tapoter nerveusement le volant en fixant la porte d'entrée de la bâtisse. Comme si à tout moment, elle allait s'ouvrir et que Franky en sortirait le sourire étiré jusqu'aux oreilles.

— On y va ? lui demande-t-elle avec douceur.

Il saisit le poignet gauche d'Avril en passant son pouce sur son tatouage, la silhouette de requin, à la recherche d'un peu de courage...

La lourdeur dans leurs cœurs est palpable lorsque Jordan ouvre la porte de l'annexe du garage faisant office de rangement. Les bras ballants, ils fixent les meubles, les électroménagers et les boîtes étiquetées, empilées, remplies de souvenirs. Avec l'aide d'Avril, Jordan cherche celles portant son nom. Il s'autorise à relâcher son

souffle lorsqu'Avril dépose une boîte remplie de ses vêtements devant lui.

— Est-ce que tu veux laisser de tes affaires ici, le temps de voir ce que tu vas faire ? lui demande-t-il.

— Ouais, peut-être une boîte ou deux, ma planche de surf y est déjà, je n'en ai pas refait depuis et elle est encombrante, lui dit-elle en pointant le fond du rangement... Luis m'a suggéré de la laisser ici.

— OK. Comme tu veux.

— OK... Mais pas mon *kit* de survie, lui souffle Avril en baissant les yeux... J'aime mieux le laisser chez Luis et Maria, à bien y penser.

— Ton *kit* de survie ? l'interroge-t-il, curieux.

Ils retournent tous les deux à la voiture. Avril ouvre une boîte usée en essuyant du revers de la main une larme qui s'échappe de son œil. Jordan regarde attentivement le contenu en farfouillant à l'intérieur. Il est surpris et triste de constater qu'elle ne contient absolument rien à lui, il n'y a que des effets personnels de Franky, des babioles et le toutou de Rocco.

Après avoir récupéré ce dont il avait besoin dans le rangement et laissé quelques effets d'Avril, ils conviennent qu'il est temps de parler. Ce moment qu'il redoute depuis qu'il l'a retrouvée au restaurant tôt ce matin. Jordan tourne en boucle dans son esprit les sages paroles de Craig en se disant qu'il peut y arriver, ils peuvent parler sans s'emporter, sans crier, sans pleurer et sans s'entre-tuer.

Il roule pendant un moment pour finalement stationner la voiture près de la plage.

— Allez, viens, lui dit-il en ouvrant la portière.

Installés tous les deux sur le capot de la voiture, ils ont comme témoin le magnifique coucher de soleil californien.

— Je suis sincèrement désolé pour ce que je t'ai fait en revenant de l'hôpital, à la maison, je... je ne voyais plus clair et j'ai été rude et violent. J'espère que je ne t'ai pas fait mal. Je m'en veux vraiment, tu sais..., se confesse Jordan.

— Je ne voulais pas perdre une seule particule de son odeur sur moi. Ça m'a pris quelques jours avant de me résoudre à prendre une douche. C'est Loue, en fait, qui a réussi à me mettre sous l'eau...

Il baisse les yeux en fixant ses bottes, honteux de constater une fois de plus qu'il aurait dû être là pour elle.

— Avril, j'ai fait des choses stupides, des choses dangereuses, des choses avec lesquelles je vais devoir vivre le restant de mes jours et j'ai couché avec d'autres femmes. Tout ça, dans le but d'essayer désespérément d'atténuer cette douleur, la perte de Franky, et pour t'oublier, me donner l'illusion que je n'avais pas besoin de toi. Je t'ai foutue en dehors de l'appartement parce que j'étais en colère, en me disant que de toute manière, je n'y remettrais plus jamais les pieds, c'était bien plus simple de fuir. Je ne te cacherai pas que quand j'ai appris que tu étais avec Hayden, j'ai déliré grave... J'ai... j'ai toujours eu l'impression que tu as toujours préféré Franky à moi, même si au fond, quand on était tous les trois ensemble, je n'étais pas jaloux de lui, je m'étais résolu à accepter la chose, je crois.

— Je ne vous ai jamais aimé plus l'un que l'autre, Jordan.

Elle essuie rapidement une larme qui coule sournoisement sur sa joue.

— Quand nous sommes revenus de l'hôpital, Craig et moi, j'ai eu cette impression. La déception que j'ai vue dans tes yeux, Avril, de me voir moi, au lieu de lui, je... je ne l'ai pas supportée.

— J'étais en colère. Je me disais que c'était de ta faute. Mais ce n'est pas le cas, c'était un accident.

— Avril...

— Je suis tellement désolée de t’avoir accusé, je... je m’excuse, Jordan. C’était un accident, même que je voulais l’accompagner, mais il avait refusé. Peut-être que je ne serais même plus là aujourd’hui, si...

— C’est de ma faute. Si je l’avais écouté, il serait ici, aujourd’hui, avec nous.

— C’était un bête accident, Jordan. Un stupide accident.

Tout ce chagrin le ronge. Tout autant que cette fameuse question...

— Je peux te poser une question, Avril ?

— Évidemment.

— Est-ce qu’à un moment, tu aurais préféré te trouver dans le pick-up avec lui ?

Avril fait tourner une de ses bagues. Elle semble mesurer ce qu’elle s’apprête à dire.

— Je crois qu’au début, oui, mais plus maintenant.

— Je suis désolé, Avril.

— Je suis désolée aussi.

Avril prend une grande inspiration, puis elle poursuit, la voix tremblante :

— Et nous deux ? Qu’est-ce qu’on fait maintenant ?

— On s’occupe de faire les dernières volontés de ce grand crétin de romantique.

Un fragile ricanement se fait entendre.

— Est-ce que tu crois qu’on va y arriver sans s’entre-tuer ?

— C'est possible que je t'abandonne sur le bord de la route, perdue au milieu de nulle part, si tu me casses trop les couilles en chemin, petite emmerdeuse.

Avril lui brandit son majeur sous le nez.

— Tu m'as manqué. En fait, toi et ton humour de débile, vous m'avez manqué.

— Je crois que tu vas devoir parler à ta patronne, tu as un long congé à demander.

— Un long congé ?

— Un mois, je crois que ça devrait suffire.

— Un mois ?! Est-ce que j'ai l'air riche ?! Un mois sans travailler ! Je ne peux pas m'absenter un mois du jour au lendemain !

— Crois-tu que quatre mille miles en moto se font en une journée ?

— Un mois ! Un mois, vraiment ?

Elle lève les bras au ciel en le dévisageant avec consternation.

Après avoir convaincu Avril qu'ils s'accorderont un mois pour vivre cette aventure qui risque d'être particulièrement haute en émotions, ils retournent chez Luis et Maria. Demain matin, Avril ira faire sa demande à Loue. Jordan prévoit de l'accompagner et d'aller discuter avec Roby. Il lui doit des explications à lui aussi.

Maria et Luis viennent de se sauver dans leur chambre. Francesca dort à poings fermés dans son berceau. Jordan est sous la douche. Et moi, je suis devant Franky, du moins ce qui en reste. C'était une journée particulièrement intense. Las Vegas, mon éclat de lucidité, Jordan, notre retour, le garage et notre discussion à la plage.

Mon petit farfadet enfile son bonnet de nuit, il tire sa révérence en me laissant seule au salon avec l'urne.

C'est la première fois que j'arrive à regarder l'urne sans prendre la fuite dix secondes plus tard. Mon cœur bat fort dans ma poitrine, mais j'arrive à rester là. Une tonne de photos entourent l'urne. Une en particulier attire mon attention. Celle de Jordan, Franky et moi dans le bar de Ray. Cette photo, je l'ai toujours adorée. Elle a été prise par Thomas avec le téléphone cellulaire de Jordan. Franky se tient à ma gauche et Jordan à ma droite, je suis coincée entre les deux géants, nous grimaçons en brandissant nos majeurs comme trois adolescents qui refusent de devenir des adultes. Franky porte sa veste de cuir sans manches et sa chemise à carreaux gris et noirs que j'ai conservée précieusement, comme pas mal presque toutes ses chemises. Il était si éblouissant avec son style de mauvais garçon romantique ! Jordan sourit en tirant la langue, il porte son t-shirt noir, simple et ajusté, qui découpe magnifiquement sa musculature. Et moi, je suis là, entre les deux. J'arrive sans trop de difficulté à me remémorer tout le bonheur et l'amusement que j'éprouvais quand ce cliché a été pris.

Ce que nous avons, tous les trois, c'était quelque chose de particulier, c'était quelque chose d'unique et pour rien au monde, je ne changerais une seule ligne à notre histoire, ou presque...

Je lève une main tremblotante, je l'approche de l'urne, mais je la retire aussitôt, tout juste avant que mes doigts ne la touchent. C'est à ce moment précis que je sens sa présence derrière moi. Sa respiration chaude dans mes cheveux me fait frissonner. Il me prend délicatement

la main, pour ensuite la déposer sur l'urne avec sa main recouvrant entièrement la mienne.

On reste le temps d'une envolée d'oiseaux. Tous les deux, les joues mouillées par nos larmes.

— Je n'y étais pas encore arrivée, que je parviens finalement à articuler.

— Ouais, eh bien, moi non plus.

On retire nos mains pour mieux s'accrocher l'un à l'autre.

— Je suis épuisée, Jordan. Je n'en peux plus de pleurer.

— Je suis épuisé d'être en colère, contre la vie, contre moi-même. Avril, pourquoi dans ton *kit* de survie, il n'y a rien qui m'appartient ?

— Parce que tu es toujours là, dis-je en appuyant mon index sur son ventre et en me retournant.

Jordan observe mon doigt longuement.

— Tu savais que j'allais revenir ?

— J'espérais fort.

— Et si je n'étais jamais revenu ? Et si j'étais parti pour de bon vendredi soir après notre dispute ?

— J'ai misé tout ce que j'avais sur le trente-trois noir.

— C'était risqué et aucunement réfléchi.

— J'aime le risque et je réfléchis rarement avant d'agir. Mes deux plus grandes spécialités.

Une trace d'amusement prend forme sur son visage.

— Je t'avoue que je ne m'attendais pas par contre à te voir au restaurant ce matin.

— Disons que j’ai pris un risque et que je n’ai pas vraiment réfléchi moi non plus, c’était... certain que je devais y aller.

Je dois me rendre à l’évidence, sa proximité me fait un bien fou.

— Jordan, est-ce que tu crois que je peux dormir avec toi ce soir ?

— Ouais, j’aimerais beaucoup en fait.

— OK.

— OK, dit-il en me tendant sa main et en m’entraînant dans la petite chambre.

Jordan s’écrase dans le lit, ce qui produit un grincement qui me fait douter soudainement de la solidité du mobilier. Il étire ses jambes en bougeant ses pieds dans le vide.

— L’histoire de ma vie.

On se met à rire comme deux enfants.

En voulant enlever mon *hoodie* vert pastel douteux de Las Vegas, que j’ai remis après ma douche un peu plus tôt, mes cheveux s’emmêlent dans les petites attaches pour resserrer le capuchon. Je grimace de douleur.

Plus je tire, plus ça empire, plus je panique, plus Jordan rigole.

— Viens m’aider au lieu de rire !

— Arrête de tirer dans tous les sens ! Minute, je vais t’aider.

Il réussit finalement à dégager mes cheveux des attaches. Je me redresse en replaçant grossièrement mes cheveux et là, le *hoodie* vert pastel dans ses mains... Ça me frappe comme un éclair.

« Lorsque tu seras vêtue de vert, tu comprendras... », joue en boucle dans ma tête. Je comprends. Tout devient si clair.

PAR TOUS LES ASTRES !

Mon petit farfadet lève la tête. Un impressionnant rayon de soleil transperce les épais nuages gris qui recouvrent son monde magique. Il sourit en flattant doucement sa fidèle amie la licorne.

Jordan balance le vêtement par terre. Il s'avance tranquillement pour entreprendre de la dévêtir. Elle ne bouge pas, elle le laisse faire jusqu'à ce qu'il ne lui reste plus que sa petite culotte et son t-shirt. Il se déshabille à son tour avec une rapidité d'exécution impressionnante. Sans attendre plus longtemps, Jordan bascule Avril en la prenant dans ses bras. Difficile de cacher son érection grandissante. Comme ils l'ont fait tant de fois, elle se blottit contre son corps en enfouissant son visage dans son cou de cette façon unique qu'ils ont de s'imbriquer l'un dans l'autre. Un désir brûlant de se jeter sur elle le consume de l'intérieur. Pas tout de suite, il ne doit pas céder à la tentation. Jordan doit attendre, il doit se ressaisir, sinon son discours et ses actions n'auront plus aucune cohérence !

Est-ce qu'ils en ont déjà eu, de la cohérence ? Il en doute fort !

La tension entre leurs deux corps est palpable. Il dégage le visage d'Avril des mèches rebelles de ses cheveux en prenant le temps de détailler chacun de ses traits.

— Tu m'as manqué, tout de toi m'a manqué, Avril, murmure Jordan.

Sans avertissement, elle glisse sa main dans son *boxer* et elle lui empoigne son membre. Jordan tressaille d'excitation comme si c'était la première fois qu'une femme le touchait. Sa respiration part magistralement en vrille, il sent les pulsions électriques traverser son corps de haut en bas et il perd totalement la carte. C'était évident qu'ils auraient été incapables de rester l'un à côté de l'autre dans un lit comme de gentils enfants sages. Ils sont bien loin d'en être ! En deux temps, trois mouvements, il se retrouve au-dessus d'Avril. Naturellement, elle ouvre ses jambes en serrant ses cuisses autour de

lui. Il appuie son membre sur le sexe d'Avril, elle échappe aussitôt un soupir de désir causant à Jordan une impressionnante bouffée de chaleur qui lui monte violemment à la tête comme une vague le frappant de plein fouet. Elle s'accroche à ses épaules en y enfonçant ses ongles, ce qui accentue son mouvement de frottement qu'il fait entre les jambes de sa partenaire. Avec une passion débordante, il l'embrasse en enfonçant sa langue avec avidité dans la bouche d'Avril. Elle répond avec ardeur, même qu'elle répond avec un enthousiasme éloquent.

Incapable d'endurer cette torture encore plus longtemps, il enlève son *boxer* et il tire d'un coup sur la petite culotte d'Avril afin de dégager l'accès. Lorsqu'il la pénètre, cette fusion de leur corps, ce puissant sentiment enivrant, lui fait flancher les bras. Il se rattrape à temps pour ne pas écraser Avril sous son poids. Ils poussent simultanément un grognement de plaisir, un grognement de soulagement, un grognement de pur bonheur... Contrairement à ce qu'il avait imaginé, il n'a pas envie d'être rude ni d'être exigeant. Il veut prendre son temps et écouter chaque soupir qu'elle échappe. Il veut admirer chaque trait de son visage quand elle se tortille de plaisir sous ses assauts langoureux. Il veut se délecter de son odeur si parfaitement dosée. Il veut voir dans ses yeux qu'il est celui qu'elle aime.

Jordan a besoin d'elle, parce qu'ensemble, ils ne font qu'un et parce qu'elle est tout pour lui.

J'ouvre les yeux, il fait jour. J'ai la sensation d'avoir le menton humide. Beurk ! J'ai bavé sur le bras de Jordan ! En même temps que j'essuie son avant-bras enduit de ma salive avec le coin du drap, je vois la main de Jordan s'ouvrir et se refermer.

— Il est quelle heure ? me demande le beau prince ténébreux encore endormi.

— Oh, non ! dis-je en m’empressant de regarder l’heure sur mon téléphone. Je n’ai pas mis d’alarme ! Je vais être en retard !

— Est-ce que tu as bavé sur mon bras, Avril ?

Je pouffe de rire en le lui confirmant d’un signe de tête. Il ricane doucement en roulant sur le dos.

La vue de son corps complètement nu dans les draps et de son érection matinale me donne soudainement un frisson d’excitation qui vient déclencher une nuée de papillons explosant comme de la dynamite dans le creux de mon ventre. Sensible comme toujours à ce qui me traverse l’esprit, Jordan me tire contre lui, mais je réussis à m’évincer de son emprise juste à temps en émettant un petit rire coupable.

— Jordan ! Je vais être en retard, j’ai à peine vingt minutes pour m’habiller, manger et me rendre au travail ! Ce n’est pas le moment ! Tu sais qu’on a fait tout le contraire de ce qu’on a dit ?

— Depuis quand on fait ce qu’on dit, toi et moi ?

Je lève les yeux au ciel devant sa moue pleine de sous-entendus.

Nous traversons la maison au pas de course, sous le regard amusé de Maria qui berce sa fille. Je récupère mes affaires pour ma journée de travail, au passage, je regarde une nouvelle fois ma messagerie. Je n’ai eu aucune nouvelle d’Hayden. Bon, une chose à la fois ! Je dois aller voir Loue. En fait, je vais donner mon cours et ensuite, je vais voir Loue ! Jordan s’empresse de m’ouvrir la porte et je me précipite à l’extérieur en veillant à ne pas me casser la gueule en traversant le champ de flamants roses devant la maison.

Sérieusement, je me demande si les flamants roses ne se multiplient pas durant la nuit !

Après avoir enfilé son casque, Jordan me tend le mien, que nous avons récupéré au garage hier. Il fait rugir le moteur pour mon plus grand bonheur.

En saluant ma dernière élève, je m'empresse de refermer la porte derrière moi et je cours le long du corridor dans le but de rejoindre au plus vite le bureau de Loue. Je cogne pour finalement ouvrir instantanément la porte en m'excusant bêtement devant mon impatience. Mon amie met fin à sa discussion au téléphone en me regardant d'un air plutôt surpris.

— Avril ! Est-ce que tu as passé une belle fin de semaine, personne n'a eu de tes nouvelles ? me demande-t-elle en prenant une gorgée de son café.

— Jordan est revenu la semaine passée. J'ai eu des cartes postales. Il m'a torturé psychologiquement toute la semaine. On s'est revus à l'épicerie. On s'est embrassés, on s'est disputés, on s'est officiellement séparés. Je suis partie avec Hayden samedi matin, on s'est mariés à Vegas la soirée même. C'était la plus belle journée de ma vie, ou presque. Ensuite, je l'ai planté là, avec une note sur un bout de papier de toilette. Il dormait encore quand je suis partie. Luis devait venir me chercher, mais c'est Jordan qui m'a ramenée hier matin. Je ne savais pas qu'il était resté, je croyais qu'il était reparti.

Loue me regarde, stoïque. On dirait que son esprit a quitté son corps.

— J'ai retrouvé mon chemin, comme avec la cabane à sucre, Loue ! que je poursuis. Je sais où je suis, j'ai retrouvé la maison, le chalet. Tu comprends le côté métaphorique de la chose ? Et Jordan m'a fait part des dernières volontés de Franky. J'ai réussi à toucher l'urne, j'ai réussi à la regarder plus de dix secondes et la toucher. On a couché ensemble. Jordan et moi, pas Franky et moi, l'urne, tu as compris, non ? Sinon, ce serait étrange ! Jordan est venu me porter ce matin et j'ai quelque chose à te dire ou te demander, je ne sais pas trop en fait.

Elle avale sa gorgée de café avec une lenteur désarmante. Peut-être que c'est l'assimilation de mon histoire un peu débile qui lui donne du fil à retordre.

— Tu t'es mariée à Las Vegas avec Hayden ? finit-elle par dire.

— Marier, c'est un bien grand mot, c'est frivole ce genre de chose !

— Tu l'as planté là ?

— Je l'ai quitté, oui ! Je suis allé récupérer mes affaires chez lui et je lui ai laissé son double de clé. Je n'ai pas eu de nouvelles depuis par contre. Mais bon, je vais régler ce dossier-là à mon retour.

— Ton retour ?

— Loue, je sais que je ne peux pas te demander un si long congé et je comprends si tu préfères trouver quelqu'un d'autre pour me remplacer. Je vais partir un mois.

Mon amie se lève en contournant son bureau, elle appuie ses jolies fesses sur le coin. Elle plisse ensuite des yeux en évoquant une certaine forme d'analyse de ma personne. Je me dois de lui expliquer les dernières volontés de Franky et le facteur « Jordan » dans l'équation.

Roby tapote le comptoir de la réception en souriant. Jordan lui fait signe de traverser d'un signe de tête. Aussitôt, le jeune homme contourne le comptoir à la hâte et il se jette dans ses bras. Leur étreinte dure un moment, puis ils vont à l'extérieur du centre, s'installer à une table afin d'avoir un peu d'intimité.

— Roby, débute Jordan, je suis désolé d'être parti. J'étais très triste.

— Je sais, Jordan, je sais. Ça fait mal ici, lui dit Roby en se tapotant la poitrine.

— Ouais, vraiment très mal.

Un silence de partage glisse dans l'air.

— Franky et Rocco me manquent beaucoup, mais tu es revenu et Avril est là, alors ça va mieux. Et toi, ça va mieux, Jordan ? demande le jeune homme.

— Eh bien, je suis venu te demander des excuses et te dire aussi que je dois partir un mois. Je dois faire une dernière chose pour Franky.

Roby hoche la tête avec sérieux, puis il demande avec une touche d'inquiétude dans la voix :

— Vas-tu revenir après ?

— Avril et moi, nous allons revenir, je te le promets. Elle vient avec moi.

— Je dois t'avertir, Jordan, si tu lui fais de la peine encore une fois, je ne serai vraiment pas content et je crois que je pourrai être très, très en colère !

— Ouais, je... Je vais faire attention, je vais faire de mon mieux.

— J'espère, parce que jolie Avril est spéciale, elle est précieuse, comme une pierre précieuse !

— Je suis bien d'accord avec toi, Roby.

Avril, assise sur le bord du lit, fixe la fenêtre. Elle ne l'a pas entendu entrer dans la chambre. Il remarque les petits embouts blancs insérés dans ses oreilles. Jordan vient de sortir de la douche, Maria et Luis ont quitté plus tôt pour souper en famille au restaurant et faire une promenade sur la plage avec la petite. Ils sont donc seuls tous les deux ce soir. En contournant le lit, il voit son propre sac à dos par terre, à côté des pieds d'Avril.

Ça ne lui dit rien qui vaille... parce qu'il sait très bien ce qu'il y a dans ce sac à dos.

— Tu fouilles dans mes affaires ? lui dit-il en lui enlevant un écouteur de l'oreille.

Elle sursaute, pour ensuite le dévisager avec une fureur alarmante dans les yeux.

— Tu as dit que mes écouteurs étaient dans le sac à dos. Mais tu n'as pas précisé lequel.

Avril marque une pause soutenue d'une grande inspiration, puis elle reprend en pointant le sac gisant à ses pieds :

— Je me suis trompée de sac à dos, mais ne t'inquiète pas, comme tu peux voir, je les ai trouvés ! Ce qui est amusant, c'est que j'ai trouvé autre chose, tu veux savoir ?

— Je n'ai pas envie d'avoir cette conversation.

— Oh oui, on va avoir cette conversation ! On va commencer par l'arme, c'est elle qui m'intrigue le plus ! Elle est enregistrée ?

— Non, évidemment.

— Waouh, brillant ! La palme d'or du plus gros crétin de l'univers ! Tu l'as déjà utilisée ?

— Oui.

— Elle est chargée ?

— Oui.

Elle s'attendait à quoi d'autre comme réponse ?

— Le poing américain, un accessoire franchement intéressant. Dis-moi, Jordan, tu l'as utilisé régulièrement pour accessoriser ta main, disons, durant les deux derniers mois ?

— Oui.

— OK ! Au moins, tu as le mérite d'être honnête ! Et le livre ?

Elle sort le petit livre *Monsieur Heureux* de la poche de son *hoodie*, il est tout froissé, usé.

— Quoi, le livre ? demande-t-il en haussant des épaules.

— Tu l'as gardé avec toi tout ce temps ?

— Je crois que tu connais déjà la réponse.

Elle bondit du lit en réduisant considérablement l'espace entre eux. Provocante, elle lui écrase l'index sur la poitrine.

— Pourquoi est-ce que tu refuses de me dire ce que tu as foutu durant ces deux derniers mois ? Parce que visiblement, tu ne t'es pas lancé dans la peinture à numéro pour te détendre !

— Effectivement.

— Je déteste quand tu me réponds vaguement.

— Je déteste quand tu me poses une tonne de questions.

Il voit les joues de son interlocutrice s'empourprer.

— Très bien ! Alors, dis-moi, est-ce que je dois m'inquiéter ?

— Oui et non.

— Oui et non ? Jordan !

— OK, débute-t-il, les mains levées en signe de paix. J'étais loin, très loin d'ici. Et j'ai utilisé mon arme à quelques reprises, mais pas pour ce que tu t'imagines.

— Pourquoi alors ? Tu chassais des serpents dans le désert, peut-être ? Jordan, est-ce que tu me prends pour une idiote ?

Il serre la mâchoire. Ce qu'elle a le don de le mettre hors de lui ! En même temps, il se retient de rire.

— Je n'ai aucune leçon à recevoir de toi, Avril.

— Très bien, dans ce cas, je ne fais pas ce voyage avec toi !

— Quoi ?

— Comment veux-tu que je te fasse confiance ?

— Ça n'a aucun lien ! Ce que j'ai fait de ma vie durant les deux derniers mois et ce voyage pour Franky, ça n'a aucun lien !

— Tout a un lien, Jordan ! Tout !

Et voilà, c'est reparti !

Ils se hurlent dessus, ils s'emportent et plus le ton monte, plus Jordan se demande si c'est effectivement une bonne idée qu'ils fassent ce voyage ensemble. Peut-être que c'est une très mauvaise idée en fait. Avril n'a pas besoin d'en savoir davantage sur son exil, c'est mieux ainsi. Il ne risque rien et elle non plus, c'est l'important. Pour le reste, il gère. Mais Avril est entêtée et elle refuse de lâcher le morceau, elle veut savoir, elle veut toujours tout savoir. Les mains sur la tête, Avril semble faire une tentative pour se calmer en se retenant pour ne rien lui lancer sur la gueule. Jordan le sait parce qu'elle fixe le petit ours en peluche décoratif sur le bureau.

— OK ! On va faire quelque chose, Jordan. Tu refuses de me dire ce que tu as fait durant tout ce temps, très bien. Je vais lâcher le morceau si tu réponds à une seule question.

— OK ! Très bien ! Pose-la, ta question, détective McCarthy !

— Jordan !

— Quoi ?

— Pourquoi est-ce que tu fais ce travail, ce que tu fais depuis des années pour Armando, y compris ces deux derniers mois ? Pourquoi ?

Il fige sur place. Franky lui a jadis déjà posé la même question.

Pourquoi ? Parce que ça le détend en même temps qu'il est enivré par l'adrénaline que ça lui procure. Parce qu'il a le contrôle. Parce qu'il est plutôt doué. Parce qu'il se sent invincible. Parce qu'il est stupide et inconscient. Non, il est tout de même conscient. Probablement parce qu'il est profondément dérangé et que ça l'amuse. Avec franchise, il lui avoue tout ce qui vient de lui traverser l'esprit. Avril l'écoute attentivement et elle analyse chacun de ses mots.

— Très bien, lui dit-elle en levant les mains en guise d'abdication.

— Est-ce que tu m'accompagnes toujours ?

— Pour Franky.

— Pas pour moi ?

— Toi, toi tu n'es qu'un gros...

— J'ai décidé d'arrêter, l'interrompt-il, j'ai pris ma retraite, disons que c'est une façon de dire les choses... Je... j'avais prévu de passer voir Ray. Voir s'il avait toujours son contact pour me trouver un nouveau job dans lequel j'ai étudié même si ça fait un moment. Je veux faire ce que Franky voulait depuis longtemps... Mais je ne suis pas allé voir Ray, je suis venu te chercher à Vegas.

— Alors, quoi ? C'est de ma faute ? Pourquoi est-ce que tu me dis ça ?

— Mais arrête de toujours te sentir attaquée lorsque je te dis quelque chose !

— Mais c'est la façon dont tu me dis les choses, lui crache-t-elle, les dents serrées.

— Merde ! Comment est-ce que je dois te parler ? Tu veux que je te fasse un putain de poème ?! Avril, as-tu compris ce que je viens de te dire ?

— Jordan ! Je vais te foutre ma main sur la gueule !

— Tu me rends cinglé !

Ils se fixent avec rage, sur leur garde, comme deux fauves prêts à se sauter à la gorge. Avril prend une longue respiration, puis avec un calme apparent, elle reprend :

— Alors, tu arrêtes ? Définitivement ?

— Oui. Pour Franky.

— Pas pour moi ? lui lance-t-elle avec une touche d'arrogance saupoudrée d'un évident cynisme.

On se fixe, sur nos gardes, comme toujours. Il serre la mâchoire et moi, je mords vigoureusement ma langue pour m'abstenir de lui hurler dessus de nouveau ! Est-ce que son explication m'a comblée ? Je dirais que oui et il est probablement là, le problème. Ce qui m'amène à réaliser que finalement, je suis aussi dérangée que lui. Ce qui me fait soudainement paniquer !

Mon petit farfadet me sourit avec ses dents en or et ses bijoux étincelants. Assis sur son amie la licorne, il lève son épée en guise de rébellion. C'est complètement débile, ce qui se passe dans ma tête.

Mais je nous prends pour qui, Bonnie et Clyde ?

— Avril, où es-tu ? me demande Jordan.

— Je ne sais pas, loin dans ma tête... Loin, loin, loin.

— Reviens ici. Avril, regarde-moi...

Je lève les yeux au ciel, réaction évidente de mon lâcher-prise semi-conscient.

Il me saisit la mâchoire en m'obligeant à le regarder dans les yeux.

— Avril... Je sais que tu as envie de me frapper. Écoute, je ne te dirai jamais que je vais changer, parce que je n'ai pas envie de changer. Je suis très bien ainsi, tout ça, ça fait partie de moi, comme toi, tu fais partie de moi. Je vais faire des compromis pour équilibrer le tout, du moins je vais essayer, c'est tout ce que je peux te garantir.

— Je crois que je suis aussi dérangée que toi.

— Tu crois ?

— Et on fait quoi avec ça ?

— Bonnie et Clyde.

Je frissonne devant son sourire en coin. Cette chose, cette connexion étrange, c'est bien plus terrifiant à mes yeux que n'importe quoi d'autre.

— Tu viens avec moi dehors, Bonnie ? J'ai quelques petites vérifications à faire sur la moto, elle est presque prête. Plus qu'une journée et on va se perdre sur la route, me dit-il en me tendant la main.

Mes doigts s'entremêlent aux siens sans trop de difficulté.

Sans s'en rendre compte, Jordan me pulvérise la main. Je ne dis rien, consciente de la tempête interne qui l'habite. Une fois devant la porte du bar, il stoppe net comme si ses pieds venaient de s'incruster dans le béton.

— Je ne vais pas y arriver, Avril, j'en suis incapable.

— Jordan...

— Je vais t'attendre chez Luis, je vais rentrer retrouver Maria, à la maison, conclut-il en faisant volte-face.

Je m'élançai à sa poursuite en sautillant sur mes petites jambes pour le rattraper. Du haut de ma motivation démesurée, je lui barre le chemin. Barrer le chemin, c'est un bien grand mot, mais bon, disons que je fais de mon mieux !

Sa forte respiration soulève mes mains posées sur sa poitrine.

— Jordan, écoute-moi, je sais que c'est difficile. J'ai eu la même sensation que toi quand nous lui avons tous dit au revoir, tu... Matthew a dû me tenir par la main parce que tout ce que je voulais, c'était me sauver. Je suffoquais et j'étais incapable d'entrer.

— Je n'ai pas envie d'aller dans ce foutu bar ! Toi et moi, on va faire ses dernières volontés, je le gère, mais pas ça.

— S'il te plaît, ils sont tous là.

— J'ai dit non.

Il me bouscule en ignorant mes supplications. OK ! Réfléchis, Avril.

Mon petit farfadet se ronge les ongles. Il est totalement conscient que ce genre de crise à gérer n'est que la pointe de l'iceberg.

— Jordan ! Fais-le pour moi ! que je lui lance en tentant une dernière fois ma chance.

Ça fonctionne. Je pense. Il revient vers moi, les yeux sombres et la mâchoire serrée. Que la joute commence.

— Est-ce que tu vas me servir cette excuse toutes les fois ? Si j'ai dit non, Avril, alors c'est non.

— Jordan Diaz, tu vas rentrer avec moi !

— J'ai dit non !

— Et moi, je dis que oui ! Tu vas m'accompagner, parce que je suis aussi terrorisée que toi, est-ce que tu as compris ? J'ai peur, OK ! J'ai peur ! Et j'ai besoin de toi !

Il me fixe, la bouche close. Sa personne entière irradie de colère, pendant que moi, je me retiens pour ne pas fondre en larmes. Jordan me prend la main en m'entraînant dans le bar sans prononcer un mot de plus. Dès que nous franchissons la porte, je sens son corps se crispier. Il baisse les yeux en fuyant probablement les souvenirs qui lui remontent en tête par centaine.

Nos amis sont tous là, heureux de nous voir, même si mon compagnon semble vouloir frapper le premier qui aurait le malheur de s'approcher trop près de lui, ce que par chance, tous semblent comprendre. Je fais donc office d'écran de protection pour lui laisser le temps de se calmer. Luis, Craig, B, Loue, Zoey, Damien, Roby, Matthew, Thomas et Jarod m'offrent une accolade à tour de rôle en faisant un signe de tête en guise de salutation au géant bourru derrière moi. Craig s'empresse de donner un verre à Jordan dans l'optique qu'il se détende un minimum.

Le liquide sombre disparaît en un battement de cils. Au même moment, Ray arrive avec un plateau de shooters commandés par Craig.

Alors que tous ensemble, nous levons bien haut nos verres, Ray prend la parole :

— À Franky, le seul et l'unique, et à Jordan et Avril, qui feront ses dernières volontés. Je vous aime, vous voir tous ensemble ce soir me comble de bonheur. Franky serait fier de vous, il vous aimait et je suis persuadé que peu importe où il se trouve en ce moment, il lève son verre avec nous à l'instant même ! Santé !

Je m'empresse d'avalier ce que contient mon shooter dans l'ultime but de refouler les pleurs qui m'obstruent la gorge. Par tous les astres ! Je crois que je n'ai plus d'œsophage, il s'est désagrégé !

Sans que je le voie venir, Jordan écrase durement sa bouche contre la mienne. J'arrive à sentir toute sa détresse, tout son besoin criant d'évacuer cette surdose d'émotions qu'il est incapable d'encaisser. Je m'accroche à son cou et on s'embrasse dans l'ultime espoir de s'apaiser l'un l'autre. Ce qui fonctionne. Quelques heures plus tard, on quitte le bar et j'ai récupéré ce dont j'avais besoin pour notre périple. L'idée m'est venue cette semaine. Jordan avait ronchonné en disant que nous ne disposions pas suffisamment de rangement, mais j'avais insisté et j'avais obtenu gain de cause ! Puisque nous devons parcourir quatre mille miles, Jordan et moi, j'ai pensé que pour le dernier voyage de Franky, nous devrions laisser un peu de nous tous sur notre chemin. J'ai donc fait la demande à tout le monde de me remettre un petit objet, quelque chose leur faisant penser à Franky, que je laisserai tout au long de notre route pour atteindre les fameux quatre mille miles.

J'ai imprimé, au centre cette semaine, une image du dieu grec Apollon. Luis m'a donné une clé mécanique. Maria, un rouge à lèvres rouge vif, parce que Franky lui disait qu'elle était encore plus magnifique lorsqu'elle le portait. Craig, une carte, le roi de cœur, pour toutes les soirées qu'ils ont passées avec des cartes entre les mains à rire, discuter, boire et fumer. Jarod, un médiateur pour toutes les heures qu'ils ont passées ensemble à jouer de la guitare. Thomas, un crayon-feutre noir qu'il avait dans son garage. Franky le prenait toujours pour écrire des notes lorsqu'ils se retrouvaient pour y jouer et composer des chansons les quatre gars ensemble. Franky disait que ce crayon était

magique, qu'il lui donnait de l'inspiration. Matthew, une de ses baguettes de batterie en souvenir de sa première rencontre avec Franky. Même Ray a voulu participer, il m'a remis un verre à shooter. Roby, une cravate, puisque Franky lui disait toujours qu'il était impératif d'être présentable en tout temps. Loue, un pendentif bouddhiste, le nœud éternel. Zoey, une fourchette, pour l'amour qu'elle portait à la cuisine de Franky. Il lui avait enseigné la recette de sa mère, des *gaznates*, et elle était littéralement tombée en amour avec ces douceurs ! Damien, un boa rose, Franky adorait le lui voler dès qu'il en avait l'occasion, il se pavanait avec le boa en imitant Damien et ses manières efféminées, ce qui nous faisait tous bien rire, particulièrement mon ami.

Et Jordan, le dernier et non le moindre, rien, pour l'instant. Il m'a dit qu'il trouverait bien quelque chose en chemin...

Avril passe en revue ses effets personnels étalés sur le lit. Elle et Jordan sont prêts, physiquement. Mentalement, ça reste à voir.

Ils sont revenus du bar il y a à peine une heure. Il n'aurait jamais été capable d'y mettre un pied si Avril ne s'était pas obstinée. Jordan étouffait, il pensait qu'il allait s'évanouir. C'était la même douleur quand cette semaine, il était passé au garage récupérer des effets personnels et des outils pour l'optimisation de la moto en vue de leur périple. Luis et Matthew l'avaient accueilli en le jaugeant d'abord à distance, puis ils s'étaient risqués à lui offrir une bière. Jordan s'était finalement résolu à rentrer. C'était stupide et plus fort que lui, comme un réflexe naturel, il cherchait son frère en promenant son regard à l'intérieur du garage. Ce soir, ils tenaient tous à souligner leur départ imminent, c'était important pour eux, pour Avril. Alors, il a plié, finalement. Il l'a fait pour elle... Ils trouvaient tous que c'était une fabuleuse idée de le faire au bar de Ray, celui que Franky préférait. Lui, il trouvait ça particulièrement stupide et crève-cœur. Avril n'était

pas chaude à l'idée non plus, mais ils doivent y aller un pas à la fois. Jordan le sait. Ils doivent revisiter ces endroits, pour guérir.

Avril est nerveuse, tout comme lui. Ils n'ont aucune idée de ce qui les attend. La seule certitude qu'ils ont, c'est qu'ils devront rouler quatre mille miles et qu'ils laisseront l'urne à cet endroit. La semaine a passé à la vitesse de la lumière, ils ont eu le temps de tout préparer, d'échafauder un semblant de plan, même s'ils savent très bien qu'ils improviseront tout au long de ce périple.

— Arrête de marcher dans tous les sens, tu me transmets tout ton stress de merde, lui dit-il à demi impatient.

— Jordan ! Je ne veux rien oublier !

— Comment ç'a été avec Evans ce midi ?

Elle relève la tête en se pinçant le nez, ça n'augure rien de bon.

— C'était horrible, il était en colère.

— Tu veux que je m'occupe de lui avant de partir ? J'ai le temps ce soir.

— Jordan !

— Quoi ?!

Ça lui ferait le plus grand des plaisirs.

— Il m'a dit que c'était une très mauvaise idée de te fréquenter à nouveau. Qu'Hayden aurait été un choix bien plus sensé et que j'ai été particulièrement sans cœur envers son ami.

— Je vais lui éclater la gueule !

— Jordan, respire, je m'en fiche.

— C'est totalement faux !

— Bon, OK, c'est vrai, je suis triste de m'être disputée avec Evans, mais je m'attendais à ce genre de réaction venant de lui. Je

veux dire, ce que j'ai fait n'allait pas être sans conséquence. Le pire, c'est que je crois qu'Hayden est moins en colère qu'Evans. Hayden lui a dit qu'au moins, il a essayé ! Je crois qu'Evans est plus en colère en ce qui concerne la question morale de la situation... On verra bien à notre retour.

— Je suis désolé pour toi, je le vois bien que cette histoire te rend triste.

— Ça va...

— Hey, je suis là, OK ? lui dit-il en s'approchant doucement, pour ensuite la serrer contre lui.

Elle relève la tête et elle lui offre un magnifique sourire rempli d'espoir.

Il dépose un long baiser sur le front d'Avril, puis il décide de finalement ne pas la relâcher et il lui donne une série de baisers sur son visage. Elle essaie de le repousser en se tortillant. Elle rit. Cette mélodie joyeuse qui se glisse à ses oreilles, il en demande toujours plus. Il en veut encore plus, parce qu'elle apaise tous ses tourments. Jordan entreprend donc de la torturer en la chatouillant. Avril hurle à gorge déployée en tombant mollement dans le lit ! Elle le supplie d'arrêter, ce qui l'encourage à continuer !

Les effets personnels d'Avril étalés dans le lit se retrouvent pêle-mêle... Et en moins de temps qu'il ne le faut pour crier ciseau, ils se retrouvent complètement nus. C'était inévitable, disons qu'ils ont beaucoup de temps à rattraper.

J'entends le bruit distinct du ruban adhésif qu'on déroule au salon. Jordan, assis sur le divan, retient l'urne de Franky entre ses jambes et il détache un bout de ruban adhésif gris avec l'aide de ses dents, pour ensuite l'enrouler autour de l'urne. Luis, les bras croisés, observe son ami silencieusement. Je me plante devant Jordan, curieuse de son plan.

— Mais qu'est-ce que tu fais ?

— Ce n'est pas étanche, ce truc, et je n'ai pas envie de le retrouver éparpillé dans le fond d'une sacoche.

— Tu enroules Franky dans du ruban adhésif !

— Tu préfères quoi ? Qu'on le mette dans ces sacs plastiques, peut-être ? Je ne touche pas à ce truc dedans, les cendres, ce qui reste de mon frère, c'est perturbant !

Jordan termine d'enrouler un autre morceau de ruban adhésif autour de l'urne et il la soulève à côté de son visage en s'adressant à celle-ci :

— Hey, Franky, est-ce que ça te pose problème que je t'enrobe de ruban adhésif ? Ah ! OK ! Ouais, c'est ce que je me disais aussi !

Il s'adresse ensuite à moi, avec sa facilité désarmante à me provoquer constamment :

— Tu vois, il a dit que ça ne le dérange pas !

Luis pouffe de rire ! Rire qu'il étouffe du mieux qu'il peut en mettant une main devant sa bouche. Maria, qui arrive au même moment, affiche un air semblable au mien en voyant l'urne enrobée de ruban adhésif gris, ce qui cause à Luis, qui n'en peut plus, un rire éclatant ! Ce qui finalement entraîne celui de Jordan et le mien.

Le soleil se lève dans à peine une heure. On est prêts. Du moins, nos bagages le sont.

On procède aux dernières vérifications et on s'assure une dernière fois qu'on n'a rien oublié. J'observe Jordan déposer Franky dans une des sacoches de la moto. Avant de saluer Maria et Luis, nous nous introduisons en catimini dans la chambre de Francesca, elle dort paisiblement. Jordan et moi l'observons silencieusement et mon regard bifurque sur l'énorme ours en peluche installé dans le coin de la chambre. En déposant une nouvelle fois mes yeux sur la petite, je sursaute, surprise de voir la grande main de Jordan tirer la couverture sur ce petit corps endormi. Il la place délicatement sur Francesca. J'essaie de contenir mon grand sourire niais.

Maria et Luis nous offrent une accolade, puis ils nous souhaitent bonne route. Je grimpe à l'arrière de Jordan après avoir enfilé mon casque et mis le sac à dos sur mes épaules.

Jordan démarre la moto, direction notre ancien appartement. Le point de départ.

Il coupe le contact. Ils sont là, devant l'appartement. Le jour se lève. Le ciel est magnifiquement teinté d'un bleu vif. Ils restent ainsi dans le silence à fixer la porte d'entrée de l'appartement.

Avril se colle contre lui, puis elle murmure :

— J'ai l'impression que la porte va s'ouvrir et qu'il va sortir nous saluer.

— Si seulement c'était possible.

— En une semaine avec toi, j'ai fait bien plus de progrès qu'en deux mois, toute seule, à essayer de panser cette plaie ouverte qu'est la perte de Franky. L'urne, le garage, la plage, la vie, tout simplement.

— On est deux.

— Il me manque toujours autant.

— À moi aussi.

Simultanément, ils gonflent leurs poumons d'air.

— Est-ce que tu es prêt ?

— Oui, je crois. Toi, est-ce que tu es prête ?

— Oui, je crois.

— Très bien. On y va.

Jordan démarre la moto, le cœur gros. Il jette un coup d'œil par-dessus son épaule, Avril s'accroche à lui.

— Jordan, est-ce que tu as entendu la nouvelle chanson qui passe à la radio ? Je l'adore, je crois que c'est ma nouvelle chanson préférée ! hurle de joie son frère.

— Je sais, Franky, tu adores toutes les chansons, tu en as une nouvelle préférée toutes les semaines !

— Jordan ! Est-ce que tu m'entends ?

— Ouais... je...

— Jordan ! Jordan, viens me chercher, j'ai peur ! J'ai peur ! Jordan !

Soudainement, la lumière tamisée qui les enveloppait s'assombrit. Il croyait se trouver dans un bar, mais Jordan réalise qu'il est assis à la table de l'appartement. Il regarde autour de lui, il voit la cuisine et le salon. Il ne comprend plus. Il baisse les yeux et constate qu'il est installé sur le siège passager du pick-up. En relevant la tête, le regard paniqué de Franky derrière le volant lui glace le sang. Jordan étouffe, lui-même envahi par la peur. Il étire son bras pour essayer d'attraper celui de son frère, mais il en est incapable. Franky semble n'être qu'un mirage, pourtant il est là, il lui parle et il l'entend.

— Viens me chercher ! Jordan ! Jordan ! hurle de nouveau son grand frère.

— Je ne peux pas, je suis désolé, Franky ! Je n'arrive pas à t'attraper, je suis pris sur le siège, je n'arrive pas à me détacher ! Merde, Franky, je suis tellement désolé !

Jordan perd la vision de Franky. Tout ce qu'il voit maintenant, ce sont les rayons du soleil qui s'introduisent dans une chambre où l'air semble stérile. Il se retourne et sur un lit d'hôpital, il voit son propre corps, étendu dans les draps blancs. Sa peau est pâle, dépourvue de toutes traces de vie. Debout au pied du lit, il éprouve la

sensation de se faire percuter violemment. Une vive douleur se propage dans son corps, ce qui le réveille abruptement.

Jordan se lève d'un bond dans le lit, étourdi, essoufflé et en sueur. Désorienté, il a besoin d'un moment pour réaliser où il se trouve. Un profond malaise lui comprime la poitrine comme une masse sombre et douloureuse qui l'étouffe davantage à chaque respiration. C'est lui qui aurait dû se trouver dans ce lit à l'hôpital et non son frère, il en est toujours autant convaincu. Une main se dépose sur son bras, il sursaute au contact.

— Jordan, calme-toi, lui souffle-t-elle doucement.

— Il était là.

— Tu veux en parler ?

— Non. Ça va. Je vais prendre une douche.

Elle le suit du regard jusqu'à ce qu'il s'introduise dans la minuscule salle de bain. Il allume l'interrupteur et il observe son reflet dans le miroir pour constater qu'il est bel et bien vivant. Encore un rêve... Des souvenirs, des angoisses, des peurs et des craintes qui remontent à la surface, mais les sensations sont si réelles qu'elles continuent de se répandre dans l'ensemble de son corps, même s'il est éveillé. Parfois, Jordan bénéficie d'un sursis de ces rêves durant une journée ou deux et puis ils reviennent. Ces films nocturnes ne sont pas toujours tristes, parfois il entend le rire joyeux de Franky, parfois Avril s'y trouve, tout comme Rocco et leurs amis. Le passé s'entremêle avec le présent et le futur. Un amalgame d'espace-temps, de sensations, de joie, de tristesse, d'appréhensions et de doutes.

Jordan n'a pas la force d'en parler à Avril, de lui expliquer en détail. De toute manière, Avril et lui ont suffisamment de pain sur la planche en ce qui concerne leur gestion émotionnelle de l'un et de l'autre.

À sa sortie de la salle de bain, il remarque qu'Avril n'est plus dans le lit. Inquiet, Jordan enfle son jeans sans prendre le temps de mettre quelque chose en dessous, il met ses bottes à la hâte sans même les lacer et il s'empresse de sortir à l'extérieur de la chambre de motel. Il s'autorise à relâcher son souffle dès qu'il aperçoit Avril un peu plus loin, assise sur une table de pique-nique, l'urne de Franky à côté d'elle. Elle contemple le lever du soleil.

Avril se retourne, elle l'observe un instant, pour ensuite lui faire signe de venir la rejoindre. Il étire son bras et attrape un t-shirt qu'il enfle à la hâte en la rejoignant. Dans le silence le plus complet, ils observent le soleil s'élevant à l'horizon qui projette une joyeuse lueur rosée. Elle lui sourit, lui permettant ainsi d'admirer ses fossettes qui se creusent dans ses joues. Jordan lui sourit en retour.

Peu à peu, il se calme, peut-être parce qu'Avril semble paisible aussi ?

Je mastique ma bouchée de crêpe en fixant le long comptoir du *Diner* et les bancs tournants de style rétro. J'adore ce genre de restaurants américains ! Perdue dans mes pensées, je ne remarque pas la serveuse qui me demande si je veux encore du café. Jordan me pousse du coude, me ramenant à l'instant présent. J'acquiesce, parce qu'on ne refuse jamais du café.

— Ça va ? me demande Jordan en prenant une gigantesque bouchée de ce qui reste de ma crêpe.

— Ouais... En fait, je me disais que je ne vais pas survivre à plus de six heures de moto par jour. Nos escapades à Las Vegas, de temps en temps, OK, mais un mois de moto avec autant d'heures en étant assise sur le minuscule siège derrière : je ne vais pas y arriver.

— On a tout notre temps, c'est pour cette raison que je voulais qu'on prenne un mois. On n'est pas obligés de rouler tous les jours

non plus. On peut simplement faire des quatre heures, même moins. Il faut voir selon la journée, la météo et les environs.

— Ouais, tu as raison.

Son regard se promène de mon assiette à moi.

— Tu as recommencé à bouffer comme un trou sans fin, est-ce que ça veut dire que tu vas mieux ?

— J'hésite entre être flattée ou froissée par ton commentaire.

Jordan esquisse un large sourire satisfait.

Effectivement, j'ai retrouvé mon appétit et je dors mieux, du moins plus longtemps, sauf lorsque Jordan me réveille en sursaut. Il refuse de me parler de ses rêves et de ce qu'ils contiennent. Il s'abstient également de me faire part de ses émotions, qui semblent profondément le perturber à son réveil. Il s'autorise seulement à me dire si Franky y était ou pas.

Ceci est notre plus grande lacune : la communication.

Puisque j'ai beaucoup de temps pour réfléchir quand je me retrouve derrière lui sur la moto, je me suis dit qu'il était plus que temps de me pencher davantage sur la question et de me psychanalyser un brin sur le sujet. Plutôt que de le provoquer, de le brusquer et le mettre au pied du mur comme j'ai l'habitude de le faire quand on traverse une situation conflictuelle, je m'inspire de Franky. Du moins, j'essaie ! Ce qui veut dire en d'autres termes : laisser du temps à Jordan. Il doit réaliser par lui-même et il doit décider lui-même. En fait, il doit croire que la décision vient de lui ! Franky l'avait compris depuis longtemps et il m'avait déjà expliqué sa technique d'approche avec son frère. Je ne l'avais jamais mise en pratique pour la simple et bonne raison qu'il était là et que sa simple présence nous tempérait régulièrement, Jordan et moi.

Mon regard glisse sur l'urne de Franky en face de nous sur la table.

On a fait du progrès en ce qui concerne la cohabitation avec les restes de Franky. On traîne l'urne partout avec nous depuis qu'on a quitté San Diego, il y a deux jours. C'est au point de l'apporter même au restaurant, parce qu'on trouve inconcevable de laisser Franky dans la sacoche de la moto.

Le doigt de Jordan, qu'il glisse sur ma joue, et la sensation collante de la crème fouettée m'extirpent de mes pensées. Je sursaute en riant, tout en repoussant du mieux que je peux mon agresseur ! Amusé par ma réaction, il trempe son doigt dans le chocolat en me retenant fermement les poignets de son autre main. Il m'étend du chocolat sur le front sans aucune pitié.

Je ris aux éclats, tout en me débattant lamentablement !

— Arrête !

— Quoi ? Je crois que je n'ai pas très bien compris, tu en veux plus ? C'est bien ce que tu dis ?

— Pourquoi as-tu enduit mon visage de crème fouettée et de chocolat ?

— Est-ce que tu préférerais que je l'enduisse d'autre chose ? Ça me plairait aussi, tu sais. J'adore quand tu...

— Jordan !

— Quoi ?

— Obsédé !

Il rigole pendant que j'essuie mon visage avec la petite serviette de papier. Il est évident que je vais devoir me rincer avec de l'eau.

— Est-ce que tu as terminé de bouffer, petite ogresse ?

— Ah ! Ah ! Très amusant ! Oui, j'ai terminé et je vais à la salle de bain me nettoyer.

On se regarde l'un l'autre, heureux de ces moments de légèreté particulièrement précieux.

À mon retour à la table, Jordan affiche un drôle d'air. Celui d'un gars qui a un mauvais plan derrière la tête. Il me fait signe de ne pas m'asseoir, il m'ordonne d'enfiler le sac à dos, il attrape l'urne de Franky et il me souffle à l'oreille en se levant :

— Cours, petite emmerdeuse.

Est-ce qu'il me propose de prendre la fuite et de ne pas payer ?

Mon petit farfadet me fixe de ses yeux ronds en secouant vigoureusement la tête de haut en bas. Je crois bien que oui !

Mon cœur fait trois tours. Je fais volte-face et je sors du restaurant en courant, totalement charmée par ce plan d'adolescent stupide et irresponsable ! Une fois dehors, Jordan s'empresse de ranger Franky. On enfle nos casques à la hâte.

Je m'accroche à lui, il fait rugir le moteur et on quitte le stationnement à toute vitesse !

L'air est particulièrement doux aujourd'hui et le soleil est maintenant à son zénith. Jordan me fait signe qu'il doit arrêter à la station-service qu'on aperçoit au loin. On n'a fait aucun arrêt depuis notre déjeuner au restaurant ce matin, celui duquel on est partis sans payer comme des gamins délinquants.

Dès qu'il coupe le moteur, je reviens sur le sujet.

— Jordan Diaz ! Tu m'as fait me sauver du restaurant sans payer !

— Avoue que c'était amusant, non ?

— Tu es incorrigible ! C'était complètement stupide !

— J'ai payé pendant que tu étais à la salle de bain.

Mon petit farfadet raccroche la ligne en soufflant de soulagement. Lui qui appelait pour se dénoncer à la police.

— Jordan, est-ce que tu te fiches de moi ? C'est la vérité ?

— Je te jure, j'ai bel et bien payé. Juste te voir rire comme une gamine, c'était... ça valait le coup.

La douceur dans ses derniers mots vient soudain me chatouiller le cœur. Je devrais arrêter de sourire autant, j'en ai les dents sèches. C'est ridicule.

Jordan fait le plein pendant que je fouille dans la sacoche pour atteindre mon porte-monnaie coincé sous l'urne de Franky. Je dois finalement la sortir pour arriver à mes fins. Une fois la moto rassasiée en essence, je me dirige à l'intérieur pour régler la facture et faire l'achat de quelque chose à me mettre sous la dent, ce qui veut dire acheter des bonbons. Évidemment, à mon retour, Jordan s'empare du sac en fourrant une énorme poignée d'oursons en jujubes d'un seul coup dans sa bouche.

— Franchement.

— Quoi ?

— Tu pourrais peut-être m'en laisser.

— Mais il en reste ! argumente-t-il en rigolant, la bouche pleine de sucreries.

Je lève les yeux au ciel en grimpant derrière lui. Au moins, quand je suis cachée dans son dos, il ne peut pas voir mon sourire en coin.

Quelques minutes plus tard, alors que je suis perdue dans mes pensées à admirer le paysage désertique, un malaise s'imisce dans ma poitrine, sorti de nulle part. Comme un éclair qui me traverse le cerveau, je réalise que j'ai complètement oublié de remettre Franky dans la sacoche.

— Jordan ! Arrête-toi tout de suite !

Ce qu'il s'empresse de faire en se mettant sur l'accotement de la route. Je débarque tellement vite que je passe à un cheveu de me casser la figure. J'ouvre la sacoche, merde ! Merde ! Merde ! Merde ! Merde !

— Avril, qu'est-ce qu'il y a ?

— Franky !

— Quoi, Franky ?

— J'ai oublié Franky !

— Est-ce que tu es sérieuse ? Tu l'as laissé à la station-service ?

— Tu l'avais mis sur mon porte-monnaie, j'ai dû le sortir, et quand je suis revenue, tu m'as distraite avec tes conneries en volant mon sac de bonbons !

— Avril ! Tu as oublié mon frère ! Monte, allez, qu'est-ce que tu attends !

Avant de monter, on se jauge un bref instant, à demi amusés par l'absurdité de la chose, à demi paniqués d'avoir peut-être perdu Franky. Jordan s'empresse de faire demi-tour... En arrivant à la station-service, je repère l'urne. Elle est par terre à côté de la pompe à essence. Un profond soulagement s'installe dans ma poitrine. J'accours récupérer Franky !

— Je l'ai ! J'ai Franky ! Tout va bien !

Jordan me dévisage avec une certaine touche de contrariété dans les yeux.

— Si tu oublies mon frère encore une fois, je te laisse sur le bord de la route.

— Tu n'as qu'à arrêter de faire des stupidités et je vais être moins distraite !

— Avril, tu n'as plus cinq ans ! Sérieusement !

— Est-ce que tu es en colère ?

On dirait qu'il est en colère. Je veux dire, je peux comprendre, mais tout est bien qui finit bien. Non ?!

— Tu sais quoi, Jordan ? Tu n'es pas mieux que moi. L'urne était juste à côté de toi !

— Qu'est-ce que tu as depuis ce matin ? Tu es complètement perdue.

— Ce que tu m'agresses !

Fidèle à lui-même, Jordan change soudainement d'attitude. Il me regarde en souriant. Je ne comprends rien de cet homme.

— Je crois que c'est le bon moment.

— Quoi ?

— Le moment pour que tu laisses un souvenir. C'est une belle péripétie qui mérite d'être signée, non ? Je crois que celui de Jarod est de circonstance.

— Est-ce que je peux avoir l'explication ?

— Les gars, en tournée, ils étaient complètement défoncés et ils avaient oublié Jarod dans une station d'essence. Il était parti pisser. C'est Franky qui conduisait la van de Jarod. Il avait dû laisser le volant à Thomas pour rebrousser chemin et aller récupérer Jarod parce qu'il riait tellement qu'il n'arrivait pas à conduire.

— Je ne connaissais pas cette histoire !

— Maintenant, oui. Allez, petite emmerdeuse, le médiateur de Jarod et on reprend la route.

Un large sourire couvre soudainement mon visage. Cet homme me surprendra toujours.

Je prends soin de ranger l'urne dans la sacoche, légèrement paranoïaque, et je fais même une deuxième vérification visuelle, pour ensuite ouvrir mon sac à dos et attraper le médiateur de Jarod. Je retourne à la pompe à essence et j'y dépose le médiateur sur le dessus. Je prends ensuite une photo, que j'envoie à Jarod en lui expliquant la raison de cet emplacement pour son objet.

Il s'agit du premier objet qu'on laisse sur notre chemin.

Il est tard, ils ont fait beaucoup de route aujourd'hui, et ce, malgré l'avertissement émis par Avril ce matin. Ils ont convenu de rouler plus longtemps puisque la route qu'ils ont décidé d'emprunter était sans fin et située dans un endroit presque désertique. Il n'y avait rien dans les environs. Ils ont fait quelques arrêts en se stationnant sur le bord de la route afin de se dégourdir les jambes, manger un peu et

boire. Jordan doit avouer qu'il est tout de même charmé par l'expérience. Il n'aurait pas pu demander une meilleure partenaire pour faire ce genre de voyage. Avril aime l'improvisation, elle est peu exigeante, elle s'accommode de tout et elle fait avec ce qu'elle a sous la main. Lui, il est, disons, plus réticent et il est bien moins enthousiaste qu'elle quand ils doivent dormir dans un motel douteux, comme celui dans lequel ils sont présentement. Contrairement à ses virées à motos, qu'il faisait en compagnie de Craig, Franky et Luis, des escapades toujours planifiées afin de le satisfaire. Jordan se voit confronté à l'inconnu, ce qui l'angoisse et l'irrite grandement.

Franky savait très bien, en lui imposant cette demande, qu'il lui serait impossible de la refuser et qu'elle le sortirait de sa zone de confort. Bien visé !

Avril, elle, s'approprie chaque instant, elle lui pointe au hasard le chemin à prendre lorsqu'ils arrivent devant une intersection. Elle s'accroche à lui lorsqu'il accélère à toute vitesse pour la faire rire. Elle mange n'importe quoi en grognant de plaisir à chaque bouchée parce qu'elle est simplement heureuse, puis quand elle descend de la moto, elle ferme les yeux en appréciant les rayons du soleil sur son visage, mais ce qu'il préfère, c'est de la voir s'étirer les bras lorsqu'il roule à basse vitesse en se délectant du vent sur sa peau.

Assis sur le lit raide, Jordan observe Avril sortir les vêtements de son sac à dos. Elle se retourne, attentive comme toujours à ses réflexions silencieuses.

— Je vais prendre une douche, tu viens me rejoindre ? lui demande-t-elle.

Il sourit comme un imbécile en sachant très bien la raison de ce petit regard coquin et de sa langue qu'elle coince entre ses dents en souriant. Jordan prend un instant avant de la suivre, le regard posé sur l'urne de Franky posée sur la table de chevet. Quand soudainement, le cri d'Avril le fait sursauter. Il accourt dans la salle de bain. Avril,

debout sur la toilette en sous-vêtements, tient son t-shirt d'une main en lui pointant la douche :

— Jordan ! Il y a un foutu lézard dans le bain !

— Mais non, tu délirés, Avril !

Il ouvre le rideau d'un mouvement brusque, ce qui fait peur au lézard qui s'empresse de grimper sur la robinetterie. Amusé, il se retourne pour contempler Avril, perchée sur la toilette.

— Tu as plongé avec des requins blancs et tu as peur d'un petit lézard ?

— C'est l'effet de surprise ! Il bouge beaucoup trop rapidement ! Trop imprévisible !

— Imprévisible ? Je me demande bien ce qu'il y a de plus imprévisible entre un requin blanc et un lézard d'à peine dix centimètres !

— On s'en fout ! Qu'est-ce qu'il faut faire ? Appeler le contrôle animalier ? Je vais aller à la réception. Non, je ne sais pas. Les pompiers, peut-être ? Jordan, arrête de rire, merde !

— Avril, premièrement respire, on dirait que tu vas t'évanouir ! Voilà ! Respire... Et là, tu vas descendre de la toilette pour m'aider à l'attraper et on va le remettre dehors, tout simplement.

— Non, mais est-ce que tu délirés, Jordan ? L'attraper ? Est-ce que j'ai l'air du gars à la télé qui caresse des crocodiles comme si c'était des foutus chiens ?

Il éclate de rire ! Tellement, qu'il met une main sur le mur afin d'éviter de tomber, il a mal aux joues !

— Allez, donne-moi ton t-shirt et tiens le rideau de douche pour que le lézard ne se sauve pas trop loin, lui dit-il en lui tendant la main.

— Prends ton t-shirt, Jordan, l'amant de la nature ! Pas le mien, rouspète-t-elle, les bras croisés.

Il recouvre le lézard de son t-shirt et dans un mouvement rapide, il l'attrape en veillant à ne pas le blesser. Il traverse ensuite la chambre, suivi de près par Avril qui se fiche complètement de sortir à l'extérieur en sous-vêtements. Une fois dehors, il marche un peu avant de déposer le reptile plus loin au pied d'un petit arbuste. Dans la pénombre, il le regarde partir à toute vitesse sous la végétation.

— Tu es sauvée maintenant, princesse.

Elle lui attrape la main en souriant. En refermant la porte derrière eux, il tire Avril contre lui d'un mouvement autoritaire, pour ensuite écraser sa bouche contre celle de cette ravissante emmerdeuse qui sait le divertir toujours autant. Elle répond avec ardeur en s'accrochant à son cou.

Il la plaque durement contre la porte en la soulevant dans ses bras.

Je tire le drap pour qu'il nous recouvre complètement, des pieds jusque par-dessus nos têtes. On a fait notre yoga matinal, sur des serviettes de bain. Puisqu'il était impossible de traîner à moto des tapis de yoga, nous improvisons avec ce que nous avons sous la main ! Jordan a ensuite fait son *workout*, qu'il répète tous les jours, ce qui consiste à effectuer une série de mouvements sans l'aide de poids ou d'appareils de musculation, à l'exception de sa série de *push up* qu'il fait avec moi étendue sur lui ! On a ensuite pris une douche et on est repartis se blottir l'un contre l'autre dans le lit comme de grands enfants, exempts de responsabilités et de tracasseries de la vie, ou presque. Sous ma tente improvisée, je pouffe de rire quand il me colle contre son corps. À quelques centimètres de son visage, je le détaille avec minutie, comme on observe une œuvre d'art en tentant de saisir toute la complexité et l'essence qu'elle dégage. Je glisse doucement mon index sur son visage que je parcours en effleurant. Il ferme les yeux. J'aime le voir comme ça, quand il est calme, doux et paisible.

— Est-ce que tu as envie qu'on reste ici une journée de plus ? me demande-t-il, toujours les yeux clos.

— Évidemment, tu choisis l'hôtel luxueux.

— Il n'est pas luxueux, il est juste mieux que tous les autres endroits où nous avons dormi depuis bientôt une semaine.

— Ce n'est pas faux.

Je me colle à lui en lui donnant une série de bisous sur l'ensemble de son visage.

— Je vais prendre ça pour un oui, me dit-il en essayant d'échapper à mon attaque joyeuse.

— Oh ! Loue m'a répondu ce matin, elle adore l'emplacement de son objet !

— Lui as-tu dit que j’ai failli mourir en te voyant grimper tout en haut de la citerne d’eau ?

Mon petit farfadet, au sommet d’une montagne de son monde magique, tient l’étendard de son monde magique qu’il vient de planter tout en haut.

Bon, il est vrai que c’était un peu risqué, mais qui ne risque rien n’a rien et je voulais que le pendentif de Loue soit le plus haut possible ! J’ai réussi, même si Jordan s’y était farouchement opposé. Il a tout de même pris la photo de moi perchée tout en haut de la citerne avec le pendentif à la main et mon sourire de conquérante. Ah, oui ! Et je me suis également départie de la clé de Luis. Lors d’un arrêt cette semaine pour dîner. Jordan était resté scotché devant une voiture stationnée devant le restaurant. Il m’avait expliqué que cette voiture était le modèle préféré de son frère. J’avais donc décidé d’entrer dans le restaurant avec la ferme intention de savoir à qui appartenait cette Buick Riviera 1963 gris charbon. Grimpée sur une chaise pour d’obtenir l’attention de tous les occupants, avec Jordan à mes côtés qui se massait le front, totalement exaspéré par mon entêtement et mes idées toutes plus folles les unes que les autres, je m’étais écriée :

— Excusez-moi, tout le monde ! J’aimerais savoir à qui appartient la ravissante Buick Riviera de collection stationnée devant ce charmant restaurant, j’ai peut-être légèrement écorché la peinture.

Un homme et une femme âgés dans la fin cinquantaine s’étaient levés d’un bond de leurs chaises.

— Mais non ! Je rigole ! Enchantée, moi, c’est Avril et lui, c’est Jordan ! J’aimerais vous demander quelque chose d’un peu étrange.

On avait donc fait la rencontre de Ruby et Stan Brooks et il s’était avéré que ce charmant couple venait tout juste d’arriver au restaurant. Question de faire connaissance, je les avais invités à dîner en notre compagnie. L’air renfrogné de Jordan valait son pesant d’or.

Ruby était une grande femme aux cheveux blond platine et aux yeux intensément maquillés. Exubérante en tout point. Son mari, Stan, était un homme souriant et bedonnant, tout aussi charmant que sa femme avec sa couronne de cheveux et son visage aussi rond que son ventre. Durant notre repas, Jordan avait finalement décidé de baisser les armes et il s'était montré plus coopératif, dans la limite du possible venant de lui. On leur avait expliqué le motif de notre périple, une partie de notre histoire à tous les trois et la raison pour laquelle une urne était installée à côté de moi sur une chaise. En échange, nos nouveaux compagnons nous avaient offert un résumé de leurs trente-quatre ans de mariage et présenté quelques photos de leurs quatre enfants et de leurs petits-enfants.

Quand Ruby lui avait montré la photo d'une de ses petites-filles, Jordan avait haussé les épaules en disant, sans aucun filtre :

— Je déteste les gosses, causant un rire strident de la part de Ruby.

L'envie de lui foutre une claque derrière la tête m'avait démangé les doigts. Mais Ruby avait répondu avant que je n'aie le temps :

— Mais non, pas de souci, moi non plus je n'aime pas vraiment les enfants, sauf les miens et mes petits-enfants.

Elle avait étiré le bras en voulant tapoter gentiment celui de Jordan en guise d'acceptation de son commentaire, mais celui-ci l'avait retiré avant qu'elle ne le touche. Cet homme n'a jamais aimé le contact, surtout s'il ne connaît pas la personne devant lui. Petite bête farouche.

Ruby et Stan nous avaient ensuite parlé de leur passion commune pour les voitures de collection et leur amour démesuré pour leur Buick Riviera 1963. Je leur avais ensuite montré la clé de Luis, et Jordan avait expliqué la symbolique de cette clé mécanique au couple.

— Nous acceptons, s'était exclamé Ruby avec joie !

On avait pris une photo tous les quatre ensemble avec la clé en guise de preuve.

Ils ont convenu d'un commun accord de laisser Franky à la chambre pour un souper en tête-à-tête. Après quelques recherches sur son cellulaire, Jordan a trouvé un restaurant non loin de leur hôtel. Vu la température clémente, ils décident de s'y rendre à pied. Il a la furieuse envie de manger un bon steak en compagnie de sa ravissante... petite amie ?

Accueillante, la terrasse illuminée d'une multitude d'ampoules pendouillant au-dessus de leurs têtes les baigne dans une ambiance joyeuse. Après avoir commandé ce qui leur fait envie et réussi à dissuader Avril de prendre un verre de vin, Jordan l'observe prendre une longue lampée de sa bière sans alcool. Elle lève les yeux au ciel avant de lui demander de manière expéditive, propre à la femme sans filtre qu'elle est :

— Qu'est-ce que ça peut bien te faire que je boive de l'alcool, Jordan ?

— Tu le fais pour les mauvaises raisons.

— C'est vrai que tu es bien placé pour me donner des conseils !

— Tu as repris de l'alcool parce que tu étais incapable de te gérer émotionnellement après la mort de Franky.

— Merci de me le rappeler.

— Je ne dis pas que je suis mieux que toi, loin de là.

— Pour ton information, il n'y avait pas que la mort de Franky qui m'a mise dans un sale état. Il y avait aussi l'abandon de celui que j'aimais.

— Est-ce que tu l'aimes toujours, ce crétin qui t'a abandonnée ?

— Ça, ça reste à voir.

Elle baisse les yeux en fixant le liquide doré dans son verre.

— On va faire quelque chose. Je vais le faire avec toi, on va le faire tous les deux, ensemble.

— Pourquoi est-ce que tu arrêteras de boire avec moi, Jordan ?

— Parce que je t'aime et que je veux ce qu'il y a de mieux pour toi. Et parce que d'arrêter de boire ne me fera pas de tort non plus.

Avril ferme les yeux et elle se blottit dans le creux de son cou. Sa peau chaude et son odeur délicate l'enivrent subitement. Il l'enlace en déposant un doux baiser sur son front.

De retour à la chambre, après avoir mangé comme des rois et être passée sous la douche, j'ai une idée qui me traverse l'esprit en voyant les restes de Franky sur le bureau. J'ouvre le sac à dos et je saisis le crayon-feutre noir de Thomas. Je prends l'urne et je m'installe dans le lit en sous-vêtements avec la ferme intention de réaliser une œuvre d'art.

Mon petit farfadet, devant une immense toile vierge, brandit ses pinceaux.

Puisque l'urne est noire, je décide de dessiner directement sur les morceaux de ruban adhésif gris. J'y vais de tout mon talent d'artiste en dessinant un cœur, une marguerite et un trèfle. Jordan, qui sort à l'instant de la salle de bain, s'approche pour voir mon travail.

— On dirait des dessins d'un enfant de cinq ans.

— Toujours aussi agréable, Jordan Diaz. Tiens, à ton tour !

Jordan hésite un instant, puis il s'empare du feutre. Il inscrit sur le couvercle de l'urne nos trois noms, ensuite il dessine un chien, une bouteille et une note de musique. Il observe attentivement son œuvre.

— Merde, je ne suis pas vraiment mieux que toi.

On éclate de rire !

Loin d'être au bout de notre idée, on entreprend de couvrir de dessins l'intégralité des rubans adhésifs avec des symboles, des chiffres et des noms. Satisfaits, on contemple l'urne que Jordan tient à bout de bras pour s'assurer qu'on a bien recouvert chaque centimètre disponible.

— Elle a de la gueule !

Ce que je lui confirme avec un pouce en l'air et un énorme sourire qui me traverse le visage.

D'un mouvement calculé, Jordan dépose l'urne sur la table de chevet pour mieux revenir vers moi. En deux temps, trois mouvements, je me retrouve coincée sous lui. Dès que ses lèvres touchent les miennes, une vague de chaleur me traverse le corps pour terminer sa course dans le creux de mon ventre. Ses mains retrouvent mes seins, ma gorge, mes hanches, et les miennes caressent sa peau chaude. Son odeur m'a toujours enivrée. J'en suis dingue.

— Avril, souffle-t-il entre deux baisers, laisse-moi te faire l'amour.

— Je n'aime pas l'odeur, râle Jordan en affichant une mine de dégoût.

— Arrête de chialer, on n'a pas trop le choix.

— L'odeur de tes vêtements me manque. Le savon que tu prenais pour la lessive, je l'aimais bien.

— Ce n'est pas si pire, de toute manière, tant que nos vêtements sont propres, c'est ce qui compte, non ?

— Ouais... C'est pour un temps. Quand on aura notre chez-nous, tu prendras celui que tu utilisais à la maison.

Je fixe Jordan, la bouche ouverte, avec une poignée de vêtements que je m'apprêtais à balancer dans la laveuse.

Mon petit farfadet sort simultanément sa tête de la laveuse frontale. Il me le confirme, il a entendu la même chose que moi.

— Est-ce que tu as dit « notre chez-nous » ?

— Ouais, qu'est-ce qu'il y a ?

— À notre retour, tu veux qu'on vive ensemble ?

— Est-ce que tu avais un autre plan ?

— Non, je... je ne sais pas, c'est que...

— Que quoi ?

— Tu penses à ce genre de chose ?

— C'est évident, non ? C'est le problème ? Tu n'en as pas envie ?

Je déteste quand il fait ça.

— Je... Là n'est pas la question ! C'est que tu me balances l'information par la tête comme une évidence et que là, tu me parles avec tes grands airs de sergent frustré !

— Je n'ai pas l'air d'un sergent frustré !

— Oui, vraiment !

— Tu n'es pas mieux !

— OK ! Bravo !

— OK ! Je vais faire un tour !

— Non ! Jordan, attends...

Et il tourne les talons, puis il sort de la buanderie.

Ma bête noire grimpe sur la série de laveuses alignées devant moi et elle secoue son épaisse fourrure en grognant. « Coucher ! Vilain gros chat ! » lui dis-je intérieurement.

Défaitiste, je m'écrase dans la petite chaise et je fixe l'urne de Franky posée sur la chaise voisine. Je m'adresse à l'urne à voix haute sans me préoccuper de l'homme plus loin installé sur une chaise, un magazine à la main :

— Franky, pour quelle fichue raison on est incapables de parler calmement ou bien de se comprendre ? Pourquoi on peut parler de tout et de rien, rire comme des fous, faire l'amour comme des amants, mais quand vient le moment de parler de nous deux, de nos sentiments, de notre couple – parce que visiblement, on forme à nouveau un couple – , on est complètement dysfonctionnels ! Pourquoi ?

J'attends sagement la réponse, mais l'urne reste muette et je n'entends pas la voix de Franky me murmurer ce que j'aimerais bien entendre. Un long soupir s'échappe de ma bouche. Question de me changer les idées, je m'empare de mon téléphone cellulaire et je donne des nouvelles à mes parents, à Tatie Nicole et à Loue pour finalement opter pour me changer les idées en écoutant ma musique. Je fouille

dans notre sac à dos et j'enfile mes écouteurs. Je me perds dans mes pensées sans trop de difficulté, le temps que les électroménagers de la buanderie s'occupent de nos vêtements et que Jordan aille décompresser je ne sais où.

Jordan marche pendant un moment pour finalement décider d'appeler Craig. Il a besoin de parler avec son ami. Peut-être que de cette façon, procéder au tri de ses pensées entremêlées serait plus facile ?

— Jordan ! Que me vaut l'honneur de ton appel ?

— Elle me rend dingue !

— Ce n'est pas nouveau ! Dis-moi, vous en êtes où, combien avez-vous fait de miles ?

— On est environ à mi-chemin. On est au Texas, à Dallas, plus précisément.

— Waouh, c'est génial ! Alors, comment ça se passe ?

— As-tu écouté ce que je viens de te dire ? Elle me rend dingue !

— Et alors ? Est-ce que tu crois que toi, tu ne la rends pas dingue ?

Jordan repère un banc. Il s'y assoit en s'écrasant de tout son long.

— On est incapables de discuter de trucs qui nous concernent ! Mec, ça me rend dingue ! On peut parler de tout et de rien, pendant des heures. On rit de tout. On baise et c'est toujours bon. Mais une foutue connerie, un détail, un mot de travers, et pouf !

— Est-ce que tu l'as laissée parler ou tu as fichu le camp comme tu as l'habitude de faire ?

Devant le silence éloquent de Jordan, Craig poursuit :

— Jordan, arrête d’agir comme un enfant de cinq ans. Avril n’est pas ton ennemie, elle est là pour t’écouter, elle est toujours là pour toi, malgré tout ce que vous avez traversé et ce que tu lui fais vivre ! Peut-être qu’il est temps que tu lui dises le fond de tes pensées de temps à autre, tes belles pensées, je précise.

— Tu devrais lâcher le cabinet d’avocat de ton père et devenir thérapeute pour couples !

— Je vais prendre ça pour un compliment. Merci !

— De rien.

Les deux amis rigolent.

— Et toi, comment ça se passe avec Franky ? demande Craig sur une note plus sérieuse.

— Ça va. J’ai des journées meilleures que d’autres. Il me manque toujours autant, et je ne crois pas que ça changera de sitôt. Avril a au moins le mérite de me divertir.

— Vous faites ce qu’il faut faire, Jordan, je suis fier de toi. Et puisque je t’ai au bout du fil, je voulais te parler d’un truc. Je vais demander la main à Bethany !

— Sérieux ?

— Ouais ! C’est la femme de ma vie !

— C’est dingue ! OK ! Waouh !

— Je vais attendre votre retour, impossible que je fasse ce truc sans toi ! Bon, je dois te laisser, j’ai un client qui arrive. Tu vas y arriver, Jordan ! Tiens-moi au courant !

— OK, merci. Bye.

L’heureuse nouvelle le fait encore sourire même après avoir fermé l’écran de son téléphone cellulaire. Rapidement, ses pensées reviennent à Avril.

— Franky, qu'est-ce que tu ferais en ce moment, vieux ?
murmure Jordan.

En relevant la tête, un café de l'autre côté de la rue attire son attention. Peut-être que sa boisson chaude préférée lui ferait plaisir ? Ça ne coûte rien d'essayer.

La tête contre le mur, j'attends que le séchage de nos vêtements prenne fin. Jordan s'installe sur la chaise voisine et il me tend un café que je saisis en plissant des yeux. Il me prend un écouteur qu'il s'insère dans l'oreille.

— Tu essaies de te faire pardonner ?

— Ça fonctionne ?

Le goût onctueux du café m'arrache un sourire malgré moi.

— Peut-être.

Mon petit farfadet mâchouille une pastille de savon à lessive en salivant de la mousse, totalement envoûté par l'homme qui essaie de nous acheter avec du café.

La sonnerie de la sècheuse me sort de mon moment d'absence. Je m'empresse d'aller récupérer nos vêtements, de les plier et de les ranger pendant que Jordan me regarde, silencieux, toujours avec mon écouteur dans l'oreille. Nous avons du temps de route à récupérer. Le temps file.

Je sens déjà que mon corps ne sera pas en accord avec notre décision.

Puisqu'on avait prolongé notre arrêt à Dallas, on a roulé plusieurs heures pour compenser. À la fin de sept heures de route, on a opté pour un petit motel, le temps de dormir quelques heures et de reprendre la route à l'aube. Aujourd'hui, on a fait approximativement quatre heures et on a trouvé un endroit idéal pour y passer le reste de la journée ainsi que la nuit. Ce qui veut dire : ma nuit à la belle étoile ! Je suis si excitée et heureuse, malgré les ronchonnements de Jordan.

Une main sur la bouche, j'étouffe mon rire en voyant la contrariété suprême dans les yeux de Jordan lorsqu'il détache la couverture enroulée au bas du guidon de la moto. Il passe ensuite à côté de moi en m'ignorant complètement et il l'étend sur le sol.

— Je vais trouver de quoi faire un feu, marmonne-t-il en ronchonnant.

Mon petit farfadet embroche une immense guimauve sur une petite branche en s'exclamant de joie. Il s'offre en spectacle en faisant la danse du feu comme un aborigène, avec une petite feuille cachant son sexe, totalement impatient et surexcité !

On a pris soin de faire l'achat de nourriture pour le dîner, le souper et de quoi manger demain matin avant de reprendre la route. Jordan revient, les bras chargés de branches et de brindilles. Il s'affaire à la préparation du feu, chose pour laquelle j'ai un talent de pyromane née, mais je le laisse faire. Je ne vais quand même pas lui enlever son petit plaisir masculin.

Il s'empare du sac à dos et il s'écrase sur la couverture en pestant.

— C'est tellement confortable, je sens que je vais bien dormir ce soir.

— Jordan ! Fais un effort !

— Je n'ai pas envie de dormir à la belle étoile.

— Je n'ai pas envie de dormir à la belle étoile, dis-je en employant ma voix grave pour l'imiter.

Il me foudroie du regard et je pouffe de rire. Il sort du sac nos sandwiches, nos bouteilles d'eau, un sac de bonbons ainsi que son arme.

— Qu'est-ce que tu fais avec ton arme ?

— Non, mais tu t'imagines quoi au juste ? Que je vais passer le reste de la journée à dormir, au milieu de nulle part, bien pénard ? Tu vis dans quel monde, Avril ?

— Un monde magique avec un petit farfadet, des licornes, des arcs-en-ciel, un château et des fleurs, beaucoup de fleurs. J'aime les fleurs, particulièrement les marguerites.

La bouche close, il me dévisage, totalement dépassé par ma réponse. Il secoue faiblement la tête en signe d'exaspération et il entreprend de manger son repas.

J'ai assurément le mérite d'avoir été totalement honnête, non ?

Avril s'est assoupie, la tête posée sur sa poitrine. D'une main, il tire la couverture pour la recouvrir et s'assurer qu'elle n'a pas froid, même si elle est emmitouflée dans ses vêtements. Il s'empare d'une mèche des cheveux de la belle endormie, qu'il glisse entre ses doigts tout en étudiant le ciel étoilé. Jordan se rappelle que son frère adorait jouer dans les cheveux d'Avril.

Bien qu'ils n'aient pas abordé une seule fois leur futur retour à San Diego et qu'ils ne soient toujours pas revenus sur leur conversation de la buanderie, il se demande s'il peut y arriver à lui seul. S'il peut assurer le bonheur et les besoins d'Avril. Lui, il n'est pas doux et attentionné comme Franky. Il ne chante pas et il ne danse pas avec elle. Il n'a visiblement pas le même talent que son frère pour utiliser les bons mots lorsqu'il lui parle. Il n'est pas patient. Il ne

comprend pas toujours toute la subtilité derrière les gestes d'Avril. Il n'est pas aussi insouciant que Franky et il est de nature bien plus impulsive que son frère.

Ses pensées divaguent sur leur journée. Il se mentirait à lui-même s'il disait que de s'envoyer en l'air sur le bord d'un feu, à la belle étoile, n'était pas romantique. Romantique ou non, chose certaine, c'était que perdue au milieu de nulle part, Avril pouvait hurler de plaisir pendant qu'il la baisait. Et ça, c'était particulièrement agréable ! Ils avaient dîné en jouant aux cartes. Il avait eu sa première leçon de français. Ils avaient ensuite parié pour savoir lequel des deux déciderait de la prochaine destination et c'est Avril qui l'avait remporté, à sa plus grande surprise... Elle l'avait mise au défi en déposant une cannette vide à quelques mètres et elle avait proposé que le premier qui l'atteindrait d'une balle soit le vainqueur, donc celui qui pourrait choisir la prochaine destination. Jordan avait pouffé de rire en se disant qu'Avril n'avait jamais tenu une arme à feu dans ses mains et que, par le fait même, elle savait encore moins tirer.

Erreur ! Ne jamais sous-estimer Avril ! Elle n'avait jamais tiré sur une cible avec un pistolet, mais avec une carabine, oui, et elle avait atteint la cannette du premier coup. Il l'avait dévisagée, totalement sous le choc de constater un de ses nombreux talents cachés. Elle lui avait confié par la suite que son père était un fervent amateur de la chasse et que Georges et Jean-Pierre l'amenaient régulièrement au stand de tir. Même que pendant quelques années, elle avait possédé sa propre carabine pour le simple plaisir d'accompagner son père et son ami au stand de tir afin de montrer à tous son redoutable talent. Elle avait avoué qu'en ce qui la concernait, la chasse n'était pas vraiment son truc. Elle aime bien trop les animaux, sauf les reptiles, qui la terrorisent.

Jordan se dit qu'il devrait se laisser aller davantage, qu'il devrait cesser d'anticiper et cesser de prévoir l'imprévisible. Qu'il devrait se laisser porter par la vague et suivre le mouvement en profitant de chaque instant, comme le fait Avril, comme le faisait Franky.

Mais dans sa tête, ce n'est pas aussi simple.

Quand il ne prend pas les décisions et quand il se retrouve devant une situation nécessitant de l'improvisation, il est complètement déstabilisé. Il angoisse profondément, même s'il ne le laisse aucunement paraître. Malgré tout, Avril l'oblige à baisser sa garde et elle lui apprend à apprécier les petites choses de la vie, les détails n'étant pas toujours visibles pour les yeux. Avec l'aide de cette femme, un jour, peut-être qu'il y arrivera.

— Avril McCarthy ! Ramène ton derrière ici, immédiatement !
Avril !

Elle lui brandit son majeur.

Il se retient de ne pas foutre un bon coup de pied sur la moto parce que c'est la seule chose qui se trouve à sa portée. Jordan pousse tous les jurons possibles en observant Avril marcher le long d'une entrée menant à une maison et une immense ferme. Il pleut à boire debout, ils ont dû s'arrêter. En fait, il a dû arrêter la moto parce qu'Avril le menaçait de se jeter en bas ! En apercevant la ferme, elle s'est dit qu'ils pourraient y arrêter le temps que la pluie cesse, ce qui ne semble pas être près de se terminer d'ailleurs. Jordan a refusé sur-le-champ. Sa seule consolation du moment, c'est de ne pas s'être fait prendre par la pluie durant leur nuit précédente à la belle étoile. Il aurait ragé, c'est certain ! Mais qu'est-ce qu'elle s'imagine ? Que ces gens vont les accueillir avec un bon repas chaud ? Sécher leurs vêtements et leur offrir un lit pour la nuit ? Avril et ses fichues idées de débile ! Sa façon de vivre comme si rien n'est jamais grave et que tout est toujours simple ! Sans parler de sa confiance aveugle en la vie et sa manie de faire confiance aux étrangers, de croire que tout le monde est gentil et sympathique. Elle est complètement cinglée !

Jordan est trempé de la tête au pied et il bout de rage en la regardant marcher avec détermination jusqu'à la maison.

— Petite emmerdeuse de première classe, marmonne-t-il, les dents serrées.

Nous sommes installés à la table, entourée de la famille Lawson, une famille avec six enfants âgés de trois à seize ans. À la tête de cette impressionnante famille, John et Rebecca Lawson sont de sympathiques personnes, que j'ai eu la chance de rencontrer par le plus heureux des hasards. L'urne de Franky à mes pieds et Jordan à

ma droite, je remarque qu'il esquisse un sourire forcé à l'endroit de nos hôtes lorsqu'il prend une impressionnante cuillerée de pommes de terre pilées qu'il balance d'un coup sec dans son assiette.

Je savais pertinemment qu'il s'opposerait à mon plan, mais on était trempés de la tête aux pieds et la pluie s'intensifiait de manière spectaculaire. Surtout que la nuit approchait et qu'on était au beau milieu de nulle part ! Alors quand j'ai aperçu cette ferme, j'ai vu le signe providentiel de « Mme La Vie » !

On s'est obstinés cinq bonnes minutes aux abords de la route avant que je ne décide d'en faire à ma tête et que je ne cogne à la porte de la maison. La femme, Rebecca, a ouvert la porte en me détaillant de la tête aux pieds, pour ensuite me dire :

— Ma pauvre, mais vous êtes trempée de la tête aux pieds ! Entrez !

— Non, je... C'est très aimable à vous, mais... Bonjour, je m'appelle Avril McCarthy, je suis à moto... En fait, on est à moto, mon petit ami et moi. On s'est fait surprendre par la pluie et je me demandais si on pouvait attendre que la pluie cesse dans votre grange.

Rebecca s'est retournée en saisissant au passage un jouet, semblant provoquer un conflit entre les deux enfants qui passaient derrière elle en courant, pour ensuite héler son mari et le presser de s'habiller et d'aller nous ouvrir la grange pour qu'on puisse y mettre la moto. Elle m'a avisée que de violents orages étaient en vigueur pour la nuit. Elle m'a donc proposé de rester pour souper et de nous héberger, ce que j'ai accepté. John, un grand homme mince aux cheveux roux comme le feu, s'est empressé de me suivre jusqu'à Jordan afin de l'inviter à entreposer la moto à l'intérieur de la grange.

Totalement représentatif de l'homme sans filtre qu'il est, Jordan a refusé net en disant sans aucune retenue devant John :

— Avril ! On ne le connaît même pas ! Qu'est-ce qui te dit qu'on peut leur faire confiance ? Je ne sais pas le nom de ce gars !

— Jordan, voici John Lawson. John, voici Jordan Diaz, mon petit ami. Il est un peu grognon, mais il sait se montrer sympathique quand il le faut, surtout lorsqu'on lui propose de l'aide. Maintenant, Jordan, puisque tout le monde se connaît, on y va ?

Alors, on est là, au sec, installés confortablement dans la salle à manger de cette charmante demeure, à converser avec la famille Lawson. Rebecca et John s'esclaffent à la suite de mon récit consistant à remettre la clé de Luis au couple de la Buick Riviera.

À mesure que le temps passe, Jordan se détend. Il baisse tranquillement sa garde et il se permet d'expliquer à John les caractéristiques de sa moto qui appartenait à son frère, qui se trouve dans l'urne sous la table. J'ai évidemment détaillé à nos hôtes la raison de la présence de l'urne, ce qui découle de la raison même de notre voyage. Après le repas, en desservant la table, je surprends Jordan à sa sortie de la salle de bain. Il flatte la tête de l'énorme saint-bernard qui lui réclame de l'attention. Il gratouille le chien avec joie en s'accroupissant devant lui. La grosse bête poilue s'empresse de lui témoigner son amour en lui léchant le visage. Jordan rit doucement et soudainement, mon cœur se gonfle d'amour.

Plus tard en soirée, après avoir joué quelques parties de cartes avec Rebecca, John et l'aîné des enfants, nos hôtes nous conduisent à une toute petite chambre se trouvant à l'étage en nous offrant la minuscule salle de bain adjacente pour se laver si on le désire. À mon entrée dans la chambre, sur le couvre-lit fleuri, j'aperçois nos vêtements secs et pliés. Je remercie chaleureusement Rebecca et nous disposons, Jordan et moi, dans notre suite privée.

Jordan balance le sac à dos sur le lit, pour ensuite me pointer la base de lit en fer forgé :

— Je vais avoir les foutus genoux dans le front pour dormir.

— Jordan ! Pour l'amour du ciel ! Peux-tu cesser deux minutes de toujours ronchonner!

— Jamais ! C'est ma spécialité.

Je lève aussitôt les yeux au ciel en me pinçant le nez ! Il m'attrape en m'entraînant dans le lit qui grince.

— Bordel, je ne pourrai même pas te baiser, ils vont nous entendre de la ville voisine !

— Tu n'auras qu'à me faire l'amour doucement, lui dis-je en me retournant sur le ventre afin de lui faire face.

Même sur ce couvre-lit et avec les oreillers aux motifs bleus fleuris, il est éblouissant. Je poursuis en vivant pleinement mon moment de joie intérieure :

— J'adore le style de cette maison ! Les boiseries, le style champêtre, les vases remplis de fleurs dans toutes les pièces ! Ils forment une superbe famille, vraiment, je les adore ! Six enfants, est-ce que tu imagines ? Waouh, c'est dingue, six ! Nous avons eu de la chance de tomber sur eux et qu'ils nous accueillent dans leur demeure. Rebecca m'a promis de m'amener voir les petits veaux avant que nous partions demain matin !

— Tu me rends complètement dingue, j'espère que tu le sais ?

— Moi ? Mais voyons, dis-je d'un ton totalement coupable.

— Ta capacité à faire confiance à la vie et aux gens, les yeux fermés, à suivre ton instinct et omettre de réfléchir devant toutes les situations possibles, ça me rend dingue et rempli d'admiration. Mais dingue tout de même, je précise, au cas !

— Jordan, j'ai envie qu'on s'installe ensemble à notre retour, toi et moi, dis-je en retenant ma respiration devant l'attente de sa réaction et mon changement de sujet inopportun.

Il me scrute avec profondeur.

— C'est ce que je veux aussi. J'ai... j'ai peur de ne pas réussir à te combler, au quotidien. Tu sais, Franky était... il était important,

sa présence était... je ne sais pas. Je ne vais pas te faire des soupers à la chandelle, je ne vais pas t'écrire des chansons, t'apporter des fleurs toutes les semaines, je ne sais pas jouer de la guitare et je... je ne suis pas comme lui, je...

— Jordan, je n'ai pas envie que tu sois comme Franky ou bien que tu changes pour devenir comme lui, je... je t'aime et je t'aime tel que tu es, même si parfois, tu es franchement désagréable à vivre !

— Je ne sais pas lequel de nous deux est le plus désagréable à vivre, Avril McCarthy.

— J'admets qu'à certains moments, j'ai peut-être bien une petite longueur d'avance !

L'amusement s'empare de nous. On rigole le plus silencieusement possible.

Jordan dépose ensuite ses lèvres chaudes sur les miennes en m'embrassant avec une douceur que j'adore. Il relève ensuite délicatement la chemise de jeans de Franky et il glisse ses doigts sur ma peau frissonnant au simple contact de ses douces caresses. Mon corps se soulève dans un puissant élan de désir. Il se retrouve au-dessus de moi et je m'accroche à lui en échappant un petit cri d'excitation quand il insère sa main sous mon jeans. Avec ses doigts habiles, il me caresse avec finesse tout en écrasant son autre main sur ma bouche afin d'étouffer mes gémissements et minimiser le bruit de ma forte respiration. Lorsqu'il juge qu'il a suffisamment fait durer le plaisir, il enlève ses vêtements à la hâte, pour ensuite me retirer les miens, il détache chaque bouton de la chemise en prenant tout son temps... Impatiente, je lui empoigne son membre en produisant un mouvement de va-et-vient lui causant un grognement de plaisir qu'il étouffe à son tour en écrasant sa bouche sur la mienne.

Avec la plus grande délicatesse, il me pénètre en effectuant de longs mouvements lascifs. On doit se contenir à quelques reprises pour éviter de faire grincer le lit. Au comble de l'excitation, tout près

de la jouissance de nos corps soudés l'un à l'autre et de nos esprits en parfaite communion, il me souffle à l'oreille qu'il m'aime en m'amenant en même temps que lui dans la jouissance.

J'ai la tête qui explose, telle une série de feux d'artifice éclatant dans le ciel du monde magique de mon petit farfadet ! Avec ses lunettes de soleil en forme de cœur, un immense plat de *pop-corn* entre les jambes, accompagné de sa copine licorne, mon petit farfadet prend le temps de caresser délicatement un des pétales de la marguerite qu'il a transplantée dans un pot de céramique. Il sourit, heureux.

Au cours des derniers jours, je me suis départie du feutre noir de Thomas qu'on a mis sous le matelas à la chambre d'hôtel, la soirée qu'on a tatoué l'urne de Franky. J'ai pris soin d'envoyer une photo de l'urne à Thomas, ce qui l'a laissé légèrement perplexe devant nos piètres talents de dessinateurs ! J'ai également remis la carte de Craig, le roi de cœur, à Rebecca et John, ils l'ont clouée sur une des poutres de bois de la grange dans laquelle nous avons entreposé la moto durant notre hébergement-sauvetage. La baguette de *drum* de Matthew y est également passée. En sortant d'un restaurant mexicain, je l'avais glissée dans le bouquet de fleurs de plastique qu'une statue d'un Mexicain tenait devant la porte d'entrée. Matthew avait trouvé mon choix judicieux, puisqu'il avait fait la rencontre de Franky et Jordan dans un restaurant mexicain non loin du campus de Berkeley. Franky était monté sur une chaise en chantant une sérénade à la serveuse dans le but de la séduire. Matthew et Thomas, se trouvant à la table voisine cette soirée-là, avaient été charmés par le timbre de voix de l'inconnu et ils s'étaient joints à eux pour le reste du repas, c'était ainsi que le *band* avait été créé. L'arrivée de Jarod s'était faite un peu plus tard quand les frères étaient revenus à San Diego entraînant avec eux Thomas et Matthew.

Étendue de tout mon long dans le lit avec Jordan à demi étendu sur moi, je réalise que mon café après le souper n'était pas l'idée du siècle. Alors, je suis là, à contempler le plafond de la chambre de motel et à me perdre dans mes pensées.

L'agitation de Jordan dans son sommeil m'oblige à m'extirper de sous lui, pour ensuite le voir sursauter en se levant d'un bond du lit. Il pousse des jurons en se dégageant des couvertures et il s'assoit sur le bord du lit en se frottant vigoureusement le visage. Dans la pénombre, j'arrive clairement à discerner sa forte respiration qu'il tente de contrôler par tous les moyens. Ce qui émane de lui, à cet instant précis, est de la colère à l'état pur, je la ressens jusque dans mes tripes.

— Est-ce que ça va ? que je lui demande à voix basse pour ne pas le brusquer.

— J'en peux plus de ces rêves de merde ! Je vais devenir dingue !

Le trouble qui l'habite s'évanouit subitement et fait place à la tristesse. Je l'entoure de mes bras, il tente de me repousser, mais je le serre de toutes mes forces. Il finit par abdiquer et il s'effondre en larmes dans mes bras... J'ai le cœur en lambeaux, j'ai si mal de le voir dans cet état. Je prendrais sa peine en plus de la mienne, si je le pouvais.

— C'est horrible de le voir, de le sentir près de moi et dès que j'ouvre les yeux, il disparaît. Je ne sais plus quoi faire, Avril, j'ai mal, souffle-t-il en enfouissant son visage dans mes cheveux.

— Parle-moi, Jordan. Dis-moi tout, je t'écoute.

— Je sais que ce sont des projections de mon imagination, des sentiments refoulés, des sensations, des souvenirs, des émotions qui se mélangent dans des rêves imprécis, je sais tout ça, mais c'est douloureux. Il me gueulait dessus, il était en colère, il était coincé dans le pick-up. Ensuite, il s'est mis à pleurer, il était terrifié et je ne pouvais rien faire pour l'aider... Je ne peux jamais rien faire.

Je le serre fort contre moi.

— Avril, il me manque tellement, j'ai l'impression qu'en disparaissant, il a disparu avec une partie de moi. Je n'y arrive pas. Une journée, je crois que je vais bien, que je vais mieux, et la suivante, j'ai l'impression de me noyer. Son absence cause un putain de gouffre sans fin à l'intérieur de moi. Ça me donne le vertige. Si seulement je l'avais écouté, si seulement...

— Jordan, tu vas devoir te pardonner.

— Je n'y arrive pas.

— Tu vas le devoir, pour toi et pour lui.

— Plus on se rapproche de ces foutus quatre mille miles, plus je deviens dingue. J'ai l'impression de l'abandonner une seconde fois en le balançant je ne sais trop où. Je vais devenir cinglé ! Je ne veux plus le faire, Avril. Je ne peux pas, je ne vais pas y arriver !

Et je le laisse poursuivre, je le laisse vider son sac. C'est comme s'il ouvrait les valves au maximum. Jordan exprime d'un coup toutes ses inquiétudes, ses peines et ses doutes. Il rage contre lui et contre la vie lui ayant enlevé son frère. Lorsqu'il m'avoue qu'il aurait préféré être à la place de Franky, je frôle l'évanouissement. S'il pouvait comprendre combien je l'aime, combien il est précieux pour moi, comment il est important pour tous ceux qui l'entourent. Mais je crois que ça va lui prendre du temps, beaucoup de temps.

Au bout de quelques heures, il finit par s'assoupir, la tête toujours posée sur ma poitrine. Je lui sers d'oreiller, comme il a l'habitude de faire quand il réclame de l'amour et de la sécurité.

Jordan est écrasé de tout son long dans la chaise, il tapote nerveusement la petite table dans notre chambre. Son regard est dirigé vers la fenêtre en omettant volontairement de croiser le mien. Je dépose devant lui un énorme sandwich déjeuner et un jus d'orange.

— Merci, souffle-t-il du bout des lèvres.

Il est évident qu'il ressent un certain malaise de s'être ouvert à moi cette nuit. Il n'a pas dit un mot depuis qu'il s'est réveillé ce matin et il a fait son *workout* dans le silence le plus complet en écoutant sa musique à l'aide de mes écouteurs. Je lui ai laissé la chambre et je suis sortie faire une marche, pour ensuite revenir avec le petit déjeuner.

— J'ai fait également beaucoup de rêves de lui, de nous. J'en fais encore d'ailleurs. J'ai passé des nuits blanches à pleurer, entourée de ses affaires en me disant que je ne pourrais plus jamais être

heureuse. J'ai été en colère contre toi, vraiment très longtemps, parce qu'au début, j'avais besoin d'un coupable et ensuite parce que tu étais parti. En m'abandonnant, tu m'as offert un plateau d'argent débordant de haine à façonner et entretenir pour me distraire en partie de ma peine. À travers tout le vide qu'a causé sa disparition dans ma vie, à travers toute la colère que j'ai éprouvée pour toi, j'ai réalisé que tu me manquais autant que lui, sinon plus. J'ai misé tout ce que j'avais pour que tu reviennes, Jordan. J'avais besoin de toi et c'est d'ailleurs toujours le cas. Avec toi je vais mieux, avec toi je reprends vie tranquillement. Tu as tort de croire que tu n'es pas suffisant à mon bonheur, tu es là et je suis là, malgré tout ce que nous avons traversé. Je refuse de te laisser penser que tu aurais dû être à la place de ton frère. Ni lui ni toi n'auriez dû vous trouver dans le camion, Jordan, mais la vie en a décidé ainsi. Et on ne peut rien y changer.

Jordan fixe toujours la fenêtre, la mâchoire serrée et les yeux remplis de larmes.

— Tu dois comprendre que tu ne pourras jamais le ramener, Jordan. Que tu te maudisses jusqu'à ton dernier souffle ne le ramènera pas. Maintenant, il n'y a que toi et moi. Tu dois te pardonner et tu finiras par y arriver, j'ai confiance. Ce que contient cette urne, ce n'est pas Franky, ce ne sont que des cendres. Ton frère est vivant à l'intérieur de toi, il est vivant à l'intérieur de tous ceux qui l'aimaient et qui l'aiment toujours. Il est la petite voix qui te dit ne pas faire de conneries, de faire mieux et d'avancer, même quand tu doutes. Il vit à l'intérieur même de notre relation, parce qu'il est responsable en partie de ce qu'on est aujourd'hui et ça, je lui en serai toujours reconnaissante. On va le faire ensemble, Jordan, on va se rendre au bout de ces quatre mille miles, parce que c'est ce qu'il voulait et qu'on doit de le faire pour lui. Je vais être celle sur qui tu pourras compter; je ne t'abandonnerai pas, je t'en fais la promesse.

Lorsque Jordan se décide enfin à ouvrir la bouche, je m'autorise à respirer de nouveau.

— Tu as raison. Sauf que je n'ai aucune idée de combien de temps ça va me prendre pour réussir à me pardonner, Avril.

— Ça prendra le temps qu'il faut, tout simplement.

— Et si je te déçois ? Et si je... et si vivre avec moi n'est pas ce que tu t'étais imaginé, et si...

— Regarde-moi. Quand vas-tu cesser de douter de mon amour pour toi ? Qu'est-ce qui te rend aussi hésitant ? Je suis là, devant toi.

Soudainement, je repense à Franky, quand on avait ce genre de discussion au début parce que je doutais de son attention particulière, de sa sincérité, de son amour et de l'amour des deux frères à mon endroit. Je comprends maintenant l'exaspération qu'il éprouvait en essayant de me faire comprendre l'importance que j'avais à ses yeux, à leurs yeux.

— J'ai un comportement autodestructeur. J'ai toujours été comme ça, reprend Jordan après une brève réflexion. Franky était tout l'inverse et il était mon équilibre. J'ai l'impression d'être totalement dysfonctionnel sans lui et j'ai peur de te faire sombrer avec moi, Avril. Je t'ai déjà suffisamment fait souffrir.

— Ça suffit ! dis-je, tapant sur la table.

Il sursaute en me regardant drôlement.

— Toi et moi, peu importe ce que l'avenir nous réserve, on va traverser les épreuves, ensemble. Tu crois pouvoir te débarrasser de moi aussi facilement ? Tu vas devenir un vieil homme grincheux et moi, une vieille femme cinglée, mais on va être ensemble, encore, malgré les années ! Je vais avoir de magnifiques cheveux blancs et les seins pendants et toi... Eh bien, toi, tu vas perdre ton corps de dieu grec, mais tu auras toujours ta grosse queue, alors ça ira, dis-je en me retenant de rire.

On rigole doucement en se jaugeant du regard. La tension dans l'air est moins pesante. C'est déjà ça.

Je crois bien qu'on vient de s'offrir un nouveau départ.

Je tire la manche du chandail de Jordan comme une petite fille beaucoup trop excitée.

— Est-ce qu'on va visiter le musée ?

— Non.

J'affiche mon plus beau sourire et je papillonne des cils pour être la plus adorable possible. Il continue de marcher en ignorant totalement ma technique de charme. Quand soudainement, il stoppe net.

— OK, on y va, dit-il en se retournant.

— Sérieusement ?

— *GO* ! Avant que je ne change d'idée ! Le dernier arrivé, c'est lui qui paie l'entrée !

J'éclate de rire et je m'élanche derrière lui ! On fait notre entrée au Louisiana Art & Science Museum. Bien entendu, Jordan avait une bonne longueur d'avance, il s'empresse de payer pour moi en m'offrant son terrible sourire en coin.

— Je me sens généreux aujourd'hui.

— Très amusant, est-ce que tout était calculé d'avance, monsieur Diaz ?

— Peut-être !

— Pff !

— Bon, allons le visiter, ce musée, me dit-il en me tendant sa main.

On parcourt le musée et évidemment, je m'extasie toutes les cinq secondes, ce qui fait visiblement faire rire mon compagnon.

— Franky adorait l’astronomie, explique Jordan en arrivant au pavillon qui est consacré à cette science. En fait, il adorait les étoiles.

— Et toi ?

— C’est plutôt *cool*, je dirais.

Je m’accroche à son cou.

— Merci d’avoir changé d’idée.

— Merci d’avoir proposé.

La sonnerie de mon téléphone cellulaire nous interrompt; Loue. Je m’excuse auprès de Jordan et je décroche.

— Salut, Loue !

— Bien le bonjour, grande voyageuse ! Comment vas-tu ? Où êtes-vous ?

Instinctivement, je me mets à marcher de gauche à droite, comme toutes les fois que je parle au téléphone.

— On est en Louisiane, à Bâton Rouge, et plus précisément dans un musée.

— Waouh super ! Roby adore ton choix pour sa cravate. Et il fait dire à l’instant même qu’il vous remercie pour toutes les photos. J’avoue que je suis peut-être jalouse, il a plus de nouvelles que moi !

— Je suis désolée, Loue, je...

— Mais non, je rigole ! Je voulais te faire part de quelque chose, le centre va déménager ! J’ai fait l’acquisition d’une bâtisse bien plus grande. Je projette d’agrandir et d’engager à temps plein Dae pour le garder avec nous ! J’ai hâte que tu fasses sa rencontre, il est tout à fait charmant et il s’intègre vraiment bien !

— Oh, c’est super, je...

— Ne t’inquiète pas, tu vas reprendre ton horaire à ton retour !

— Oh ! OK ! Désolée, je..., dis-je, interrompue dans mon parcours par Jordan qui me saisit le bras en me collant sur lui pour que je cesse de l'étourdir en me promenant dans tous les sens.

— D'ailleurs, tu nous manques beaucoup à tous, même à Faith ! Tu sais, on s'habitue vite à ton intensité et à ta joie débordante, c'est beaucoup trop calme sans toi, même si un centre de yoga se doit d'être zen et calme. Disons que tu apportes ton propre genre d'esprit zen avec un brin de folie !

Je ricane doucement, ils me manquent tous également. Et j'avoue que je suis soulagée d'y avoir toujours ma place.

Je lui décris nos derniers jours en lui détaillant la péripétie de la cravate de Roby quand j'ai décidé de la nouer autour du cou d'un gars costumé en énorme lapin devant un magasin de jouets pour enfants. On continue notre conversation jusqu'à ce que le baiser de Jordan sur ma nuque me ramène à l'instant présent. Je salue mon amie, et mon partenaire de route et moi entreprenons de retourner à notre hôtel. Durant notre marche, je lui relate ma conversation avec Loue et ses projets pour le centre. Il se contente de déposer un bras autour de mes épaules en me disant simplement :

— Peu importe ! Si tu le préfères, on trouvera un appartement à proximité du nouveau centre même si de toute manière, je préfère continuer d'être ton chauffeur privé.

Avril tient le verre à shooter de Ray du bout des doigts en le levant au-dessus de sa tête pour observer la lumière tamisée se refléter à travers le contenant. Il sourit en admirant la chevelure plus frisée d'Avril à cause de l'humidité présente dans l'air. Jordan se souvient de la première fois qu'il avait vu ses cheveux onduler généreusement. Franky avait pouffé de rire en le poussant du coude. Ils étaient tous les deux à la cuisine et ils regardaient passer Avril en coup de vent. Son frère lui avait dit :

— Je crois que les cheveux de cette fille semblent aussi compliqués à gérer que la fille en question.

Il sourit.

— Combien de fois est-ce que tu crois que Franky a tenu ce genre de verre entre ses mains ? lui demande Avril, toujours absorbée dans son observation.

— Je crois que c'est impossible de te donner un chiffre.

Ils se jettent un regard complice qui l'apaise étrangement.

— Tu tiens le coup, dans un bar, sans alcool ?

— Ouais, absolument ! confirme-t-elle en prenant une énorme bouchée de nachos.

Le fromage s'étire à n'en plus finir, ce qui semble compliquer la tâche d'Avril.

— Tu sais, si Loue déménage le centre, ça risque d'être dans un quartier où les appartements sont, disons, plus élevés. Je doute que ça soit possible d'habiter à proximité, question de budget.

— Je comprends. On verra quand on reviendra. Je crois que pour l'heure, l'important, c'est de finir notre expédition.

— Tu as raison. Et finir cette délicieuse assiette de nachos !

Leurs rires s'entremêlent pour leur plus grand bonheur.

Le bruit du verre à shooter de Ray que Jordan dépose sur la table me ramène à l'instant présent, moi qui étais perdue dans mes pensées tout en digérant mon repas. J'ai assurément trop mangé et consommé de *drinks* sans alcool. Mais c'était trop bon. Sa bouche s'étire en laissant place à son magnifique sourire.

— Je crois qu'on devrait le laisser ici, sur la table, tout simplement.

— C'est une excellente idée ! Je prends une photo et je l'envoie à Ray.

— OK. Je vais ranger Franky et préparer la moto, je dois mettre de l'essence.

— Je vais me prendre un peu d'eau, j'ai peut-être ingurgité un peu trop de daiquiris aux fraises sans alcool, c'était peut-être un peu trop sucré.

— Mais voyons, l'excès, ce n'est pas trop ton genre, me dit-il en tirant la langue.

Je lui brandis mon majeur en riant, pour ensuite lui confirmer que je vais le retrouver à l'extérieur.

Au bout du comptoir-bar, je lève la main pour attirer l'attention d'un barman.

— Salut ! Je peux avoir un verre d'eau ?

Aussitôt demandé, aussitôt reçu ! La sensation de l'eau froide dans mon œsophage est presque jouissive. Brusquement, un gars un peu trop sûr de lui s'incruste entre le comptoir et moi.

— Qu'est-ce qu'une jolie fille comme toi fiche dans un bar à boire de l'eau ?

— Je ne crois pas que j'ai demandé l'avis de quelqu'un.

— Ah ! Je vois, une petite dure à cuire ! Je peux t'offrir un verre ?

— Non, merci.

— Je m'appelle Trevor, me dit-il en me tendant sa main que je fixe sans donner suite à son geste. Je ne t'ai jamais vue dans le coin,

est-ce que tu es nouvelle par ici ? poursuit-il sans se soucier de mon non-verbal plutôt éloquent.

Je prends une longue gorgée d'eau en tentant de décoder pour quelle raison mon instinct me dit de foutre le camp du bar au plus vite. Ce Trevor ne m'inspire absolument pas confiance, d'autant plus qu'il semble passablement éméché. Il empeste l'alcool.

— Je ne suis que de passage. En fait, mon petit ami et moi, dis-je d'un ton sec et clair.

— Il est où, ton petit ami ?

— Bon ! Excuse-moi, je dois aller à la salle de bain.

Je termine d'un trait mon verre d'eau et je m'insère dans la minuscule brèche entre lui et les autres occupants du bar. D'un pas décidé, je me rends jusqu'à la salle de bain, merci bonsoir !

Une fois enfermée dans la cabine, j'en profite pour me soulager et enfiler des vêtements plus chauds. On a prévu de rouler de nuit pour atteindre notre prochaine destination. J'entends du bruit de l'autre côté de la porte, mais bon, on est dans les toilettes. J'essaie de ne pas trop y porter attention et je me dépêche. Sauf qu'en ouvrant la cabine, le sang dans mon corps se fige. Trevor se tient juste devant moi. Le souvenir de Chuck et de son motel miteux me monte à la gorge et j'ai soudainement le goût de vomir.

— J'ai envie de faire plus ample connaissance, articule-t-il de sa voix pâteuse de gars ivre.

— Eh bien, moi non !

J'avance pour sortir, mais il me barre le chemin.

— Attends un peu, ma belle, ne sois pas si farouche !

— Laisse-moi passer.

— Est-ce que c'est une arnaque, ton petit ami ? Je n'ai vu aucun gars avec toi. C'est parce que je ne te plais pas ? Je sais très bien quel genre de femme tu es, tu es une vilaine fille, ça se sent des miles à la ronde. Tu sais, j'ai parié avec mes copains que je te ramènerais chez moi ce soir.

Plutôt surprise qu'il ait réussi à aligner plusieurs mots les uns à la suite des autres, je me dis qu'il doit être suffisamment intelligent pour me laisser sortir. Même si une partie de moi en doute. J'ai les jambes molles.

— Tu devrais réviser tes techniques de drague parce que pour l'instant, elles sont pitoyables, tout comme toi. Maintenant, pousse-toi de mon chemin, parce que...

— Parce que quoi ? demande-t-il en entrant dans la cabine.

La porte se referme derrière lui. Le bruit du loquet me retourne l'estomac. J'ouvre la bouche pour crier. C'est la seule chose qui me reste à faire. Sauf que je n'ai pas le temps. J'entends la porte massive de la salle de bain s'ouvrir dans un fracas ahurissant. Jordan. Je souris à mon agresseur.

— Trevor, je te présente mon petit ami et j'espère pour toi que tu as la gueule solide, lui dis-je en m'adossant au mur du fond de la cabine, pour ensuite voir le petit loquet exploser. La puissance du coup de pied de Jordan est représentative de la colère qui l'habite. Il est noir de rage. Et particulièrement sexy.

Mon sauveur étire son bras en saisissant solidement le collet de la chemise de ce pauvre Trevor. Il le traîne jusqu'au lavabo, où l'espace est plus dégagé. Durant son chemin, Jordan prend soin d'ouvrir les portes des cabines une à une en s'assurant que la pièce est exempte de témoins. Il projette mon agresseur sur le plancher, qui va s'y écraser lamentablement. Jordan tire ensuite une chaise de bois qu'il bascule afin de bloquer l'accès de la salle de bain. Pendant ce

temps, je m'assois sur le comptoir et j'observe Trevor paniquer comme un rat pris au piège.

Paniqué, il tente de s'échapper en s'élançant vers la seule porte de sortie. Mauvaise idée. Jordan attrape Trevor par le collet une seconde fois et il l'estampe contre le mur.

— De toutes les filles qui se trouvent dans ce bar, il y en a une seule sur laquelle ton regard n'aurait jamais dû se poser.

— Ta petite amie est une allumeuse, elle m'a entraîné dans la salle de bain pendant que tu avais le dos tourné, mon gars ! Je ne savais pas, je te le jure !

Jordan lève les yeux vers moi. Bien évidemment qu'il ne le croit pas. Je secoue faiblement de la tête en affichant une moue réprobatrice, puis je lève ensuite le menton, lui signifiant ainsi mon accord. D'où je me trouve, bien assise sur le comptoir, j'arrive à voir les yeux sombres de Jordan s'enflammer. Il me sourit diaboliquement avant de redonner toute son attention à ce charmant Trevor.

— Mauvaise réponse, souffle Jordan avant d'assener une puissante droite dans le visage de ce pauvre gars, qui s'écroule mollement sur le sol.

— Je crois qu'il a compris sa leçon, dis-je en observant Trevor se tordre de douleur sur les carreaux blancs du plancher enduit de sang.

— Est-ce qu'il t'a touché ?

— Non, tu es arrivé à temps.

— C'est dingue, je terminais de mettre l'essence et j'ai eu un pressentiment, j'ai bien fait de venir.

— Je savais que tu viendrais, du moins je l'espérais vraiment.

— Ça va aller, je suis là.

Jordan me tend sa main et il m'aide à descendre du comptoir, galant comme toujours.

Mon petit farfadet, vêtu d'un complet chic et d'un chapeau de gangster, baisse tranquillement la fenêtre de sa vieille Cadillac Town Sedan 1928 noire. Il enlève ses lunettes fumées et il me fait un bref signe de tête en guise de salutation, pour ensuite continuer son chemin.

Avril tire les épais rideaux de la chambre de motel. Jordan la regarde en rigolant puisqu'elle danse en même temps, vêtue uniquement de son string en dentelle blanc et du boa de Damien. Elle allume ensuite la lampe de chevet en lui signifiant d'être prudent parce qu'elle ne veut pas rajouter une autre lampe de chevet sur sa liste des décès de lumières. Ils ont roulé toute la nuit, ils se sont même arrêtés pour contempler le ciel inondé d'étoiles et observer les constellations comme Franky aimait tant le faire. Ils ont ensuite décidé de louer une chambre à l'heure, question de se reposer un peu et de reprendre la route en après-midi. Se reposer... En voyant Avril caresser ses seins nus avec les plumes du boa, il a la nette impression que le repos ne sera pas de sitôt ! Elle s'approche de lui avec sa démarche sensuelle. Elle passe le boa autour de son cou en le tirant contre elle.

Avril possède une manière franche d'exiger l'acte. Ce qui le séduit toujours autant. Avec elle, tout est simple et complexe à la fois. Autant cette femme le fait rire, autant deux minutes plus tard, elle l'exaspère. Elle est aussi imprévisible que joyeusement déroutante. Si on lui avait dit un jour qu'il tomberait raide dingue amoureux de cette fille, il aurait éclaté de rire en certifiant que la chose serait totalement impossible.

Finalemnt, ce l'est.

Elle se tortille dans ses bras. La sentir frémir de la sorte sous ses mains lui donne une puissante bouffée de chaleur qui lui monte à la tête et qui le fait durcir davantage. Il ne lui en faut pas plus pour qu'il la soulève dans ses bras en l'entraînant dans le lit.

— J'ai envie que tu me baises, lui murmure-t-elle à l'oreille.

— Avec plaisir.

Il se déshabille à la hâte en faisant fi du boa autour de son cou. Jordan saisit fermement la gorge d'Avril, et elle tressaille aussitôt d'excitation sous sa solide poigne. Il la retourne sur le ventre.

Instinctivement, elle relève les fesses, sensuellement. Il la pénètre avec rudesse en la retenant par la mâchoire. Ils s'abandonnent l'un à l'autre entre gémissements et grognements.

On s'écroule dans le lit, en sueur et rassasiés. Je mets la main sur le boa en caressant délicatement la peau brûlante de Jordan étendu de tout son long à l'horizontale, avec ses pieds qui pendent dans le vide à l'autre extrémité.

— J'adore sentir ton corps en sueur contre le mien, lorsque tu me prends avec ardeur, c'est... décadent !

— Et quand je te fais l'amour ?

— C'est fantasmagorique !

— Alors, est-ce que j'ai une mention d'excellence au lit ?

— Totalement !

— Je te retourne le compliment. Tu sais, je crois que je ne me lasserai jamais de m'envoyer en l'air avec toi.

— Ah ouais, tu crois ?

Jordan me regarde en haussant les sourcils, je pouffe de rire ! Soudainement, son expression faciale me transporte loin, j'ai l'impression de voir Franky.

— Qu'est-ce que j'ai fait pour que tu fasses cette tête ?

— L'expression de ton visage, un instant, j'ai cru voir Franky et je... je crois que ça m'a fait un choc.

— Est-ce qu'il te manque au lit ? Je sais qu'il te manque au quotidien, mais au lit, est-ce que sa façon de te prendre te manque ?

Mon petit farfadet, s'affairant à la reconstruction de sa petite maison fleurie, se donne malencontreusement un coup de marteau sur le pouce. Il balance l'outil avec rage !

— Oui et non. Je crois que tu me rends plus qu'heureuse. Je veux dire, Jordan, tu es tout pour moi.

— Je sais que ce n'est pas toujours simple, toi et moi, mais je veux qu'on avance ensemble. Tu mets de la lumière dans ma vie.

Devant cette confiance, mon petit farfadet s'empresse d'aller récupérer son marteau et il reprend les travaux avec une motivation évidente.

Assise sur le petit trottoir bordant le motel coloré où on s'est arrêtés, je promène mon regard entre la moto et l'image de la statue grecque d'Apollon que j'ai imprimée pour laisser sur notre route. Jordan est dans la chambre, il fait son *workout* de la journée. On est arrivés au bout des quatre mille miles. On est en Floride, à Miami plus précisément, depuis tôt ce matin.

L'image imprimée est la dernière chose qui me reste, tous les autres objets ont été dispersés, excepté celui de Jordan, puisqu'il ne l'a toujours pas choisi.

Le boa de Damien a terminé autour du cou d'une travailleuse du sexe que nous avons croisée lors d'une de nos soirées délirantes. La fourchette de Zoey a été plantée dans une énorme part de gâteau remis ensuite à un sans-abri qui nous a offert un spectacle endiablé dans la rue avec son saxophone. Et finalement, le rouge à lèvres de Maria a été déposé derrière une magnifique toile dans une des plus belles chambres où nous avons séjourné.

Je fixe la moto et sans savoir pourquoi, l'envie de visionner les photos et les vidéos de Franky sur mon téléphone cellulaire me prend. Peut-être que c'est parce que je crois que je vais mieux ou peut-être parce qu'effectivement, je vais mieux ?

Je ferme les yeux en prenant une profonde inspiration. En déroulant mes photos rapidement, je tombe sur une photo de Franky et moi. Cette photo a été prise par Jordan, je me souviens exactement des mots que Franky avait prononcés quand le cliché avait été pris. Une pointe de panique monte en moi, mais je ne renonce pas et je continue de regarder l'image. Des larmes inondent mes yeux. J'essuie du revers de la main mes joues mouillées et je décide d'aller encore plus loin. Je sélectionne une vidéo que j'ai prise de Franky qui me chante une ballade, debout sur la table basse du salon, sa guitare entre les mains, complètement nu, se servant de son instrument de musique pour cacher son membre. Après dix petites secondes, dès les

premières notes, je ferme brusquement mon téléphone cellulaire. J'étouffe, je n'y arrive pas.

En colère devant cet échec, parce que je me dis que peut-être je ne serai plus jamais en mesure d'entendre sa voix en vidéo, j'explose en larmes sur le trottoir.

Qu'est-ce qui m'a traversé l'esprit ? Je fixe mon appareil avec rage, j'ai envie de le lancer de toutes mes forces. J'étire le bras pour finalement écraser mon cellulaire contre mon cœur. J'ai beau vouloir le briser en morceaux, je sais que je m'en voudrais terriblement de perdre l'accès à tous ces souvenirs même si pour l'instant, je suis incapable de les visionner.

La tête entre les mains, j'essaie de reprendre le contrôle de mon esprit qui part en vrille.

Jordan se redresse en enlevant un écouteur dès qu'il aperçoit Avril entrer.

— Est-ce que tu peux venir me servir de poids pour mes *push up* ?

Elle ne lui répond pas, elle fixe le sol et elle traverse la chambre en coup de vent. Ses longs cheveux recouvrent une partie de son visage, sauf qu'il n'a pas besoin d'avoir une vision complète de son visage pour savoir qu'elle ne va pas bien. Il emboîte le pas derrière elle, mais il stoppe net en se heurtant à la porte de la salle de bain qui se ferme sous son nez. Il serre la mâchoire, contrarié de ne pas l'avoir rattrapée à temps.

Jordan ferme les yeux en inspirant un bon coup, puis il cogne doucement contre la porte.

— Est-ce que tout va bien ?

— Laisse-moi deux minutes, Jordan.

— Avril...

— Jordan ! Deux minutes !

Il se mord la langue, irrité par la réponse.

— Je veux simplement t'aider.

— Laisse-moi tranquille, riposte-t-elle d'un ton cassant.

— Est-ce que je peux entrer ?

— Non ! J'ai dit non ! Non ! Deux minutes, merde ! Fous-moi la paix deux minutes, j'ai besoin de reprendre mes esprits.

— Arrête de me gueuler dessus, merde ! Je veux juste t'aider ! Pourquoi est-ce que tu ne me laisses pas t'aider ? Qu'est-ce qui s'est passé dehors ? Tout allait bien, je ne comprends pas ? Avril...

Pas de réponse.

— Avril !

Il a livré l'effort qu'il pouvait, retour au Jordan d'origine. Il saisit vigoureusement la poignée de porte, mais elle est verrouillée, évidemment ! Il s'emporte vivement.

— La porte, Avril ! Ouvre la fichue porte ! Les portes me rendent dingue ! Pourquoi est-ce que tu l'as barrée ? Pourquoi barres-tu toujours toutes les saloperies de portes ? Pourquoi est-ce que tu te sauves de moi ? Avril, réponds-moi !

— Je n'ai pas barré la porte !

— Elle est barrée !

— Non !

— Je te dis que oui !

— Je te dis que non !

— Oui ! Elle est barrée !

— Non !

— Oui !

« Bon Dieu de merde, je dois me calmer, on se hurle par la tête pour une poignée de porte. Inspire, expire, mon gars... », marmonne-t-il en se massant le front. Il se fait la promesse intérieure que dès qu'ils auront leur chez-eux, il va enlever toutes les fichues poignées de porte dans leur appartement, toutes, sans exception ! Franky avait eu une excellente idée, il va poursuivre la tradition.

La main sur la poignée, il sent subitement les vibrations causées par Avril qui la secoue vigoureusement de l'autre côté.

— Jordan, elle est coincée, je n'arrive pas à tourner la poignée, je ne comprends pas, je ne l'avais pas barrée !

La panique est tangible dans sa voix.

— Avril, lâche la poignée deux secondes.

— Elle est coincée !

— Tu dois te calmer. Inspire et expire... Essaie de la débarrer calmement.

— Je suis prise dans la salle de bain !

— Calme-toi, s'il te plaît...

— Sors-moi de là ! Sors-moi de là tout de suite ! Jordan ! Je t'en prie, sors-moi de là, lui hurle-t-elle en pleurant.

Elle panique, il panique.

— Recule !

Il n'attend pas une seconde de plus. Jordan fracasse la porte d'un puissant coup de pied. Le cadrage décolle en partie et le bois se fissure légèrement près de la poignée. Déterminé, il se projette dans la porte avec l'aide de son épaule. Elle finit par céder. Les mains sur la bouche,

les yeux rougis de larmes et les joues trempées, Avril tremble de tout son corps. La voir ainsi lui donne une espèce de claque en plein visage, il ressent la même impuissance que lorsqu'il était rentré de l'hôpital et qu'elle l'avait repoussé. Il fige sur place, envahi par la peur de mal faire les choses une seconde fois.

D'un coup, elle s'élanche en s'accrochant désespérément à sa taille. Il en a le souffle coupé. Les bras levés, sous le choc qu'elle accepte enfin son aide, il observe la tête d'Avril posée contre sa poitrine. Il s'autorise ensuite à la serrer de toutes ses forces, ou presque.

Je glisse mes orteils dans le sable rugueux en formant avec mes pieds de petites montagnes. Les yeux plissés parce que le soleil m'aveugle, je saisis le gobelet de café que Jordan me tend pour ensuite s'écraser sur la couverture à côté de moi. On observe l'eau scintillante de Miami Beach en silence.

Hier matin, après l'épopée de la destruction de la porte de la salle de bain, on s'est endormis, épuisés, mais rassurés par la présence de l'autre. C'était beaucoup d'émotions d'un coup. J'avais paniqué à cause de beaucoup de choses. La photo, la vidéo, être enfermée dans une pièce, la fatigue et Franky. Mes pleurs ont continué tout le long de mon explication à Jordan. Il s'est montré bien plus doux et compréhensif que je m'étais imaginée. À notre réveil, on a décidé de boucler la boucle magnifiquement bien en parcourant les rues et en faisant absolument tout ce que Franky aurait fait. Alors, tard en soirée, on a abouti dans un club, à enfiler l'un à la suite de l'autre des verres de whisky comme des vrais crétins qui avaient décidé d'arrêter de boire ! Chose certaine, c'est qu'on est conséquents dans nos agissements : il s'agit de notre dernière beuverie. On voulait célébrer comme Franky l'aurait fait. Résultat : on a tous les deux un mal de crâne épouvantable, mais on a beaucoup rigolé.

J'appuie ma tête contre l'épaule de Jordan tout en continuant de contempler l'horizon.

— Merci pour le café.

— Il n'y a pas de quoi.

— Comme dirait Franky, hier, c'était démentiel !

— C'était du délire !

— Est-ce que tu sais que tu danses vraiment bien ?

— Ouais, je sais, je suis un homme exceptionnel !

— Exceptionnellement prétentieux !

Simultanément, on baisse les yeux en fixant l'urne plantée de travers dans le sable.

— C'est plutôt bien comme point d'arrivée pour les quatre mille miles, Miami, non ?

— J'aime bien aussi. De tous les endroits qu'on a parcourus dans les environs, il n'y en a aucun où j'arrive à me résoudre à y laisser les cendres. Je ne sais pas si c'est parce que je ne trouve pas un lieu assez bien ou si c'est parce que je me sers de cette excuse, mais je suis incapable de choisir.

— Je sais, moi aussi, je n'y arrive pas.

On redoute ce moment l'un comme l'autre.

— Par contre, j'ai choisi ça.

Jordan extirpe de sa poche une petite bouteille de whisky provenant de notre mini bar à la chambre. Il me la remet dans le creux de ma main. Je regarde attentivement la petite bulle à l'intérieur de la bouteille, que je fais bouger de haut en bas.

— Excellent choix.

— Même ça, je ne me résous pas à le laisser quelque part. C'est stupide !

— Non, pas du tout ! Idem pour la photo d'Apollon.

— Très bien, dans ce cas, rentrons.

— Qu'est-ce qu'on fait de l'urne et de nos deux objets ?

— On a tout le trajet de retour pour savoir ce qu'on va faire de nos objets et pour l'urne, j'ai peut-être une idée. Allez, on fout le camp d'ici, petite emmerdeuse !

On a repris la route après avoir plié bagage en décidant de longer la côte de l'autre côté et de passer par Fort Myers, Tampa et ainsi de suite en poursuivant notre chemin de retour vers San Diego de manière moins improvisée cette fois-ci. Nos deux objets dans le sac à dos et l'urne dans une des sacoches, sans aucune idée de ce que nous en ferons. J'enlace la taille de Jordan en resserrant mon emprise afin de lui donner une dose d'amour en roulant. En guise de réponse, il dépose une main sur ma cuisse en y enfonçant ses doigts. On est sur la US-41, le soleil brille et j'admire la végétation luxuriante. J'adore me perdre dans les paysages, sentir le vent chaud sur mon visage et me coller contre Jordan. Je prends une grande inspiration tout en restant collée contre lui. Je dois avouer que je suis surprise et heureuse de nos progrès.

Sans avertissement, Jordan ralentit et il se tasse sur l'accotement pour finalement couper le contact. Il enjambe la moto en silence, pour ensuite ouvrir la sacoche et prendre l'urne. Avec l'aide de son canif, il coupe le ruban adhésif scellant le couvercle tout en prenant soin de remettre le couvercle, avec nos trois noms inscrits sur le dessus, dans la sacoche.

Il me tend l'urne.

— On va le faire en roulant !

— Quoi ? Tu es sérieux ?

— Franky vivait à fond, dans l'excès de tout et en s'imprégnant de tout. Il était l'homme le plus heureux que j'ai rencontré de ma vie et il avait cette façon de tout prendre avec légèreté sans oublier que ce grand con riait en permanence. Son rire... bordel qu'il me manque ! Sans oublier qu'il adorait sa moto !

— Ce n'est pas faux.

— Alors, qu'est-ce que tu en dis ?

— J'en dis que tu as totalement raison. On le fait !

Je jurerais voir de la lumière danser dans les yeux de Jordan.

— Très bien, je m'occupe de mettre les gaz à fond et toi, de le laisser partir, est-ce que ça te va ?

— Oui !

— Est-ce que tu vas y arriver ?

— Oui !

— Prête ?

— Oui !

Le moteur rugit.

Un mélange d'émotions me submerge, en passant par l'excitation, la peine, la joie, l'angoisse, pour ensuite ressentir une impressionnante bouffée de chaleur me montant subitement à la tête : l'amour ! Je tiens l'urne dans mes mains et Jordan retourne sur la route. Incapable de regarder à l'intérieur de l'urne, je me prépare déjà à jeter les cendres à ma droite. Jordan accélère, la moto gronde, on prend rapidement de la vitesse. Il me jette un bref coup d'œil par-dessus son épaule. D'un signe de tête, je lui confirme qu'il peut accélérer davantage, ce qu'il fait.

Je lève l'urne plus haut et... Bon, il est évident que je n'avais pas pensé à la force d'attraction du vent ni à mes mains ne tenant pas aussi fermement l'urne que je le pensais.

Le vent m'arrache littéralement l'objet des doigts ! Je fixe mes mains vides un bref instant avant d'éclater de rire, un rire teinté d'une évidente panique.

Mon petit farfadet, les mains sur la bouche, les yeux écarquillés, me fixe en secouant faiblement la tête. Oups !

Je hèle à Jordan que j'ai perdu l'urne, mais il me fait signe qu'il ne comprend pas. Je passe mes mains sous ses bras et je lui montre

mes mains vides, il ralentit pour finalement retourner sur l'accotement.

— Qu'est-ce que tu as fait de l'urne ?

— Disons que les cendres sont parties au vent, comme prévu, et l'urne aussi. Ça, c'était moins planifié.

Je me pince le nez en hésitant entre éclater de rire ou en sanglots.

Jordan relève la tête et il observe la route au loin. Il plonge son regard dans le mien et là, je vois les rides se former aux extrémités de ses yeux, il éclate de rire ! Il rembarque sur la route en sens inverse... On retrouve l'objet éclaté en morceaux, exempt de cendres, retenu grossièrement par les rubans adhésifs toujours intacts. Jordan ramasse les restes et on se met à rire comme deux abrutis sur le bord de la route. Quel gâchis !

— Tu sais quoi ? dit-il entre deux respirations. C'était parfait ! Imprévu et parfait !

— Je suis désolée, je... je ne croyais pas l'échapper. Le vent l'a emportée et pouf, elle avait disparu de mes mains !

— Je la trouve bien mieux ainsi, dit-il en brandissant les morceaux retenus par les rubans dessinés.

Il ouvre la sacoche en y mettant les restes de l'urne. Il revient vers moi et de ses deux mains, il saisit mon visage en écrasant sa bouche contre la mienne.

Jordan ressort de la station-service, le cœur encore à l'amusement avec ce qui vient de se produire. Avril fixe avec consternation la sacoche de la moto contenant les restes de l'urne. Cette femme a le mérite d'être divertissante !

La vibration de son cellulaire dans la poche de sa veste l'extirpe de sa contemplation. Surpris, il saisit son téléphone cellulaire; Luis.

— Hey vieux ! Luis, on l’a fait ! J’allais justement t’envoyer un message, c’était dingue !

— Jordan, je dois te parler.

Le sérieux dans la voix de son ami ne dit rien qui vaille.

— Qu’est-ce qui se passe ?

— Il y a eu un incendie au garage.

L’inquiétude fait une jambette à son cœur qui rate un battement.

— Est-ce que tu vas bien ? Maria et Francesca, elles vont bien ? Matthew ?

— Tout le monde va bien, c’est arrivé cette nuit.

— Bordel de merde !

— Jordan, je dois te dire... Il... il y a eu pas mal de dégâts et une bonne partie de vos affaires à Franky, Avril et toi y sont passées, je suis désolé.

Les mots lui manquent. Jordan essaie de faire le tri dans ses pensées. Un mélange d’inquiétude et de tristesse l’étouffe. Lui qui était si joyeux il y a de ça à peine deux minutes, il ne croyait pas revisiter aussi rapidement ce sentiment de noirceur.

— Luis, quelle était la cause de l’incendie ? s’empresse-t-il de demander à son ami en reprenant contact avec l’instant présent.

— On ne sait pas encore. Je dois te laisser, Jordan, je dois retourner avec les pompiers et les policiers, voir ce que je vais bien pouvoir faire de tout ce bordel.

— On revient dès que possible, on se remet en route, nous venons de partir de Miami. Luis, on va faire vite, je te le promets.

— OK, soyez prudents, je te tiens au courant dès que j’en sais davantage...

— Parfait. Donne-nous quelques jours et on est là.

— Merci.

Et si l'incendie avait un lien avec ses conneries de débile ? Sortir de ce milieu ne se fait pas en claquant des doigts et ce petit jeu se joue des deux côtés... Si c'est le cas, il s'en voudrait à en mourir. Par le passé, il lui est déjà arrivé d'avoir un client au garage auquel malencontreusement, quelques jours plus tôt, il avait rendu une visite pour Armando. Est-ce que ça a un lien ? Peut-être son dernier patron des deux derniers mois ? Certainement pas Armando, ils se respectent bien trop mutuellement pour faire une chose pareille, d'autant plus que son ami de longue date gère une bonne partie de ses finances. Impossible ! Jordan se questionne en remuant de fond en comble ses souvenirs, peut-être a-t-il omis certains détails importants durant un travail pour Armando ? Peut-être que l'incendie n'a rien à voir avec lui au fond ? Peut-être que...

Avril le rejoint, elle dépose une main sur son avant-bras, sensible à son angoisse grandissante.

— Qu'est-ce qui se passe, tu es blême ?

— J'espère que tu es prête, on retourne à San Diego au plus vite, il y a eu un incendie au garage de Luis.

— Luis, Maria et...

— Tout le monde va bien. Avril, l'incendie a détruit une partie de nos affaires entreposées.

— OK... Merde ! Comment l'incendie a-t-il débuté ? Comment...

— Luis n'en sait rien pour le moment, on va avoir plus de détails un peu plus tard.

— OK, on verra à notre retour, tout ira bien. Tout ira bien ! Je pense ! Non, tout ira bien ! L'important, c'est que tout le monde se porte bien !

— Il faut y aller.

Elle prend de grandes respirations en se secouant les mains.

— OK, je suis prête, rentrons au plus vite.

Chez le même éditeur,
découvrez :



Tricia Lauzon :

Kaitlyne la Protégée et le mystérieux pouvoir,
La descendance interdite 1 (2019)
Kaitlyne la Protégée et la véritable mission,
La descendance interdite 2 (2020)
Adalyne de Garçois et l'enlèvement,
La descendance interdite 3 (2021)
Adalyne de Garçois et la foudroyante colère,
La descendance interdite 4 (2022)
Késya du Mythandor et la sorcière,
La descendance interdite 5 (2023)
Les amoureux maudits (2024)
Supranormaux 1, Ava au Baskatong (2024)
Supranormaux 3, Ava et l'Halloween (2025)
Pour le plaisir... de découvrir (2025)

Francine Guénette :

Sur les traces de Jean Guénet (2019)

Justine Fortin :

Monstres (2020)
Folies du cœur (2021)
Monstres : Dre Flamant (2024)

Yves Déry :

Caméléon (2022)

Françoise Pascals :

Légendes inventées et histoires presque vraies (2021)

Marc Laurin :

Le sourire (2021)

Éric Thériault :

Le jardin des morts, ZMTL 1 (2021)
Le quartier des morts, ZMTL 2 (2022)
Le centre-ville des morts, ZMTL 3 (2024)
Jusqu'à ce que la mort nous sépare (2025)

Pierre Cusson :

Jeu d'indices (2021)
L'ange purificateur (2023)

Danielle Charland :

La main sur les yeux (2022)
Un trou dans le temps (2023)

Pascale Dupuis Dalpé :

ONI : L'anomalie de la mer Baltique (2022)
ONI : Huis Clos (2022)

Nancy Reid :

Ruby-des-Ruisseaux 1, Le salon de thé (2022)
Ruby-des-Ruisseaux 2, Le magasin général (2023)
Ruby-des-Ruisseaux 3, Le manoir (2024)
Ruby-des-Ruisseaux 4, L'auberge les Lupins (2025)

Jessy Riendeau :

Les trèfles se chassent en avril 1, Intense (2022)
Les trèfles se chassent en avril 2, Vert (2023)
Les trèfles se chassent en avril 3, Trois (2024)
Les trèfles se chassent en avril 4, Chemin (2024)

Martin Bourassa :

Les Chrononautes 1, Futur incertain (2023)

Lydia Lagarde :

Les Rebelles de la deuxième terre (2023)

La Rebelle de l'Armada (2024)

Les Rebelles de la capitale (2025)

S.P. Jeanne :

L'Émissaire 1, Face à son destin (2024)

L'Émissaire 2, Dans les griffes du corbeau (2025)

Julie Cyr :

Supranormaux 2, Gaby et la bête (2024)

Supranormaux 4, Gaby et le cauchemar (2025)

Michel Bélisle :

Droit au but (2025)

Caroline Paquin :

La conquête de Napoléon (2025)

Ariane Robillard :

La veuve noire (2025)

William Descoteaux :

Angérium 1, Élimination (2025)

